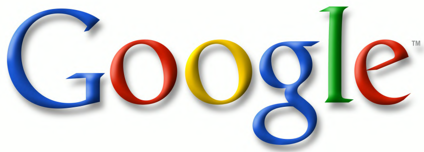
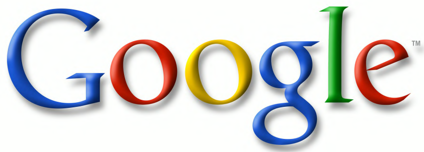



Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581999 9

LES VŒUX TÉMÉRAIRES OU L'ENTHOUSIASME

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES

OU

L'ENTHOUSIASME.

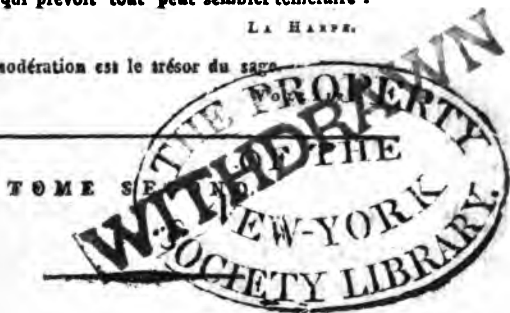
PAR MDE. DE GENLIS.

Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout peut sembler téméraire !

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

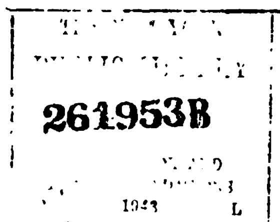
TOME SECOND.



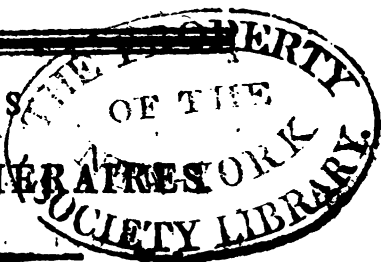
HAMBOURG.

1799.

EN



LES
VŒUX TÉMÉRAIRES.



CEPENDANT, le tems calma par degrés le trouble & l'agitation de mon ame ; la mélancolie succéda au désespoir ; accoutumée à voir chaque jour tous les objets qui me retraçaient ma félicité passée, leur impression devenait moins vive & s'émoussait par l'habitude. Je sentis enfin que ma guérison n'était pas imposible, & cette idée me donna de nouvelles forces pour y travailler. En triomphant insensiblement d'une passion si malheureuse, je devins susceptible d'un nouveau regret, sans doute moins déchirant, mais qui semblait s'augmenter à mesure que l'amour s'affoiblissait dans mon cœur. Jusqu'alors je n'avais existé que pour un unique objet, j'avais placé toute ma gloire dans sa seule

opinion; mais en me détachant de lui ma sensibilité se replia sur moi-même; je déplorai la perte de ma réputation, & je m'étonnai même d'y avoir si peu réfléchi & d'en avoir été si peu affectée jusqu'à ce moment. Je cherchai à me consoler par l'idée que le tems dévoile toujours la vérité, & que tôt ou tard on me rendrait justice. J'ai connu depuis que pour l'obtenir il faut deux choses: une grande fortune & ne pas quitter le monde. Une excellente maison fait tout oublier, on finit par tout justifier. Le monde a trop de malignité, & il est trop léger pour revenir gratuitement sur ses sentences injustes, ses arrêts rigoureux sont sans appel, à moins que l'intérêt de ses plaisirs ne les lui fasse révoquer; il abjure volontiers une prévention favorable, mais il n'absout jamais les déserteurs qu'il a condamnés. Mon ressentiment contre Lord Clarendon reprit de nouvelles forces; en réfléchissant à sa conduite, jusqu'à cette époque je n'avais songé qu'à ses sentimens; je pensais,

avec la plus vive indignation, que certain de mon innocence, loin de chercher à me justifier il confirmait, par ses procédés avec moi, tout ce que la haine & la méchanceté avaient osé publier. L'estime des autres me devenait si nécessaire que je commençai à m'inquiéter de l'opinion que pouvaient avoir de moi le petit nombre de domestiques qui m'entouraient & sur-tout l'honnête & fidèle Tompson. Pour entrer en conversation sur ce sujet, je lui demandai un jour pourquoi il ne m'avait pas avertie de la perfidie de mes femmes. Je ne l'ai connu, répondit-il, que lorsqu'il n'était plus utile d'en parler. J'avais bien su qu'elles allaient tous les matins chez Lady Bolton, Lady Névil & la Comtesse d'Elby, mais j'ignorais alors ce qui se tramait. — Et n'avez-vous pas entendu dire à vos camarades qu'ils m'avaient vue la nuit prendre le chemin du jardin pendant le voyage de Mylord à Bath? — J'en entendis parler confusément & sans comprendre de quoi il s'agissait. On se

cachait de moi, on savait que je n'étais pas capable de trahir Mylady. — Mais Tompson que pensez-vous sur tout cela, me croyez vous coupable ? — Je n'y ai pas réfléchi. Il ne nous appartient pas de juger nos maîtres. — M'avez-vous vue quelquefois, pendant la nuit, descendre l'escalier ? — Non, Mylady. Je n'ai jamais fait le métier d'espion. — Eh bien Tompson, en effet, je descendais la nuit au rez-de-chaussée. — Ce n'est pas mon affaire. Mylady a toujours été pour moi bonne & généreuse, je dois être reconnaissant, le reste ne me regarde pas. A ces mots, je priai Tompson de m'écouter attentivement & je lui contai succintement l'histoire des gouaches d'Ophélia. Malgré la clarté que je tâchai de mettre dans mon récit, Tompson n'y comprit pas grand chose; il m'écouta froidement & avec assez de distraction; comme il l'avait dit lui-même, *ce n'était pas son affaire.* Il lui importait peu que je fusse innocente ou non, il ne me jugeait que d'après mes

procédés & mes relations avec lui. Et si tous les hommes se conduisaient ainsi dans la société, on n'y trouverait plus de dupes & d'ingrats.

J'avais fait demander à Londres un chapelain, je l'attendais avec impatience, il ne vint qu'au bout de cinq mois. C'était un homme plein de mérite & de vertu; son arrivée me procura le premier mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon départ de Londres. J'avais toujours eu de la religion, mais une piété véritable ne peut s'allier avec des passions violentes, ce sentiment sublime & consolateur demande une ame libre & la mienne ne l'était pas encore Aussi l'idée d'avoir en Mr. Konelli, (c'était le nom de cet ecclésiastique), un directeur éclairé, m'occupait beaucoup moins que l'espérance de trouver en lui un ami respectable qui me rendrait justice. Le devoir, qui, dans la religion catholique paraît ordinairement le plus pénible, la confession, n'est pour les cœurs vertueux & calomniés que la con-

fidence la plus consolante. Il est doux de parler de son innocence avec la certitude de n'inspirer aucun doute de sa sincérité. Ce fut de cette manière que je m'empressai d'ouvrir mon ame à Mr. Konelli. Et de ce moment, certaine d'avoir obtenu son estime, sa société me devint aussi nécessaire qu'agréable. Il me fit faire d'utiles réflexions en m'observant que tous mes malheurs étaient mon propre ouvrage. En effet, la Providence m'avait donné un époux aimable, & dont le caractère égal, doux & facile semblait devoir assurer mon bonheur; j'aurais été parfaitement heureuse, si plus fidelle aux préceptes si sages & si salutaires de la religion, j'avais su modérer mes sentimens. Mais livrée sans réserve à la passion la plus impétueuse, j'avais perdu le repos, la santé, la réputation. Enfin, tous les dons de la nature & de la fortune m'étaient devenus inutiles, ou pour mieux dire, ils ne servaient plus qu'à redoubler l'amertume de mes chagrins, & à rendre plus ac-

tives & plus éclatantes les calomnies de mes ennemis.

Deux mois après l'arrivée de Mr. Konelli j'appris une nouvelle qui me fit connaître, par la joie qu'elle me causa, combien j'aimais encore Lord Clarendon. Je lus dans les papiers publics que l'inconstante Ophélia venait de rompre avec lui & de le quitter pour le jeune Lord * * *. M. Konelli me proposa de profiter d'un moment si favorable pour tenter de ramener à moi Lord Clarendon : il m'offrit de partir pour Londres, d'aller le trouver comme de lui-même, & de lui parler avec toute l'énergie du sentiment & de la vérité. Je m'opposai foiblement à ce projet & l'honnête chapelain partit sans délai. Mais nos espérances furent cruellement déçues ! M. Konelli m'écrivit au bout d'un mois, que malgré les plus pressantes sollicitations, il n'avait pu obtenir de Lord Clarendon un moment d'audience. Il finissait sa lettre en m'apprenant qu'une succession l'appelait en Irlande & qu'il

allait s'y rendre. Cette lettre renouvella toutes mes peines. Cependant ma sensibilité n'égala pas mon ressentiment, l'amour n'était pas éteint dans mon cœur, mais il n'y dominait plus; le dépit, la fierté blessée, des regrets superflus causaient alors mes plus grands chagrins, & ceux-là sont supportables lorsqu'on a éprouvé tous les tourmens que peut causer l'attachement le plus tendre & le plus malheureux. J'étais sur-tout effrayée de me retrouver dans une solitude absolue, j'avais le besoin de me plaindre & le desir de me distraire. Le départ de M. Konelli pour l'Irlande m'affligeait & me blessait; il me semblait qu'il aurait dû tout sacrifier à l'espérance de venir m'offrir quelques consolations. Les infortunés sont exigeans & injustes, parce que leur souffrance les rend crédules; ils croyent aisément que la compassion qu'ils inspirent est proportionnée à leurs maux, alors ils en attendent tout ce qui peut les consoler; si l'on ne remplit pas cette attente, ils pensent qu'on les a

trompés & qu'on les trahit. Dans l'état où j'étais, je ne pouvais me suffire à moi-même ; les talens n'étaient plus une ressource pour moi ; la musique m'attendrissait & me rappellait des souvenirs que je voulais écarter. Il m'était impossible de m'appliquer ; d'ailleurs j'avais trop connu l'intérêt & le bonheur de plaire pour pouvoir m'occuper sans émulation. La lecture même n'avait aucun charme pour moi ; les livres sérieux me fatiguaient & les romans me déchiraient l'ame. Le retour de la belle saison, loin de contribuer à me dissiper, ne fit qu'augmenter ma mélancolie. Pendant tout l'hiver je n'étais pas sortie du château ; dès les premiers jours du printems, je commençai à faire de longues promenades, & je revis avec autant d'émotion que jamais, les prairies & les bois que j'avais parcouru dans des tems plus heureux ; j'entrais & je restais sans aucun trouble dans le cabinet, dont toutes les peintures me retraçaient la vive image de mon bonheur passé ; accoutumée à

les voir à toute heure, j'étais parvenue à les regarder avec indifférence; & des arbres & des gazons que je n'avais apperçu qu'en arrivant produisaient sur moi la plus forte impression. Ce sont nos sensations & l'imagination frappée qui sur-tout prolongent la constance de la douleur & celle d'un amour malheureux; l'on est à-peu-près guéri & consolé lorsque l'habitude a familiarisé avec tous les objets qui peuvent nous rappeller celui de nos regrets. C'est pourquoi les personnes douées d'une grande imagination paraissent plus sensibles que les autres; souvent elles n'aiment pas mieux, mais elles oublient moins facilement; un rien peut réveiller en elles le souvenir le plus éloigné, & leur rendre toute l'illusion d'un sentiment éteint. Je m'étais mariée au commencement du printems, & je ne puis donner une idée de l'effet qu'excitaient en moi le ramage des oiseaux & la vue des premières fleurs & de la verdure naissante. Tompson, un matin, m'apporta un bouquet de

muguet & de violette ; je n'en avais point encore vu ; je tressaillis en l'appercevant, j'avais reçu chaque jour, dans ce mois même, un don pareil de Lord Clarendon...... L'odeur de ces fleurs me rappella si vivement le tems où j'aimais avec passion, que dans cet instant je crus encore aimer plus que jamais. Je posai sur une table ce bouquet enchanté, & regardant une chaise placée à côté de moi, grand Dieu ! m'écriai-je, il était assis là, dans ce même cabinet, sur cette même chaise, je le vois !..... C'est lui qui a cueilli ces fleurs & qui vient de me les apporter !.... ô quelle illusion ennivrante exhalent ces parfums !..... En disant ces paroles, épouvantée moi-même de mon propre égarement, je me levai avec précipitation, & fondant en larmes, je fus m'enfermer dans une autre chambre. Ces impressions nouvelles s'effacèrent insensiblement comme toutes les autres ; mais en perdant la violence d'un sentiment malheureux je ne repris point la tran-

quillité. Les grandes passions agitent, tourmentent & déchirent le cœur, mais elles occupent fortement & tant qu'on les conserve, du moins on ne connaît point l'ennui; elles sont une source intarissable de pensées & de sensations toujours nouvelles, & en s'éteignant elles laissent au fond de l'ame un vuide affreux. La paix, ce premier de tous les biens, est l'heureux fruit de la sagesse, il ne peut se recouvrer en un instant, je ne l'éprouvais que trop; affranchie enfin d'une passion funeste, je ne savais pas encore apprécier la liberté qui m'était rendue, il me semblait que sans un grand attachement la vie ne pouvait être qu'une insipide végétation; j'étais forcée de renoncer pour jamais à l'amour, cependant il me fallait une idole, & je crus que la seule amitié pourrait la devenir. Ce fut alors que je me reprochai avec amertume d'avoir négligé les occasions précieuses d'acquérir une amie. Je ne regrettai point ces liaisons passagères, formées par la vanité & qui ne méritent

pas le nom dont on les honore; mais j'avais passé deux ans à Londrès, dans la foule qui m'environna d'abord, j'aurais pu trouver sans doute une femme dont le caractère eut sympathisé avec le mien. Hélas! un cœur occupé par l'amour a-t-il encore d'autres vœux à former? & quand le trouble & l'agitation le consument, osera-t-il, dans cet état d'égarement, s'offrir à l'amitié? Non, il n'est digne d'elle que lorsqu'il peut se donner tout entier. Il n'y a qu'une ame saine & libre qui puisse goûter les charmes d'un sentiment si pur & celui qui nomma l'amitié *la passion du sage* sut également la connaître & la définir. Ces différentes idées me rappellèrent naturellement le souvenir du Comte d'Elby; c'était l'unique ami que j'eusse jamais eu, & la seule personne au monde qui me connut parfaitement, & qui fût en état de me rendre une entière justice. Il m'écrivait régulièrement, je lui répondais de même, ses lettres étaient toujours datées de Paris, & adressées à Londres à

son correspondant qui me les faisait parvenir. Je les avais reçues pendant long-tems avec l'indifférence que je mettais à tout ce qui n'avait pas rapport à Lord Clarendon, mais depuis quelques mois j'y trouvais plus d'intérêt & enfin elles me devinrent nécessaires. Il faut avoir vécu dans une solitude absolue pour savoir de quel agrément peut être un commerce de lettres avec une personne aimable & qu'on estime. Le Comte avait supérieurement d'esprit & écrivait avec une perfection rare; j'attendais les heures de la poste avec une impatience qui s'augmentait chaque jour; en lisant ses lettres je m'étonnais de n'avoir pas été plus frappée d'un mérite si distingué; de mon côté je lui écrivais avec plus de soin & de détail, & surtout avec l'expression d'une amitié que je ne lui avais jamais montrée. Comme je lui parlais avec une entière confiance, je lui mandais que j'avais enfin triomphé d'une passion funeste, & que le souvenir de Lord Clarendon ne troublait

plus mon repos. Il me répondit à l'une de ces lettres que devant partir pour l'Italie sous trois mois, une affaire indispensable l'obligeait de repasser en Angleterre & de séjourner quelques semaines à Londres ; il ajoutait qu'il lui en coûterait beaucoup de se retrouver si près de moi sans me voir, sur-tout à la veille d'un nouveau voyage qui serait au moins de deux ans, & que si je le permettais il ferait une course dans le Derbyshire, irait aux eaux de Matlock, & viendrait delà me voir *incognito* & passer quelques heures avec moi. Je sentis qu'après les calomnies dont j'étais l'objet, la prudence & la bienséance m'obligeaient à refuser positivement une telle proposition ; mais je desirais vivement cette entrevue, je me dis que Lord Clarendon, qui connaissait mon innocence ne pourrait raisonnablement condamner cette démarche, que je ne devais compte de ma conduite qu'à lui seul, & qu'il y aurait de l'extravagance & même de la lâcheté à sacrifier à la vaine opinion du monde

le plaisir de revoir pendant quelques instans un ami fidèle. C'était mal raisonner ; car se permettre une démarche qui doit nécessairement être mal interprêtée c'est en quelque sorte justifier la calomnie, c'est du moins renoncer au droit de s'en plaindre. Mais le plus grand malheur des personnes calomniées lorsqu'elles joignent à peu d'expérience une certaine fierté de caractère, c'est de braver l'opinion publique, de perdre toute circonspection, & de croire se venger des injustices en donnant de nouvelles armes à la méchanceté. Je répondis au Comte que j'aurais un sensible plaisir à m'entretenir avec lui; mais que je ne le verrais point, ou que je le recevrais sans aucun mystère. En effet dès que je prenais l'imprudent parti de le voir je ne devais pas m'en cacher. Quand on se décide à risquer une démarche légère qui n'a rien de criminel, il faut la savoir faire avec le courage de l'innocence. Je ne reçus point de réponse à cette lettre je supposai que le Comte

était en route & qu'il arriverait incessamment, je ne me trompais point. Je l'attendais avec une impatience qui n'était pas sans mélange de quelqu'émotion; je sentais aussi que sa vue me rappelerait vivement tous les maux que j'avais soufferts, à cette idée se joignait la crainte des fausses interprétations que la méchanceté ne manquerait pas de faire sur sa visite; ces différentes pensées me troublaient & m'agitaient, cependant je comptais les jours, & le tems me paraissait s'écouler avec plus de lenteur qu'à l'ordinaire. Un soir que j'étais dans un petit pavillon qui se trouvait au milieu d'un bois voisin du château, j'entendis marcher précipitamment dans la route qui conduisait au pavillon; j'écoutais avec attention, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, & je vis paraître le Comte; mon premier mouvement fut d'aller à sa rencontre en lui tendant la main, le second fut de m'arrêter en rougissant, & la crainte mortelle que cette espèce de perpléxité ne fût remarquée.

respect religieux que m'inspirait un titre alors si sacré, mon admiration vous le conserve ; il a changé de motif sans s'altérer. Ainsi vous serez toujours de toutes les femmes celle que je révérerai le plus, & que je louerai le moins. Cependant ; continua-t-il, il faut que je vous donne encore une louange sur une chose qui a achevé de me confirmer dans l'opinion que j'avais de votre manière de penser, c'est de me recevoir ici ouvertement & sans mystère ; vous m'avez fait rougir du timide *incognito* que je vous proposais, en effet ces ménagemens sont nécessaires au vice, mais la vertu s'abaisserait en les employant. Cependant, repris-je, ne pensez-vous pas que vos ennemis & les miens pourront tirer un grand avantage de cette démarche. — Point du tout interrompit-il. J'ai passé quatre jours à Londres, j'ai été à la cour & dans le plus grand monde, j'avais trouvé votre dernière lettre si parfaite que je l'ai montrée à plusieurs personnes dignes de l'apprécier entr'autres à

la Duchesse de *** qui en a été tellement enchantée qu'elle en a parlé à la reine, & cette princesse a exprimé une sincère admiration de la franchise de votre conduite, en tout poursuivit-il; j'ai vu clairement combien vous vous abusiez en croyant votre réputation ternie, tout le monde vous estime & vous plaint, & la conduite scandaleuse de Lord Clarendon suffirait seule pour vous justifier. Vous me consolez repliquai-je, mais pourtant je suis déchirée d'une manière cruelle dans les papiers publics.— Il ne faut pour cela que deux ou trois ennemis, répondit-il, & enfin des libelles ne prouvent que le déchaînement de l'envie; je puis vous assurer que même dans les premiers momens de votre séparation d'avec Lord Clarendon vous aviez pour vous tous les gens raisonnables. Vous savez sans doute ce que la reine dit publiquement le lendemain de votre départ? Non je l'ignore, répondis-je. Rien n'est plus surprenant reprit-il, car cela fut imprimé dans plu-

sieurs feuilles publiques que j'ai lues en France ; je vais vous rapporter fidellement ; & par conséquent sans modestie les propres paroles de la Reine. On parla de votre exil & la Reine dit : l'histoire que quelques personnes ont fait à ce sujet n'a pas le sens commun, l'austérité de mœurs, la vertu du Comte d'Elby, & la passion de Lady Clarendon pour son mari ne permettent pas d'ajouter foi à de pareilles impostures.

J'écoutais avec avidité ces discours flatteurs, le Comte ajouta à ce récit beaucoup d'autres détails du même genre, qui firent sur moi toute l'impression qu'il désirait produire. Cependant la nuit étant tout-à-fait tombée, je voulus retourner au château ; le Comte me donna le bras, & nous nous mîmes en marche. Quand je me trouvai dans l'épaisseur du bois au milieu de l'obscurité seule avec un homme que Lord Clarendon avait paru croire son rival, je fus saisie d'un sentiment pénible que l'entretien du Comte ne put dissiper ;

je me rappelai que je ne m'étais jamais promenée dans ce même bois à une telle heure qu'avec Lord Clarendon, cette pensée m'attendrit & m'attrista profondément ; mais en approchant du château j'éprouvai une autre sorte d'embarras, non moins désagréable ; je redoutais mortellement de paraître aux yeux de mes gens, accompagnée du Comte. Je lui confiai mes craintes, il est vrai, dit-il, que le défaut de lumières & la grossièreté des domestiques exigent des ménagemens particuliers ; séparons-nous, j'irai retrouver mes chevaux qui sont à l'entrée du bois ; pour vous, allez gagner le jardin, remontez sans bruit chez vous, comme si vous ne m'aviez pas rencontré, & je ne reviendrai que dans une heure. A ces mots, charmée de cet expédient je me hâtai de quitter le Comte, je me rendis au château & dans mon appartement sans être aperçue ; mais là, je réfléchit à ce mystère, & je me repentis presque de l'avoir employé en songeant combien il ressemblait à

tous les souvenirs qui nous avaient poursuivis dans le sallon. Pour moi j'en fus distraite par l'embarras de me voir à table, tête-à-tête avec le Comte, en présence de mes gens ; je sentais ce mal-aise invincible qu'éprouvent toujours les ames délicates lorsqu'elles se laissent entraîner à ce qu'elles désapprouvent en secret. Le Comte, au commencement du souper, me parla toujours en français à cause des domestiques, & moi pour être entendue d'eux j'affectai de répondre en anglais, il devina facilement mon motif ; alors la conversation devint tout-à-fait anglaise & ne roula plus que sur des choses indifférentes. En sortant de table je congédiai le Comte, il se retira & je rentrai dans ma chambre. J'avais besoin de me retrouver avec moi-même pour démêler ce qui se passait en moi. J'étais enchantée de l'arrivée du Comte ; isolée, abandonnée de l'univers entier, privée depuis si long-tems de toute conversation, il m'était doux de revoir un ami

fidèle, qui connaissait mon cœur, & qui paraissait partager tous mes sentimens. Cependant je ne pouvais repousser l'espèce de remords que j'éprouvais, en pensant que l'homme qu'on m'avait donné pour amant se trouvait seul avec moi, sous le même toît, & qu'il allait y passer plusieurs jours ; plus j'y réfléchissais & plus cette idée me frappait & me révoltait. Sous le prétexte d'une légère indisposition je fis coucher une de mes femmes dans ma chambre, je desirais m'entourer de témoins, & en même tems je rougissais à mes propres yeux de ces humiliantes précautions, qui me faisaient sentir avec amertume, qu'il est des bienséances, d'autant plus respectables, qu'on n'y peut manquer sans s'exposer à des soupçons deshonorans, ou du moins sans les craindre, & qu'alors on est forcé de recourir à des artifices, qui ne servent souvent qu'à déceler le trouble d'une conscience agitée. Je ne dormis point & je me promis bien d'exiger positivement du Comte qu'il

ne passerait plus les nuits au château. Je savais qu'il avait laissé sa voiture & établi ses gens dans un village, à six milles du château; je me décidai à lui demander d'y aller coucher tous les soirs. Je ne songeai nullement à l'embarras de lui faire une proposition qui supposait de si honteuses craintes; mais le lendemain matin, quand je me trouvai au moment de le revoir, je sentis que je n'aurais jamais le courage de lui parler à ce sujet, outre la délicatesse qui m'empêchait d'entrer dans une semblable explication, je craignais de lui déplaire & d'altérer l'opinion qu'il avait de la franchise & de la force de mon caractère. Le moyen de séduction le plus dangereux qu'un homme adroit puisse employer avec une jeune personne, c'est d'ériger en qualités sublimes, & de lui persuader qu'il voit & qu'il admire en elle les défauts qu'il lui desire; tels que la témérité, l'imprudence, le mépris de l'opinion publique. Trop susceptible d'enthousiasme, je suis néanmoins natu-

rellement timide & réservée, mais le Comte me louait avec excès sur la décision de mon caractère, & je ne voulais pas avoir l'air de me démentir. On commence à se corrompre, dès qu'on accepte des louanges qu'on ne mérite pas, & que loin de les repousser, on a la faiblesse de les entendre avec plaisir; c'est accueillir la flatterie, qu'on n'écoute jamais impunément, & qui a perdu plus de femmes que l'amour.

Aussitôt que je fus habillée je demandai si le Comte était levé, & mon étonnement fut extrême en apprenant qu'il n'avait pas couché au château. Tompson me dit que la veille, au soir, après être resté quelques minutes dans l'appartement qu'on lui avait préparé il en était ressorti, en disant que voulant écrire à Londres, pour la poste du lendemain, il avait besoin d'un papier qui était resté dans sa voiture, qu'en conséquence il avait pris un guide & s'était fait conduire à ce village. Je soupçonnai qu'il y avait là-dessous quelque

mystère, & j'attendais impatiemment le Comte qui ne vint qu'à midi. Je m'empressai de lui demander pourquoi il n'avait pas couché au château. Votre curiosité m'embarrasse, répondit-il en souriant, mais comme il m'est impossible de vous rien déguiser, au risque même de vous paraître puérile & pusillanime, il faut bien vous avouer la vérité. Imaginez, continua-t-il, qu'après vous avoir quittée hier au soir, tout-à-coup il m'est venu dans la tête que l'exacte bienséance exigerait, peut-être, que je ne fusse pas établi dans ce château seul avec vous..... Je n'ai pas naturellement un caractère craintif, mais véritablement vous me rendez poltron... A ces mots je fus si émue, si touchée, que sans pouvoir parler, je tendis une main au Comte qui dut voir sur mon visage la joie & l'attendrissement qu'il venait de me causer, mais feignant de ne pas s'en appercevoir, je suis certain, reprit-il, qu'avec l'intrépidité dont il a plut au ciel de vous douer, vous me

trouvez bien faible & bien extravagant.

Ce dernier trait du Comte acheva de m'inspirer pour lui une confiance si aveugle, que de ce moment je ne songeai plus à réfléchir aux choses qui pouvaient blesser la bienséance, & nuire à ma réputation ; il me sembla que je devais me reposer d'un tel soin sur un ami si attentif, si prudent, & dont la manière de penser avait avec la mienne une conformité si extraordinaire. C'est ainsi que cet homme, profondément artificieux, séduisait ma raison & subjuguait mon cœur. Connaissant parfaitement mon caractère, qu'il avait étudié si longtems, il savait que l'inclination naturelle ne m'aurait jamais entraînée vers lui, mais au défaut du penchant, il créa & forma entre nous une sympathie artificielle en devinant mes pensées, mes inquiétudes ; en pénétrant mes scrupules qu'il paraissait ne pas connaître, afin de se les approprier & de me les confier comme ses propres sentimens. La violence de ses passions

avait fini par corrompre son caractère; mais son ame, naturellement grande & généreuse, tenait encore à la vertu par les remords & par les sensations; il pouvait encore deviner tous les mouvemens & tous les combats qu'elle peut exciter, genre de pénétration que la seule supériorité d'esprit ne donnera jamais; enfin, égaré, entraîné, mais non entièrement perverti, il avait renoncé à ses principes sans parvenir à les détruire, il les sacrifiait & les conservait malgré lui.

Il passa près de six semaines de suite avec moi, ayant toujours le soin de s'en aller tous les soirs coucher dans son village. Pendant tout ce tems, le reste de sa conduite répondit à l'idée qu'il m'avait donné de sa prudence. Je ne le recevais jamais que dans le sallon, & il m'engageait à faire tenir constamment Tompson & deux ou trois autres domestiques dans une salle voisine. Presque toujours une de mes femmes travaillait à la tapisserie, dans le sallon même où nous étions; en outre il avait établi en

tiers; entre nous un enfant, âgé de six ou sept ans, le fils d'un de mes gens; le Comte, paraissant l'avoir pris en amitié, l'allait chercher en arrivant au château & le gardait toute la journée. A la promenade, si nous sortions des jardins, il voulait que je fusse suivie par un domestique; enfin il était impossible de pousser plus loin l'observance scrupuleuse de toutes les bienséances. Sa société me devenait tous les jours plus agréable; dans le tems de notre première liaison, je lui avais trouvé un esprit supérieur & beaucoup de sensibilité, mais il était alors triste & préocupé, il ne songeait point à me plaire, il ne s'occupait que du soin de m'étudier & de gagner mon estime; je ne connaissais pas les ressources inépuisables de son esprit & de son imagination; son entretien était à-la-fois solide, piquant & attachant. On y trouvait toujours de la justesse & un fond de raison, même dans ses plaisanteries; il avait de l'originalité dans les idées, & une manière

particulière de varier la conversation, en passant tout-à-coup & naturellement d'un sujet frivole à une matière sérieuse, ou de la mélancolie à la gaieté. On n'a jamais poussé plus loin l'art séduisant d'écouter avec intérêt, il avait l'air de s'oublier absolument; tout entier à l'objet auquel il voulait plaire, il paraissait ne parler que pour entendre & pour interroger, & ce qu'il disait de plus ingénieux semblait toujours une réponse nécessaire que l'on trouvait d'autant plus aimable qu'on s'attribuait l'honneur de l'avoir inspirée. Il me félicitait souvent d'avoir pu retrouver la paix & la tranquillité, du moins, me disait-il un jour, vos infortunes vous préservent à jamais de la plus impérieuse de toutes les passions; d'autant plus que vous n'avez guères connu de l'amour que son amertume, sans avoir pu goûter tous ses charmes, car Lord Clarendon ne sait pas aimer. Un malheur qui surpasserait infiniment tous les vôtres, serait celui de regretter un objet qui aurait véritable-

ment partagé une grande passion. Quel dangereux souvenir doit laisser un tel sentiment! Et quels biens dans la vie, quel genre de bonheur peuvent consoler de la perte d'une semblable félicité! Mais, repris-je, vous parlez toujours de l'amour comme si vous ne l'aviez jamais connu; cependant, malgré toute votre austérité, on vous a supposé un grand attachement pour Lady L***, & Lord Clarendon m'a paru croire que vous l'aviez passionnément aimée. *Passionnément aimée!* s'écria le Comte, es-ce Lady Clarendon qui profane une telle expression en l'employant si légèrement? Non, Madame, je n'ai jamais *passionnément aimé!* Je connaissais mon cœur & en même tems je voulais remplir les devoirs qui sont imposés à tout homme qui a l'avantage ou le malheur de naître dans une société civilisée, & si j'eusse aimé passionnément, j'aurais fort mal payé cette dette si sacrée, car j'aurais été certainement alors le plus mauvais citoyen des trois royaumes. Pourquoi donc,

interrompis-je, si vous eussiez fait un bon choix? Je vous prie de croire, répondit-il, que je n'aurais pu m'attacher à une personne vicieuse ou bornée, ainsi j'aurais fait un excellent choix. Mais dites-moi, de grace, vous, Madame, qui avez passionnément aimé, n'étiez-vous pas très-malheureuse quand Lord Clarendon vous quittait si souvent pour aller passer quatre ou cinq heures au parlement, ou quand il allait au club politique discuter les intérêts de la patrie pendant des journées entières? Eh bien s'il eut aimé comme il l'était lui-même, il aurait laissé là les affaires, la politique, la société, l'univers entier, il serait encore à vos genoux ici, oubliant sans effort ce qu'on appelle la gloire, qui n'est après tout qu'un supplément au bonheur. Mais pour vous prouver l'effet que l'amour aurait produit sur moi, je vous dirai seulement que j'avais une mère que j'ai perdue à seize ans; son affection pour moi était inexprimable & je l'aimais avec idolâtrie. J'ai senti mille

fois, depuis sa mort, que je n'aurais jamais pu supporter ses anxiétés & ses tourmens pendant la guerre, & que si elle eut vécu j'aurais certainement quitté le service. Voilà pourquoi, Madame, je n'ai jamais été & ne serai jamais un amant passionné.

C'était par de semblables discours que le Comte d'Elby, avec une adresse dont je ne puis rendre la profondeur & toute la finesse, trouvait le secret de s'insinuer au fond de mon cœur, & d'y faire naître, sinon la passion qu'il dépeignait si bien, du moins une confiance sans bornes, l'intérêt le plus vif & le plus tendre, & une estime qui allait jusqu'à l'admiration. En général, à l'exception de la haine dont mon cœur n'est pas susceptible, tous mes sentimens sont extrêmes; je ne sais ni mépriser, ni estimer modérément, ni pardonner à demi. Les défauts & les torts qui ne m'inspirent pas la plus violente indignation, obtiennent toujours de moi une entière indulgence; enfin je ne connais point

les demies affections, je n'aime point du tout, ou j'aime avec enthousiasme. Voilà du moins ce que j'étais alors; j'espère que l'expérience, mes malheurs & mes fautes ont réformé les inconvéniens d'un tel caractère.

Le Comte qui partageait toutes mes opinions, me montrait de grands sentimens de religion, quoiqu'en qualité de protestant, il se moquât doucement quelquefois de ce qu'il appelait mes superstitions; mais il ajoutait toujours que ce genre de dévotion convenait aux femmes: lacrainte & la timidité, disait-il, ont en elles des graces touchantes, la candeur & la simplicité les embellissent; ainsi j'aime à leur voir une piété crédule, craintive & minutieuse, surtout, lorqu'elles ont de l'esprit; c'est pourquoi j'ai toujours trouvé que de toutes les sectes du christianisme, la religion catholique est celle qui leur convient le mieux; ce sont les femmes qui ont dû inventer le culte des reliques par le même sentiment qui leur fait attacher tant de prix à un chiffre,

à un nœud de ruban, ou à une boucle de cheveux qui leur vient d'un objet aimé.

La conduite du Comte s'accordait parfaitement avec ce langage ; il m'engageait à relire les ouvrages de Sherlock, & il m'avait prêté les pensées de Pascal en français, qu'il portait toujours, disait-il, avec lui.

Le Comte joignait à tous ces artifices, une patience bien rare avec une imagination & des passions aussi vives ; jamais il ne s'empressait imprudemment de se faire valoir, il savait attendre l'occasion favorable, & la préparer avec un art inimitable. Par exemple, quoiqu'il me témoignât une extrême confiance, j'avais remarqué qu'il en manquait sur un seul point, & qu'il évitait de me parler de sa femme. Plus d'une raison me fesait desirer de l'interroger à ce sujet, & je lui dis un soir que j'avais une question à lui faire, mais que je craignais de lui paraître indiscrète Cela est impossible, répondit-il, l'amitié n'a-t-elle

pas le droit de tout demander & de tout savoir? Eh bien! repris-je, j'ai un tel besoin de vous admirer sur tous les points, que je voudrais que vous m'expliquassiez les motifs de votre conduite avec la Comtesse d'Elby? A ces mots, il prit un air embarassé, baissa la tête & garda le silence. Vous savez, continuai-je, que je ne dois pas l'aimer, mais le ressentiment ne me rend point injuste. La Comtesse d'Elby a de l'esprit, une figure qui peut plaire, une conduite irréprochable; elle vous adore, & cependant, il me semble que vous n'avez pas pour elle l'attachement que vous devriez avoir. Je vous dirai d'abord, dit le Comte, que cette *figure qui peut plaire*, n'a pas ce pouvoir sur moi. Pour son esprit, il ressemble à son caractère, il est malin & faux. A l'égard de sa passion, je crois en effet qu'elle en a eu pour moi; mais elle est de ces femmes qui, en se guérissant de l'amour, perdent toute espèce de sentiment pour l'objet qu'elles ont aimé; vous convien-

drez qu'une telle passion n'est pas fort intéressante. Quant à sa réputation, si elle est *irréprochable*, j'ose vous assurer que c'est seulement parce que j'ai toujours eu la plus grande aversion pour les reproches inutiles. Combien vous m'étonnez, m'écriai-je! quoi! la Comtesse d'Elby!.., J'aurais desiré, je l'avoue, interrompit-il, ne point entrer dans ce détail, quoiqu'il soit tout à mon avantage, mais, jamais vous ne m'interrogerez en vain, ainsi je me décide à vous révéler un secret que je ne puis confier qu'à vous. Ecoutez donc mon étrange histoire, je vais vous la conter en peu de mots. J'épousai Lady Elisabeth sans aucun amour, & uniquement parce qu'elle était la sœur de Lord Clarendon. Elle me montra beaucoup de passion, une jalousie importune & ridicule, je lui trouvai peu d'agrément; mais je lui supposai pendant long-tems des vertus qu'elle n'a pas; & qui me firent excuser son intolérance, son déchaînement contre toutes les femmes qui

n'ont pas une conduite austère. Enfin je l'estimais, & le soin de la rendre heureuse me parut un devoir sacré que je remplissais sans effort. Telle était ma situation depuis quatre ans, lorsque nous quittâmes ce château pour retourner à Londres. Vous savez que la Comtesse partit quelque jours avant vous, pour aller aux eaux de Malvern, soigner sa mère qui était mourante. Des affaires ne me permettant pas de la suivre, je la laissai partir seule, & je me rendis à Londres. Le jour même de mon arrivée, je reçus un courier que m'envoya Selden, qui était dans le Dévonshire, au moment de se marier; il me mandait qu'une lettre de Londres lui apprenait que le Chevalier Barleton venait de tomber en apoplexie; Selden ajoutait qu'il avait lieu de croire que le Chevalier avait fait un testament en sa faveur, que ne pouvant quitter le Dévonshire, il me priait de veiller à ses intérêts, & qu'il m'envoyait à cet effet sa procuration en bonne forme. Je fus sur-le-champ

chez le Chevalier qui vivait encore, mais sans nulle connaissance, il mourut le lendemain. On ouvrit son testament, & en effet, il y nommait Selden son légataire universel. En vertu de ma procuration, je fis tout ce que Selden aurait pu faire lui-même. Il faut que vous sachiez, Madame, que le Chevalier Barleton mort à cinquante-un ans, avait eu de grands succès auprès des femmes, & que ces succès se prolongèrent jusqu'à la fin de sa vie. Je pensai qu'il serait honnête de brûler toutes les lettres galantes qu'il pouvait avoir conservées; je communiquai cette idée à son valet-de-chambre qui m'ouvrit son secrétaire où je trouvai un fatras énorme de lettres & de petits billets de diverses écritures confondues pêle-mêle, le tout entremêlé de portraits en mignature dont je reconnus presque tous les visages. Je pris toutes ces beauté rivales, réunies comme dans un sérail, & je les jetai avec leurs écrits dans un brasier ardent que le valet-de-chambre avait allumé à ce dessein.

Je croyais avoir fini ma recherche, mais le valet-de-chambre me dit qu'il y avait encore une espèce de coffre à secret, au fond du secrétaire, je l'ouvris & je vis un paquet de lettres déployées, bien arrangées, & je reconnus l'écriture de la Comtesse d'Elby, ce qui ne m'étonna point, parce qu'elle connaissait depuis son enfance le Chevalier, & je savais qu'elle lui écrivait quelquefois. Je pris ce paquet en disant au valet-de-chambre que ces lettres étaient de ma femme, & je le mis dans ma poche. Le soir, en rentrant chez moi, je jetai ces lettres sur ma table, sans avoir la moindre curiosité de les lire, elles étaient rangées en ordre de date, de manière que celle sur laquelle j'avais machinalement jeté les yeux en prenant le paquet, avait été écrite quelques mois auparavant, & ne signifiait absolument rien, mais en les sortant de ma poche, & en les posant mal-adroitement sur la table, elles se dérangèrent & une partie du paquet tomba à terre, je le ramassai & mes yeux se fixèrent par hasard sur deux

ou trois lignes qui me parurent singulières, alors j'examinai ces lettres, & je découvris avec une entière certitude, que le Chevalier Barleton avait séduit la Comtesse avant son mariage. Ici je ne pus m'empêcher d'interrompre le Comte pour exprimer l'excès de ma surprise. Ce n'est pas tout, reprit le Comte, par une de ces lettres écrite un mois après son mariage, la Comtesse au désespoir & ayant absolument perdu la tête, apprend à son ancien amant sans déguisement ni tournure délicate, ou mystérieuse, que ses craintes n'étaient que trop fondées, & qu'elle est grosse au moins de deux mois. Cette lettre, la seule que j'aie gardé, contient beaucoup de reproches & demande des conseils, le Chevalier donna sans doute celui de feindre une chute avant le huitième mois. En effet on trouva un jour la Comtesse couchée au bas d'un escalier, criant & pleurant, & protestant qu'elle avait sauté dix marches; elle accoucha au bout de six jours, ce qui

d'après cet accident n'étonna personne, & le hasard fit que l'enfant qu'elle mit au monde était si petit & si faible qu'il ressemblait parfaitement à un avorton. Mais il a vécu, il a aujourd'hui près de huit ans, une fort bonne santé, & quoiqu'il ne soit pas mon fils, il héritera d'une grande fortune & de tous les titres de ma famille, & même si j'avais conservé les deux garçons que j'ai perdu, j'aurais vu l'étranger bâtard dépouiller mes propres enfans. Cette découverte me surprit étrangement, mais j'avais déjà perdu mes deux fils, je me promis bien de n'en point avoir d'autres, & je pris très-facilement mon parti sur cette aventure. Je pensai que dans tous les cas il était bon que Lord Clarendon ne l'ignorât pas, je lui portai les lettres & l'instruisis de tout; il aime extrêmement sa sœur, il fut au désespoir, je le consolai en l'assurant que je n'étais nullement tenté de faire un éclat ridicule & des reproches inutiles, je lui donnai ma parole de n'en jamais parler

à sa sœur, il me dit qu'il aurait la même discrétion parce qu'il était certain qu'elle mourrait de douleur si elle pouvait soupçonner que j'eusse la moindre connaissance de cette aventure. Lord Clarendon aurait bien désiré que j'eusse brûlé toutes les lettres, mais je lui annonçai positivement que je garderais toujours celle où la Comtesse déclarait sa grossesse. Je veux bien, ajoutai-je pardonner & me taire, mais je veux conserver les preuves de ma générosité. Malgré ce refus Lord Clarendon me montra la plus vive reconnaissance; mais de ce moment, je remarquai une grande altération dans ses sentimens pour moi, il se crut obligé de me ménager davantage, il me craignit & m'aima moins. Quant à la Comtesse, elle n'a jamais eu la plus légère idée de tout ceci. Elle était persuadée que Barleton avait brûlé toutes ses lettres d'amour parce qu'elle les terminait toujours par cette phrase: *brûlez sur-le-champ cette lettre.* Elle ignorait que les hommes à bonnes fortunes

n'anéantissent pas ainsi les monumens de leurs victoires. Pour moi, malgré les suites fâcheuses de cette intrigue j'aurais facilement excusé une faute commise avant que j'eusse le droit de m'en plaindre, si la Comtesse d'Elby eut été douce, humble, & surtout indulgente. J'ai toujours pensé qu'une jeune femme est avilie dès qu'elle n'a plus pour son séducteur qu'une parfaite indifférence; elle doit l'aimer ou le haïr, si elle le revoit sans trouble elle a perdu tout à-la-fois & le sentiment qui annoblit les faiblesses, & la confusion qui les expie. Je me rappellai avec indignation, la pruderie & l'audace intrepide de cette femme, qui avait eu assez peu de pudeur pour recevoir froidement chez elle son corrupteur, je me la représentais, le regardant tranquillement caresser son fils!... je me ressouvins de mille faussetés odieuses faites sans aucune nécessité, comme par exemple la manie de répéter sans cesse que son fils me ressemble, vous lui avez entendu dire

mille

mille fois qu'il a *mes yeux & mon sourire.* Elle ne manque pas non plus de faire remarquer combien il est étonnant qu'un enfant venu avant terme soit aussi grand & aussi fort. Je crois réellement qu'elle a tout à fait oublié ce qui s'est passé entre elle & le Chevalier Barleton, qu'elle est comme ces gens qui à force d'hypocrisie finissent par se persuader qu'ils sont dévots. Du moins il est certain qu'elle pense avoir tout réparé en préférant un mari de vingt-six ans à un amant de quarante sept, car tel était l'âge du Chevalier quand elle s'est mariée. Ce récit mit le comble à mon admiration pour le Comte ; il m'apporta le lendemain matin les papiers qui me prouvèrent l'exacte vérité de tout ce qu'il m'avait dit, plusieurs billets de Lord Clarendon & la lettre où la Comtesse confiait à son séducteur ce criminel secret. Le Comte s'attendrit en voyant combien j'étais profondément touchée de sa confiance, & à quel point j'admirais sa conduite. J'ai fait ce que j'ai

dû, me dit-il; si j'avais pu chasser de ma famille le bâtard usurpateur qui en envahira frauduleusement tous les biens, la probité m'eût prescrit alors de recourir aux tribunaux, mais j'avais des preuves suffisantes pour deshonorer sans retour la sœur de mon ami, & celle qui porte mon nom, & je n'en avait pas assez pour gagner juridiquement ma cause. La lettre de la Comtesse n'est pas signée, d'ailleurs les lois auraient toujours légitimé l'enfant né au bout de sept mois & demi de mariage. J'ai gardé le silence, & j'ai méprisé une femme sans principes & sans délicatesse; si malgré son égarement elle eût été intéressante, je me serais tû de même, & j'aurais au fond du cœur adopté son enfant. Au reste, ajouta-t-il, cette femme vile & coupable jouit de la plus grande considération, elle est citée comme le modèle de la vertu; & Lady Clarendon est calomniée!... quel prix doit-on attacher à l'opinion publique? Le jour même de cette conversation, le Comte

me proposa de faire une promenade sur l'eau, ce que j'acceptai : nous passâmes toute l'après midi sur la rivière; nos gens étaient dans un bateau séparé, qui suivait notre barque. Le soir, en descendant la rivière pour retourner au château, je tombai insensiblement dans cette rèverie qu'inspirent le déclin d'un beau jour, & surtout le mouvement de l'eau & le bruit mesuré des rames. Je me rappelai que j'avais souvent fait avec Lord Clarendon cette même promenade. Les yeux tournés vers l'une des rives, je regardais avec mélancolie les bords que nous parcourions; malgré l'obscurité, je reconnaissais en soupirant les arbres, les chaumières & jusqu'aux masses des buissons; ces objets fugitifs, se succédaient rapidement & se perdaient dans l'ombre; cette contemplation m'offrait une image de mon sort; en effet, entraînée sur les ondes, je n'avais plus que des projets confus, une espérance vague, & des désirs incertains: quelquefois, des souvenirs affaiblis me

retraçaient encore le bonheur ; mais je ne pouvais plus lire dans l'avenir, je craignais moins de le trouver impénétrable, que de lever le voile mystérieux qui le couvrait. Le Comte m'examinait en silence, & au bout d'un quart d'heure, répondant à ma pensée : oui, dit-il, c'était sur ce même rivage, sous ce même ciel, ... de même un bateau nous suivait, ... Il n'y manque, repris-je, que la musique champêtre que nous avions toujours dans le bateau de suite. A peine avais-je dit ces mots, que j'entendis les sons rustiques des cornemuses & des flageolets, ... c'était une surprise que m'avait ménagé Tompson, & qui me causa un saisissement inexprimable; je ne puis rendre ce que j'éprouvai, en reconnaissant tous les mêmes airs que j'avais écouté jadis avec une émotion si différente! .... Infortunée ! s'écria le Comte d'une voix entrecoupée, en saisissant une de mes mains ; ah ! je partage, je sens tout ce qui se passe au fond de votre ame ! .... En disant ces

mots, il appuya ma main tremblante sur son cœur, dont la violente palpitation lui coupait la parole!... La nuit était tout-à-fait tombée, & le ciel s'étant subitement couvert de sombres nuages, nous nous trouvions dans une profonde obscurité!... il me serait impossible de dire ce que je ressentais dans ce moment, je ne le sais pas encore. Le Comte s'était tellement identifié à tous mes sentimens, & il m'était devenu si cher, que j'ignore si le trouble inconcevable que j'éprouvais, venait du sien ou de mes souvenirs. Au bout de quelques minutes, il pressa ma main contre ses lèvres, & je sentis couler ses larmes!... dans cet instant, les bateaux s'arrêtèrent, & nous débarquâmes. Lorsque nous fûmes dans le sallon, & qu'on apporta des lumières, sans savoir pourquoi, je regardai le Comte avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire, & cependant avec une sorte d'embarras timide, dont je ne me rendais pas raison. On servit le souper, & pendant que nous étions à table, il

survint tout-à-coup le plus violent orage que j'aie jamais vu, un tonnerre affreux accompagné de grêle; j'ai la faiblesse d'avoir peur du tonnerre; mais ce qui m'inquiétait le plus en ce moment, était l'idée que le Comte allait faire six milles à cheval par un tems semblable; je lui proposai de passer cette nuit au château, ce qu'il refusa positivement. Il consentit seulement à rester un peu plus long-tems; après le souper; l'orage parut se calmer, & le tonnerre cessa, aussitôt le Comte partit; il était dix heures & un quart. Mais une demi-heure après son départ, l'orage redevint plus impétueux que jamais; je supposai que le Comte devait être alors dans le milieu d'un bois très-touffu; j'ouvris ma fenêtre, & je vis que les nuées & la tempête étaient précisément fixées de ce côté-là. Dans ce moment, un coup de tonnerre épouvantable me causa un tel effroi, que, m'élançant à l'autre extrêmité de la chambre, j'allai tomber presqu'évanouie sur un canapé; je sonnai, Tompson vint,

qui, connaissant mes frayeurs, me dit de me rassurer, que ce coup de tonnerre serait le derniet, parce qu'il était sûrement tombé. Et où, supposez-vous qu'il soit tombé, demandai-je? Sur le bois, répondit-il, la nuée le couvrait & a crevé là. A ces mots, je fis signe à Tompson de sortir, & je fondis en larmes. L'inquiétude déchirante que j'éprouvais pour le Comte, ne me permit pas de songer à me coucher.

J'attendais avec impatience le jour, afin d'envoyer à son village, lorsqu'à une heure après minuit, j'entendis le galop d'un cheval qui traversait la cour; ne sachant qu'imaginer, mais éperdue, je descendis rapidement l'escalier, c'était un des gens du Comte qui s'empressa de me dire que son maître était arrivé sans accident, quoiqu'il eût vu tomber le tonnerre à vingt pas de lui, & que connaissant les frayeurs que j'en avais, il envoyait savoir de mes nouvelles. Ce domestique me remit un billet écrit en français, le voici:

“ Je crains que l'orage ne vous ait fait „ du mal, & je ne puis me mettre au „ lit avec cette inquiétude. Pour moi, „ j'ai traversé le bois fort paisiblement „ à la lueur des éclairs. Je savais que „ mon ange tutélaire veillait sûrement, & „ que durant cette tempête, elle daignait „ penser à moi. Je me représentais Lady „ Clarendon à genoux, priant Dieu, en tenant dans ses mains, la petite vierge „ d'Agathe qui fut un jour trouvée dans „ son écritoire, & cette douce image „ m'occupait entièrement. „

“ J'imagine bien, Madame, que vous „ serez couchée depuis long-tems, lors- „ que James arrivera au château, puis- „ qu'au moment où j'écris, il y a près „ d'une heure que l'orage a cessé; mais „ James interrogera Tompson, & me rap- „ portera de vos nouvelles: il laissera „ ce billet que vous recevrez à votre „ réveil, & qui vous apprendra que „ l'ami le plus fidele & le plus tendre, „ vit encore pour vous aimer & pour vous „ admirer, & qu'il ira demain de bonne,

„ heure, vous demander si l'agitation
„ de cette journée, n'a pas troublé vo-
„ tre sommeil. „

Pour la première fois je fus embarrassée de répondre. Je pensai, que puisque le Comte me supposait couchée, il trouverait extraordinaire que je ne le fusse pas; je cherchai donc à rendre ce fait extrêmement simple; en disant que l'orage m'avait laissé un violent mal de tête; & n'osant exprimer l'inquiétude que j'avais éprouvée je n'en parlai point du tout. Mon billet était court, froid, entortillé, & je passai près d'une heure à l'écrire. Mais celui qui le reçut, avait un esprit trop fin & trop éclairé pour en être mécontent; & sans doute que l'espèce de dissimulation qu'il y trouva, ne fit qu'accroître encore ses coupables espérances. J'avais une sorte de crainte de le revoir, que sa présence dissipa bientôt. La simplicité de son maintien & de ses manières me rendit toute ma sécurité, alors me repentant de ne lui avoir pas dit un mot de l'inquiétude qu'il

m'avait causé ; je fis la double imprudence de lui en parler avec autant de détail que de franchise : il m'écouta attentivement, mais sans montrer la moindre émotion ; il affecta, pendant toute cette journée, de ne m'entretenir que de son voyage d'Italie, disant qu'il allait passer une quinzaine de jours à Londres pour arranger ses affaires, qu'il reviendrait me dire adieu, & qu'ensuite il partirait sans délai. Quand je lui demandais combien il comptait passer de tems en Italie, il me répétait qu'il y séjournerait au moins trois ans. Je ne lui cachai point que ce projet m'affligeait, mais il me répondait toujours sur ce point, avec une briéveté & une certaine sécheresse qui m'étonnait & m'intimidait. Du reste, il m'assurait qu'il m'écrirait exactement & qu'il m'enverrait des camés & de beaux dessins d'après l'antique. A propos de dessin, ajouta-t-il, je voudrais bien en emporter un de vous, fait pour moi, ce don de l'amitié me serait précieux. Je ne vous demande point votre

portrait, car malgré la pureté du sentiment qui me le fait desirer, comme il faudrait le cacher à tous les yeux, je serais l'homme du monde le plus malheureux si je le possédais; je craindrais toujours qu'on ne le découvrit, & jamais trésor n'aurait causé autant d'inquiétude & de tourmens; mais je vous demande de peindre une figure qui ait votre taille & votre air, & dont le visage soit tourné de manière qu'on ne le puisse voir; je saurai me représenter ce visage là beaucoup mieux que vous ne pourriez le peindre, malgré tout votre talent. Cette pensée me parut agréable & ingénieuse; l'idée d'un refus ne se présenta même pas à mon imagination & je promis de faire ce tableau. Peu de jours après, le Comte partit pour Londres, en m'assurant qu'il reviendrait au bout de quinze jours. Son départ me causa un abattement inexprimable, je trouvai une distraction dans la promesse que je lui avais faite; je peignis ma figure, c'est-à-dire, une taille, je choisis le moment qui me parut être

le plus touchant de ma vie, & qui donna lieu aux plus noires calomnies, celui où j'allais chercher, pour les copier, les gouaches d'Ophélia. Je me représentai debout, en profil, le visage tourné & caché par des boucles de cheveux, enfin, tenant d'une main une lanterne sourde & de l'autre une clef. Je travaillai sans relâche à ce tableau que je finis en moins de huit jours. Le Comte m'écrivait régulièrement, mais ses lettres n'étaient pas aussi tendres qu'avant notre réunion; j'y trouvais un ton de mélancolie & de sécheresse qui me frappa. Une de ces lettres finissait ainsi: " On
„ conte assez généralement à Londres
„ que Lord B*** est amoureux de vous,
„ que cet amour le retient dans sa terre
„ qui n'est qu'à dix-huit milles de la
„ vôtre, & que depuis quatre mois il
„ passe sa vie dans votre château. La
„ morale de ceci, c'est qu'on serait bien
„ dupe de compter le monde pour quel-
„ que chose dans les motifs qui nous
„ font agir. Il faut aimer la vertu pour

„ elle-même, elle est en effet si belle &
„ si aimable, qu'elle mérite bien un culte
„ désintéressé ! „ Quelques jours après, je lus dans les papiers publics une nouvelle qui me troubla beaucoup. Voici cet article fidellement traduit :

“ Le Comte d'Elby vend toutes ses
„ terres, & vient d'acheter en Italie celle
„ du Prince de C..., située dans le
„ royaume de Naples. On dit que l'in-
„ téressante & vertueuse Comtesse d'Elby
„ reste en Angleterre; mais que si elle
„ en était la maîtresse, elle n'hésiterait
„ pas à partager cette étrange expatria-
„ tion. „ Cet article me fit faire beaucoup de réflexions, car je ne doutais pas qu'il ne fût conforme à la vérité; je me rappellai qu'en effet le Comte, sans s'expliquer clairement, parlait souvent de l'Italie comme s'il devait s'y établir, & qu'il n'avait commencé à tenir ce langage, qu'environ quinze jours avant de me quitter. Mais pourquoi n'avait-il conçu ce dessein que depuis si peu de tems, & pourquoi m'en faire un mys-

tère ? Il ne me fût pas difficile d'expliquer les raisons d'une telle conduite, ou pour mieux dire, les artifices les plus adroits me firent imaginer tout ce qu'on voulait me persuader. Je pensai que le Comte ayant passé six semaines avec moi, dans l'intimité de la plus douce confiance, me voyant guérie d'une passion malheureuse, & entièrement abandonnée & oubliée de Lord Clarendon, avait enfin pris pour moi un sentiment dont son austère vertu s'allarmait. Cette supposition m'expliquait son refroidissement apparent, son projet d'expatriation & le desir de me le cacher, afin de s'épargner l'embarras & le danger de répondre à mes questions. J'admirai cette conduite avec enthousiasme, je me répétai mille fois, que le Comte d'Elby était l'homme le plus sensible & le plus vertueux qui existât sur la terre, qu'il avait une ame incomparable, & que lui seul au monde pouvait donner l'idée de la perfection. Cependant je songeai à la manière dont je devais me conduire

moi-même ; il y en avait une bien simple ; c'était de respecter les motifs de sa réserve, de paraître ignorer ce qu'il voulait cacher, & de lui laisser exécuter un projet qu'il jugeait nécessaire, & qui en effet, le mettait sûrement à l'abri des dangers qu'il redoutait. Si j'eusse pris ce parti, j'échappais à tous les pièges qu'on me tendait, j'en eusse été la dupe sans pouvoir en devenir la victime ; mais ma tête était trop exaltée pour qu'il me fût possible de m'arrêter à la résolution la plus raisonnable. Je me dis qu'il serait affreux de souffrir qu'un ami si fidèle, s'expatriât pour moi, & qu'à trente-quatre ans il renonçât à son pays, à ses amis, à la carrière politique qu'il parcourait avec tant de gloire, pour aller vivre obscurément dans une terre étrangère. Qu'enfin, s'il avait absolument résolu de s'exiler du pays que j'habitais, c'était à moi de m'expatrier, moi qui ne tenais plus à rien, que j'irais m'établir en France, heureuse de m'éloigner pour assurer son repos & pour le rendre à sa patrie.

Le Comte revint au bout de quinze jours, comme il l'avait annoncé ; il montra beaucoup d'émotion & d'attendrissement en me revoyant, mais ce premier moment passé, il affecta une sorte de réserve & de gravité qui m'en imposa tellement, que je n'osai jamais lui faire la moindre question sur son voyage. Cependant il me dit, que si je le permettais, il resterait avec moi douze jours; il désigna même le jour fixe de son départ qui devait être un lundi. Après cette petite explication, il se hâta de changer d'entretien. Je lui donnai le tableau que j'avais fait pour lui; lorsqu'il en examina le sujet, je remarquai quelqu'altération sur son visage. Il le posa sur une table & tomba dans une profonde rêverie. Au bout d'un quart d'heure, reprenant le tableau & le regardant encore, oui, dit-il, ce tableau me sera bien cher. En disant ces mots il le mit dans sa poche & n'en parla plus. Les jours suivans j'essayai plus d'une fois de mettre la conversation sur son voyage;

mais il répondait toujours si brièvement sur ce sujet, & avec une telle sévérité, qu'il m'était impossible de continuer; d'autant plus qu'il ne manquait jamais de changer brusquement d'entretien. D'ailleurs, quoiqu'il affectât beaucoup de préoccupation & de mélancolie, son imagination lui fournissait d'inépuisables moyens de plaire sous cette forme nouvelle. Ses distractions avaient quelque chose d'intéressant, car il semblait vouloir les dissimuler, sa conversation plus laconique, moins douce, moins affectueuse; n'en était que plus vive & plus animée, elle était remplie de saillies heureuses, qu'une légère teinte d'humeur & de causticité rendait aussi piquantes qu'originales. Enfin tout me montrait en lui, un homme également vertueux & passionné, craignant de se trahir, & combattant son penchant avec toutes les armes que peuvent fournir la raison & la prudence, & je me promis à mon tour de lui laisser exécuter son dessein & de n'entrer dans aucune ex-

plication avec lui. Cependant nous arrivâmes à la veille du jour désigné pour son départ ; il vint ce jour-là de bonne heure, & je trouvai son extérieur tout-à-fait changé ; il avait l'air attendri, troublé & le son même de sa voix avait une expression différente ! Il parla très-peu dans le cours de la journée, & ne dit que quelques mots touchans qui me pénétrèrent. Sur les six heures du soir, James, un de ses gens, entre tout-à-coup dans le sallon, & lui demande à quelle heure il voulait les chevaux de poste pour le lendemain matin. Le Comte feignant une vive colère, répondit qu'il avait déjà dit qu'il partirait à la pointe du jour. James sortit, & le Comte mettant ses deux mains sur son visage, fondit en larmes. L'austère raison qu'il me montrait depuis douze jours, n'avait pas dû me préparer à cette scène, aussi fit-elle tout l'effet qu'il en pouvait attendre. Mes pleurs coulèrent aussi.... Alors le Comte paraissant revenir à lui-même, pardonnez, Madame, me dit-il,

un instant de faiblesse..... & songez du moins qu'il est naturel de s'affliger lorsqu'on quitte ses amis, & pour si long-tems.... Oui, repris-je; pour *long-tems* en effet!... A ces mots le Comte me regarda fixément, avec l'air étonné. Dans ce moment j'oubliai la dernière résolution que j'avais prise, & j'eus l'imprudence de lui dire: oui, je le sais, vous m'abandonnez pour toujours! Vous abandonner! s'écria-t-il, moi! grand Dieu, ah! je ne puis que me sacrifier, que m'immoler pour vous! Mais qui vous a donc révélé ce triste secret? Alors je lui contai naïvement ce qu'il savait aussi bien que moi; je lui fis le détail de ce que j'avais lu dans un journal. Il parut surpris & fâché. Je puis, dit-il, me taire avec vous, mais non vous tromper. Il est vrai dans quelques heures je vous quitte pour jamais! Des réflexions confuses, un instinct secret, m'ont décidé à ce parti violent, qui achevera de montrer l'absurdité des calomnies répandues contre vous.... Eh

peut-on, repris-je, échapper aux traits de la méchanceté! Souvenez-vous de ce que vous m'avez mandé sur Lord B***, dont j'ai pourtant toujours refusé les visites, & qui depuis mon retour n'a pas mis les pieds dans le château? mais, continuai-je, mon intention n'est pas de vous demander les raisons de ce projet d'une absence éternelle, ni même de le combattre. Je suis sûre que vos motifs, dictés par la vertu, sont respectables; & j'y souscris. Séparons-nous pour toujours, j'y consens; mais souffrez que ce soit moi qui fasse le sacrifice entier; souffrez que j'abandonne une patrie où je suis inutile & délaissée; restez-y pour la servir & laissez-moi l'obscurité, c'est le partage qui me convient. A ces mots, le Comte me dit tout ce que la reconnaissance peut inspirer de plus tendre; en même tems il me répéta que sa résolution était inébranlable. Mais, poursuivit-il, pourquoi dites-vous que vous ne voulez pas m'en demander les raisons? Cette question m'embarrassa, je

ne répondis rien, & le Comte, reprenant la parole : Si vous pensez, dit-il, que je doive craindre de vous ouvrir mon ame, vous m'estimez moins, & ce serait pour moi le comble du malheur ; non, continua-t-il, sans me donner le tems de répondre, je n'ai rien à cacher, je vous aime, il est vrai, comme on n'aima jamais ; je n'avais pour vous, avant notre réunion, qu'un vif intérêt & une tendre compassion ; vos lettres fortifièrent cet attachement, mais en vous voyant de plus près & de suite, j'ai chéri en vous la vertu sans pruderie, sans ostentation & sans préjugés ; telle enfin que ma seule imagination me l'avait représentée jusqu'alors. J'ai reconnu, avec transport, l'idole de mon cœur. Je me suis écrié : toi que j'adorais avant de t'avoir rencontrée ; toi dont la noble idée élevait mon esprit ; embrâsait mon ame, & servait de but & de récompense à mes actions, dois-je te craindre sous cette forme angélique ! .... Ah ! l'enthousiasme même que j'éprouve n'est-il pas le garant de

ton pouvoir & de ma fidélité !..... Je sais qu'avec la corruption de nos mœurs, le nom de passion paraît ne pas convenir à l'amitié, cependant avant de vous connaître, ce sentiment sublime fut dès-lors une passion pour moi, faut-il ne plus lui donner ce nom parce que vous en êtes l'objet ?.... Enfin, j'atteste tout ce qu'il y a de sacré pour les cœurs généreux & sensibles, que dans tous les rêves d'une imagination uniquement remplie de vous, je n'ai jamais formé qu'un seul souhait, celui que vous fussiez ma sœur, afin d'avoir l'heureux droit de vous consacrer ma vie. J'écoutais ces discours séducteurs, avec la stupide admiration d'une crédule simplicité. Le Comte ajouta ensuite, qu'il avait voulu éviter de me faire connaître toute l'étendue d'un sentiment si désintéressé, qu'il ne desirait même pas qu'il fût partagé ; mais que le prix qu'il attachait à mon estime ; le forçait enfin à parler sans déguisement, d'autant mieux, qu'un tel langage pouvait être permis, au moment

de me quitter pour toujours. Quant à son expatriation, il m'assura qu'il ne s'y déterminait nullement par la crainte des dangers qu'il pouvait courrir en restant auprès de moi, qu'une idée si injurieuse à nos caractères ne s'était même pas offerte à son esprit; mais qu'il avait senti qu'il lui serait impossible d'habiter l'Angleterre sans me voir & sans laisser pénétrer à tout le monde son attachement exclusif & passionné pour moi; qu'en même tems, il n'avait pu se dissimuler qu'une telle conduite renouvellerait les plus indignes calomnies & ternirait à jamais ma réputation. Que d'ailleurs il avait encore d'autres raisons très-puissantes qui le forçaient à s'exiler pour toujours, & qu'il serait trop long de détailler. Comme il achevait cette explication on vint avertir que le souper était servi. Nous nous mîmes tristement à table, j'étais extrêmement attendrie, en songeant que dans quelques instans, j'allais lui dire un éternel adieu. Il ne mangea point, parla peu, & fut très-

rêveur. En sortant de table, je lui proposai de rentrer une demi-heure dans le sallon, ce qu'il ne faisait pas ordinairement; il me suivit sans me répondre & quand nous fûmes seuls, j'ai encore mille choses importantes à vous communiquer, me dit-il, & j'ai pensé pendant le souper qu'il faut absolument que vous m'accordiez une entrevue particulière ce soir. J'ai des conseils à vous donner, je vous en demanderai aussi, & puis nous n'avons rien arrêté relativement à notre correspondance. Tout cela peut s'expliquer parfaitement en cinq quarts d'heure, avec la certitude de n'être pas interrompus, & voici ce que j'ai imaginé pour cela. Je vais m'en aller, comme si je retournais à mon village, au lieu de cela je resterai dans le bois, je reviendrai dans une heure, par l'allée de noisetiers, sur laquelle donne votre jardin particulier, vous m'en ouvrirez la porte, ou vous m'en donnerez la clef & nous pourrons avoir une dernière conversation, où j'achèverai de vous expliquer tous

tous mes motifs, & de vous faire connaître comme je le désire tous les sentimens si purs de mon cœur. J'avais une telle idée de la vertu du Comte, mon admiration était si aveugle & ma prévention si forte, que cette étrange proposition ne me parut point du tout choquante, mais elle m'étonna & je répondis bonnement, que sans tout ce mystère, cet entretient pouvait avoir lieu sur-le-champ dans le sallon ; que mes gens ne trouveraient pas singulier, que devant partir le lendemain, il restât plus long-tems que de coutume.... eh quoi donc, s'écria-t-il d'un ton pénétré, craignez-vous, à l'instant d'une éternelle séparation, de me donner une véritable preuve de confiance & d'estime, ne ferez-vous pour l'ami qui vous a tout sacrifié, que ce que vous feriez pour un étranger qui passerait ici ?... ah ! ma confiance en vous est sans bornes, répondis-je, mais en vérité je ne vois nulle nécessité à ce que vous me proposez. Songez donc,

reprit-il, que vos gens & vos femmes, accoutumés à entrer dans ce sallon sous mille prétextes sans en être renvoyés jamais, viendront à tous momens nous interrompre, que d'ailleurs, entourés ici de domestiques, nous serons toujours obligés de parler en français, afin de ne pas risquer d'être entendus, vous possédez cette langue comme la vôtre, mais elle ne m'est pas aussi familière, & il m'est pénible & douloureux de ne pouvoir m'exprimer dans le dernier entretien que nous aurons ensemble, qu'avec désavantage & difficulté. — Mais que penseront vos gens en vous voyant revenir si tard? — Je dirai qu'ayant voulu prendre le chemin le plus court je me suis égaré... enfin le tems s'écoule décidez-vous, me refusez-vous?... pressée ainsi, ne sachant qu'opposer à ses raisons & manquant également de présence d'esprit & de courage, eh bien, dis-je, accordez-moi deux jours de plus, ne partez que jeudi, & je vous recevrai mercredi, comme vous

le souhaitez. Cette proposition ne lui plût pas, il la combattit vivement en prétendant qu'il ne pouvait différer son départ; mais voyant que j'étais décidée à ne pas accorder davantage, il céda enfin; non-seulement il me fit donner ma parole que je le recevrais le mercredi suivant, à onze heures, dans ce jardin particulier, mais il me demanda de lui remettre sur-le-champ la clef de la porte extérieure. Je fus la chercher, je la lui apportai il la mit dans sa poche, & se retira aussitôt. Dès qu'il m'eut quittée je restai pendant quelques minutes, immobile, n'osant réfléchir à ce qui venait de se passer, ensuite je m'écriai: quoi! je viens de donner un rendez-vous secret à un homme que je crois amoureux de moi!... j'ai promis de le recevoir la nuit dans un lieu retiré, loin de tout ce qui habite ce château!... mais si cette démarche était sue ne serais-je pas justement deshonorée!..... comment ai-je pu prendre un tel engagement, comment a-t-il osé le propo-

ser?....je n'ai aucune doute sur la pureté de ses sentimens, je sais qu'il ne me parlera qu'avec les expressions de la tendresse fraternelle, & que son ame est si vertueuse, qu'il se méprend lui-même sur le penchant qu'il éprouve & qu'il pense véritablement n'avoir pour moi que de l'amitié; mais moi, puis-je ne pas découvrir l'amour aux traits dont il dépeint ce qu'il ressent! il m'aime, comme j'aimais!....je reconnais mon cœur en lisant dans le sien. Enfin quand il n'aurait point d'amour, cette démarche n'est-elle pas en elle-même imprudente & criminelle? non, je me rétracterai, je lui ferai comprendre que je ne puis tenir une promesse que le devoir me défendait de faire.

Ces réflexions ne servirent qu'à rendre plus inexcusable la foiblesse qui m'empêcha d'exécuter une résolution si simple. Le Comte avait sur moi un ascendant suprême. Je fus retenue par la crainte extrême de le choquer, de le blesser, & sur-tout de lui paraître incon-

séquente & légère. S'il m'eût laissé voir la moindre inquiétude sur l'engagement que j'avais pris, j'aurais eu sans balancer le courage de me dédire; mais quand il revint le lendemain, il enchaîna ma volonté en me montrant une sécurité parfaite, & une entière confiance, dans ce qu'il appelait l'invariabilité de mon caractère & la sûreté de ma parole. O! combien en nous égarant la vanité nous trompe! elle me faisait manquer à mes principes & en même tems, elle me rendait la dupe & le jouet du plus artificieux de tous les hommes! je fus distraite & rêveuse toute la journée & le Comte, malgré tout l'agrément de sa conversation, ne put dissiper le mal-aise & le mécontentement intérieur qui me donnaient un peu d'humeur contre lui. Sur les cinq heures du soir, il me proposa une promenade dans le bois; comme nous allions sortir du château, Tompson accourut pour nous dire, qu'un paysan du village où demeurait le Comte, était envoyé par ses gens, pour l'aver-

tir que le feu avait tout-à-coup pris à la maison du Comte, que l'incendie était considérable, & que James & les autres domestiques du Comte restaient dans la maison afin de tâcher de sauver ses effets. A cette nouvelle le Comte pâlit & se retournant vers moi : pardonnez, me dit-il, j'ai dans cette maison des papiers importans, il faut que j'y aille sans délai. En disant ces paroles il me quitta brusquement, descendit dans la cour & n'ayant pas là ses chevaux, il prit le cheval du paysan, & partit aussitôt. Une petite demi-heure après son départ, Tompson revint m'annoncer l'arrivée de James, qui n'avait pas rencontré le Comte, parce qu'il était venu par un autre chemin ; j'ordonnai qu'on le fit entrer, & en jetant les yeux sur lui, je fus effrayée de sa figure, ses cheveux étaient entièrement brûlés, ses habits déchirés & couverts de boue, & il pouvait à peine se soutenir sur ses jambes, Il me conta qu'étant venu à travers le bois, son cheval

s'était abattu, & en tombant sur lui, l'avait blessé à la jambe ; mais du moins, poursuivit-il, j'ai sauvé & j'apporte la chose la plus précieuse à mon maître, sa cassette qui ne le quitte jamais. Tandis que son valet-de-chambre & son cocher descendaient ses malles, je me suis ressouvenu de cette cassette qu'ils avaient laissée, la chambre était tout en feu, n'importe, je m'élance, je vais prendre la cassette qui se trouvait près de la fenêtre ouverte, & pensant qu'elle me gênera trop en descendant l'escalier qui commençait à s'embrâser, je jette la cassette par la fenêtre, ensuite je franchis d'un saut l'escalier, je vais dans la rue reprendre la cassette qui était un peu fendue de la chûte, je cours à l'écurie chercher mon cheval, & je viens ici pour tranquiliser M. le Comte qui, j'en suis sûr, n'est allé au village que pour cette cassette, il sera bien content, quand on lui dira qu'elle est ici. La voilà, Milady, continua James, en ouvrant le pan de sa redingote, dans laquelle cette cassette.

était entortillée. Allez vous coucher & vous reposer jusqu'à demain, mon pauvre James, lui dis-je, j'instruirai votre maître du zèle & du courage que vous avez montrés dans cette occasion. A ces mots, James posa la cassette sur une table & sortit. Je regardai cette cassette où j'apperçus plusieurs fentes, mais elle ne me parut cependant pas aussi brisée qu'elle l'était. Comme elle me gênait sur ma table, je voulus la porter sur une commode, je me levai, & saisissant une anse d'acier qui se trouvait sur le dessus de cette boîte, le couvercle se détacha & resta seul dans ma main, de sorte que je vis à découvert l'intérieur de la cassette. Mais à peine mes regards y sont tombés, que je frémis; il me semble que la circulation de mon sang s'arrête, qu'il vient de se glacer dans mes veines,... je reconnais mon portrait en miniature, copié d'après le grand tableau qu'avait eu Lord Clarendon; je doute si je veille, je veux prendre ce portrait, & en le soulevant, je décou-

vre deux autres miniatures ; c'étaient mes deux copies des gouaches d'Ophélia!... La pensée la plus rapide à l'instant m'éclaire & me dévoile tout... un cri terrible s'échappe du fond de mon ame, je tombe à genoux, & levant les yeux vers le ciel, grand Dieu, m'écriai-je, c'est vous seul qui me sauvez!... ô Dieu, protecteur de la crédule innocence, c'est toi qui me délivre, c'est ta main puissante qui met sous mes yeux les preuves de la trahison de ce perfide séducteur! ô mon époux, tu n'as donc pu connaître mon amour, & tu m'as dû croire infidelle!... En parlant ainsi, des ruisseaux de larmes inondaient mon visage. Dans ces premiers momens, je ne sentis que la joie de trouver Lord Clarendon excusable, & de pouvoir me justifier ; pénétrée de reconnaissance pour la Providence qui m'éclairait d'une manière si miraculeuse, je ne m'occupais que de ses bienfaits, & je ne songeais point à mes fautes ; mais au bout de quelques instans, je me retraçai

avec amertume l'imprudence de ma conduite ; je frissonnai en pensant au fatal rendez-vous que j'avais donné ! .. mon repentir augmenta la violence de mon juste ressentiment. Je me consolais en me répétant que du moins ma vengeance serait complette, & que j'allais accabler des plus sanglans reproches, le véritable auteur de toutes les peines de ma vie. Je l'attendais avec impatience, & jamais le tems ne m'a paru s'écouler plus lentement. Enfin sur les neuf heures du soir il arriva. Avant de le voir, je l'entendis parler sur l'escalier ; le son de sa voix me fit tressaillir, & en même tems m'inspira une sorte d'effroi. Je m'approchai machinalement d'un cordon de sonnette qui était auprès d'une cheminée, je pris une chaise, & je m'assis à cette place dans l'intention de ne la point quitter. Dans ce moment, la porte s'ouvre & se referme, & je me trouve tête-à-tête avec l'objet d'une si juste indignation. Je le regarde, & je reste immobile comme lui. Malgré les sujets les

mieux fondés de haine & de mépris, il y a dans les traits & dans la figure d'une personne qu'on a long-tems révérée, quelque chose qui touche, & qui en impose, du moins à son premier abord; la vue du Comte humilié, anéanti, me fit éprouver un sentiment pénible, je baissai les yeux, & il me fut impossible d'articuler une parole. Il avait apperçu en entrant la cassette ouverte, & les tableaux épars sur la table. Après quelques instans de silence, il jeta les yeux sur moi, & ne voyant sur mon visage que l'expression d'un embarras douloureux, il conçut rapidement le fol espoir de m'abuser encore, & s'approchant de moi : eh bien ! Madame, dit-il, m'avez-vous jugé sans m'entendre ? Cette étrange question me rendit toute la véhémence de ma colère ; perfide, m'écriai-je, lâche imposteur, osez-vous m'interroger ?... oserez-vous démentir ces témoins muets, mais irrécusables, de la plus noire des trahisons ? pouvez-vous soutenir les regards de la

victime infortunée de vos détestables artifices ?... repos, bonheur, réputation, j'ai tout perdu, & voilà votre ouvrage !.. Rendez-moi compte aujourd'hui des intérêts chers & sacrès que l'amitié crédule vous commit autrefois ; avez-vous rempli les e voirs d'un médiateur vertueux & d'un ami fidèle !... barbare ! je déposais dans votre sein mes secrets & mes douleurs, votre main essuyait mes larmes, & c'est vous qui les faisiez couler ! vous, qui dès ce tems, sous le voile imposant de la vertu, nourrissiez au fond du cœur une passion adultère, & pour la femme de votre ami !.... Pendant ce discours, le Comte debout devant moi, m'écoutait en me regardant d'un air égaré ; quand j'eus cessé de parler, il s'éloigna, fut s'asseoir à l'autre extrêmité de la chambre en disant : il suffit, mon sort est rempli. Il était pâle & tremblant, & je crus qu'il allait s'évanouir. Il mit ses deux mains sur son visage, & resta quelques minutes dans cette attitude, ensuite, se relevant im-

pétueusement, & revenant à moi, n'accusez que vous seule de tous vos malheurs, me dit-il, oui, ne les attribuez qu'à votre inexpérience. Non, je ne vous ai point trahie; tant que j'ai pu croire que Lord Clarendon vous aimait, j'ai desiré vous réunir; tout ce qui l'entourait, voulait lui donner une maîtresse, moi seul, j'ai condamné son inclination naissante pour Ophélia, & quand il a formé cette honteuse chaîne, je vous l'ai caché; dans aucun tems, je n'ai cherché à vous aigrir contre lui.... vous imaginiez que je pouvais vous rendre son cœur, vous vous trompiez; & enfin, vous ne m'avez jamais chargé directement de lui parler... O ciel, interrompis-je, & ces deux tableaux qui sont là sous vos yeux, comment se trouvent-ils entre vos mains? eh bien! répondit-il, ce ne sont point ceux que vous me chargeates de remettre à Lord Clarendon; & croyez-vous, repris-je, qu'il me soit difficile d'imaginer, que par un artifice que j'ignore, vous avez trouvé le

moyen de replacer dans le cabinet de Lord Clarendon, les originaux faits par Ophélia, & de vous emparer de mes copies, sans vous acquitter de la commission que je vous avais donnée, & par conséquent sans me justifier aux yeux de Lord Clarendon ? Enfin ne devez-vous pas penser que j'éclaircirai ce mystère & qu'il est inutile maintenant d'employer de nouvelles impostures. Non, non, s'écria-t-il, je ne prétens point nier mon seul crime; il est vrai, j'ai su remettre à leur place les ouvrages d'une vile courtisanne & j'ai su conquérir les vôtres, que Lord Clarendon n'était pas digne de posséder, il ne vous aimait plus.... Du moins, interrompis-je, en connaissant ma fidélité, il m'aurait rendu son estime..... Mais ce bien si précieux, je saurai le recouvrer, il saura tout & je trouverai le moyen, en lui cachant vos crimes, de le convaincre de mon innocence & de regagner son cœur..... A ces mots, la physionomie du Comte, prit une expression

insultante que je n'avais jamais vu sur son visage & qui m'effraya, c'était un mélange de dédain, d'ironie cruelle & de fureur concentrée;... il s'assit près de moi, & me regardant fixement, vous daignerez, dit-il, lui *cacher mes crimes*, sans doute afin de me dérober au danger de son ressentiment..... Vous pouvez savoir que sa vie est un de mes bienfaits.... Cette épée, qui sauva deux fois ses jours, sait également défendre l'amitié & servir la vengeance! Ne vous épouvantez point, poursuivit-il, voyant que je frissonnais; je ne veux que vous rassurer sur les périls que vous semblez redouter pour moi. J'irais tout-à-l'heure percer le cœur de Lord Clarendon, s'il pouvait vous rendre l'illusion que vous avez perdue; mais je veux qu'il vive pour me venger, pour que vous puissiez comparer ses sentimens aux miens.... Malgré mes crimes, le souvenir de mon amour vous poursuivra..... Il est vrai, vous n'avez point été séduite, mais vous étiez subjuguée. Oserez-vous me nier,

que sans l'incident fatal qui me perd, vous étiez à moi ?..... Vous direz tout à Lord Clarendon ? tenez, remettez-lui donc cette clef que j'ai reçu de votre main..... à ce reproche outrageant & terrible, la colère l'emportant dans mon cœur sur l'humiliation : non, m'écriai-je, cette clef ne vous fut point remise, car j'ai cru la confier à la vertu..... Vous étiez à moi, répéta-t-il ; je le sais, vous ne vous seriez jamais pardonné votre propre égarement, & moi-même j'en eusse gémi avec vous ; mais je vous associais à ma destinée, j'identifiais votre ame avec la mienne, vous auriez partagé mes remords, mon tourment, mon amour. Enfin, tout est dit !..... tout est fini pour moi. Je ne dois plus m'occuper que du soin de remplir un devoir, sacré sans doute !.... celui d'être équitable envers vous ; c'est moi, Madame, qui vous justifierai aux yeux de Lord Clarendon ; votre seul témoignage pourrait ne pas suffire, & d'ailleurs les ménagemens que vous employeriez obscur-

ciraient cette explication. Je vous écrirai une lettre, faite pour être montrée à Lord Clarendon, & vous l'aurez après demain au soir....... Après demain, *mercredi à onze heures du soir* !.... Le Comte prononça ces dernières paroles avec affectation, afin de me rappeller que je lui avais promis la veille, de le recevoir le mercredi à onze heures du soir.... Je baissai les yeux & ne répondis rien ; il y eut un moment de silence. Ce jour désigné par vous, Madame, reprit-il, devait décider de mon sort..... & en effet..... il le fixera.... Mais il est tems de vous délivrer de la vue d'un objet odieux.... Ce triste objet de votre haine, était, il y a quelques heures, votre unique ami!... Ici, il s'arrêta, & ses larmes coulèrent. Je me sentis attendrie, & pour le lui cacher je détournai la tête. Ah ! poursuivit-il, mon cœur seul ne peut changer, vos mépris ne sauraient en affaiblir l'immuable sentiment, & votre amour même n'aurait pu le rendre plus passionné!... Adieu,

Madame, adieu..... pour jamais.....
qu'un tel adieu désarme votre colère.....
pardonnez des égaremens que je vais
expier...... En disant ces paroles, il
tomba à mes genoux..... j'éprouvai en
même tems, beaucoup d'émotion & un
peu de frayeur; je me levai, il me
retint par ma robe & me força de me
rasseoir. Ah! laissez moi, s'écria-t-il,
laissez-moi jouir un moment du bonheur
de me trouver à vos pieds. Accordez
au repentir ce que l'amour n'osa jamais
risquer.... ô jettez les yeux sur un in-
fortuné qui vous adore & qui va s'en
punir. Ne me refusez pas un dernier
regard.... Croyez, repris-je d'une voix
tremblante, que je vous pardonne & que
je vous plains. A ces mots il saisit ma
main qu'il baigna de larmes, & moi-
même je ne pus retenir les miennes!....
Dans cet instant, nous entendîmes du
bruit à la porte & la voix de Tompson,
le Comte se releva précipitamment,
pressa ma main contre son cœur, en
levant les yeux au ciel, ensuite s'arra-

chant brusquement d'auprès de moi, il disparut. Je restai absorbée dans une confusion de pensées & de sentimens, qu'il m'était impossible de définir & de débrouiller. Je ne savais plus si j'étais affligée ou satisfaite, si je regrettais un ami coupable, si je le méprisais, ou si j'admirais l'énergie de son caractère & la sensibilité de son ame; mais du moins j'étais certaine de ne le plus haïr. On ne pardonne que trop facilement les égaremens dont on est l'objet, & les femmes ont moins d'indulgence pour les écarts légers, causés par un sentiment ordinaire, que pour les excès les plus condamnables, produits par une passion violente.

Cependant, écartant de mon imagination le souvenir du Comte, je ramenai toutes mes idées sur moi-même, afin de réfléchir murement à ma situation. Je pensais avec délices que Lord Clarendon était mille fois moins coupable que je ne l'avais cru, & je ne doutais pas de la possibilité de regagner son amour, si je

pouvais me justifier pleinement. Mais outragée par le Comte d'une manière si sensible, ne se croirait-il pas obligé de se venger avec éclat ? cette idée me faisait frémir. Le Comte devait m'envoyer une lettre, dont la sincérité ne laisserait aucun nuage sur ma conduite, mais comment serait conçue cette lettre ? oscrais-je la montrer à Lord Clarendon sans craindre de l'irriter mortellement contre un ami perfide, qui sans doute ferait de tels aveux, avec une extrême fierté & peut-être avec quelques expressions insultantes pour Lord Clarendon ? J'imaginais que le Comte avait maintenant un dessein réel de s'expatrier pour toujours ; en même tems j'étais certaine qu'il ne partirait pas avant de savoir si Lord Clarendon desirait une vengeance particulière. Ces réflexions m'accablaient; enfin, je résolus d'attendre la lettre du Comte. en faisant toujours tous les préparatifs nécessaires pour mon départ. Que l'on reprend facilement un sentiment formé par la sympathie, par cet

attrait indéfinissable, qui, indépendamment de toute réflexion, entraîne vers un objet & le fait préférer à tout autre! L'amour étouffé, ou pour mieux dire, concentré dans mon cœur, n'avait jamais pu s'y éteindre; parvenue à ne plus m'occuper de Lord Clarendon, je n'avais jamais cessé de penser & de sentir, que nul autre objet ne pourrait me plaire & m'attacher autant que lui; & au milieu du plus cruel abandon, conserver une telle idée, c'est aimer toujours. De justes inquiétudes corrompaient toute la joie que me donnait l'espérance de reparaître aux yeux de Lord Clarendon, avec les preuves de mon innocence, & j'attendais la lettre du Comte avec crainte, & cependant avec une impatience inexprimable. Ce jour si desiré arriva enfin. Je ne pensai pas, sans trouble, que sans l'événement de la cassette, j'aurais vraisemblablement commis la plus inexcusable imprudence sur la fin de ce jour. Le Comte m'avait prévenue, que je ne recevrais sa lettre qu'à l'heure qui

avait été fixée pour le rendez-vous ; en effet, à dix heures, on vint me dire qu'un homme à cheval, envoyé par lui, demandait à me parler, & un instant après je vis paraître son valet-de-chambre, qui me remit une lettre. Je pris cette lettre en tremblant, & n'osant l'ouvrir en présence du courrier, je lui dis d'aller attendre la réponse. — Mon maître m'a dit, reprit-il, qu'il n'y aurait point de réponse. — Point de réponse ! Non Mylady: — Où avez-vous laissé le Comte ? — A 90 milles d'ici (*). — Si loin !.... A quelle heure êtes-vous parti ? — A midi & demi. — Et.... le Comte se portait bien ? — Je le crois. — Quoi ! ne l'avez-vous pas vu en partant ? — Il était enfermé dans sa chambre, il n'a fait qu'entrouvrir la porte pour me donner la lettre, j'avais reçu tous ses ordres hier au soir. — Allez vous le retrouver ? — Non, Myladi ; il m'a ordonné de me rendre à Londres

(*) 30 lieues.

aussitôt que je vous aurais remis cette lettre, & je vais partir sans délai, si Myladi n'a rien à me commander? — A ces mots je congédiai le domestique, & me retrouvant seule, je repris la lettre que j'avais posée sur une table; mon sort, dis-je, dépend donc de ce papier!... Mais cet homme dangereux, dont le caractère est si violent & les passions si impétueuses, aura-t-il écrit comme je dois le desirer? ... En parlant ainsi, je considérais cette lettre fatale, que je n'avais pas le courage d'ouvrir; je remarquai que l'écriture de l'adresse était à peine lisible, & je tombai dans une sombre rêverie. De funestes idées se présentèrent confusément à mon esprit, & bientôt devinrent plus distinctes & plus effrayantes; elles me frappèrent tellement, que je ne pus concevoir de ne les avoir pas eu plutôt.... Enfin, voulant éclaircîr le plus horrible doute, je romps le cachet, mais à peine eus-je lu quelques lignes, que mes yeux se couvrirent d'un voile épais, & je tombai

dans un profond évanouissement. Quelques minutes après, le hazard fit entrer une de mes femmes dans ma chambre, on me donna les secours nécessaires, je repris ma connaissance; je craignais de me trouver seule, & je voulais être sans témoins; j'ordonnai qu'on se tînt dans la chambre voisine; & lorsqu'on fut sorti de ma chambre, je repris cet écrit terrible, que je baignai de larmes, & malgré ma douleur extrême & ma terreur, je le lus tout entier. Voici ce qu'il contenait:

LETTRE

Du Comte d'Elby à Lady Clarendon.

Ce mercredi, à neuf heures du matin.

« Vous êtes vengée, Madame, je „ vous l'avais promis!.... Un poison „ actif & sûr va, dans quelques ins„ tans me délivrer du fardeau de la vie!... „ Poison moins brûlant, moins dévo„ rant que celui que l'amour fit couler „ dans mes veines!..... Voulant con„ server toutes mes facultés pour vous

„ écrire,

„ écrire, je ne prendrai ce breuvage
„ qu'en terminant cette lettre... mais le
„ vase qui le contient, est sur ma table
„ & sous mes yeux, & c'est en fixant la
„ mort, que je vais vous parler pour la
„ dernière fois! .... Oui, je vous ado-
„ rai, oui, votre premier regard, sem-
„ blable au feu pur & céleste qui pro,
„ duit d'affreux ravages, m'embrâsa d'une
„ funeste ardeur! il eut fallu vous fuir,
„ mais j'osai compter sur la vertu après
„ avoir perdu la raison!..., Je trouvai
„ dans l'événement qui me fit connaître
„ le crime secret de la Comtesse d'Elby,
„ un motif d'espérance qui acheva de
„ m'égarer; je sentis que j'allais enchaî-
„ ner, d'une manière puissante, toutes
„ les volontés de Lord Clarendon à votre
„ égard, en lui montrant les lettres,
„ qui prouvent incontestablement la nais-
„ sance illégitime de l'enfant qui porte
„ mon nom...... Lord Clarendon n'é-
„ prouvait pas peut-être, la passion vio-
„ lente que vous avez pour lui, mais il
„ vous chérissait; il n'a jamais aimé que

„ vous. La dureté que vous avez pu
„ trouver dans sa conduite, ne venait
„ que de l'indignation causée par l'ap-
„ parente fausseté de la vôtre; il a dit
„ mille fois à Lord Selden, qu'avec de
„ la sincérité & quelques marques de
„ repentir, vous auriez obtenu de lui
„ un pardon illimité. Vous êtes tou-
„ jours présente à son souvenir; Lady
„ Clarendon, infidèle & perfide, est en-
„ core pour lui un phénomène mons-
„ trueux qui n'a pu le guérir, parce
„ que sa raison s'anéantit devant cette
„ idée & qu'il ne peut la concevoir; &
„ sans doute son cœur l'eut toujours re-
„ jetée sans l'odieuse conspiration de sa
„ famille entière, réunie contre vous.
„ Ses avides parens n'ont que trop se-
„ condé mes coupables desseins. L'espoir
„ de se ressaisir de l'immense héritage
„ de Lord Clarendon, & leur haine con-
„ tre vous, les ont portés à des atroci-
„ tés que la passion n'aurait pu me faire
„ commettre. Ils ont épié vos démarches
„ secrètes, pour les interprêter au gré

„ de leur vile fureur; ils ont produit
„ contre vous le témoignage de vos fem-
„ mes & de vos domestiques; ils ont at-
„ tiré la dangereuse Ophélia chez Lord
„ Clarendon, qui n'a cherché dans cette
„ intrigue qu'une distraction qu'il n'a
„ même pas trouvée. Il est faux que
„ cette courtisanne l'ait quitté, c'est lui
„ qui a rompu avec elle, parce qu'elle
„ osa un jour lui parler de vous, & lui
„ conseiller le divorce. Enfin, quand
„ vous quittâtes Londres, quoique Lord
„ Clarendon vous crût la plus coupa-
„ ble des femmes, il fut dans un état
„ affreux; il montra de telles inquiétu-
„ des sur votre santé, que l'on craignit
„ qu'il ne prît un jour le parti de vous
„ aller retrouver dans le Derbyshire;
„ alors on inventa de nouvelles calom-
„ nies pour le détourner de ce dessein.
„ Mais ce fut lui qui dans ce tems en-
„ voya secrètement à Matlock ce mé-
„ decin célèbre qui y passa trois mois, &
„ qui vous écrivit plusieurs fois pour vous
„ dire que, sachant que vous étiez ma-

„ lade, il vous offrait ses services, &
„ vous conjurait de le recevoir; vous
„ lui répondites séchement que vous
„ vous portiez bien, vous vous obsti-
„ nâtes à refuser ses visites, & il n'agis-
„ sait que par les ordres de Lord Cla-
„ rendon!... Je vous ai dit, Madame,
„ que je serai équitable envers vous,
„ le seul moyen de l'être à vos yeux,
„ est de rendre justice à Lord Claren-
„ don, vous voyez si j'ai tenu ma pa-
„ role: oui, telle a été sa conduite, tels
„ sont ses sentimens... je vous abusai l'un
„ & l'autre, & toujours par des artifices
„ imperceptibles, sans explication, sans
„ paraître chercher à vous désunir. Je
„ vis naître sa jalousie, je mis tous mes
„ soins à l'accroitre, je jouis de ses in.
„ quiétudes, j'anéantis sa félicité & la
„ vôtre, je vous conduisis sur le bord
„ de la tombe, mais j'étais prêt à vous
„ y suivre!... Quand vous me char-
„ geates de lui porter les preuves de
„ votre amour & de votre innocence,
„ je ne m'occupai que du soin de reti-

„ rer de ses mains les copies que vous
„ aviez faites de ces tableaux; un pein-
„ tre gagné par moi, fut trouver Ophé-
„ lia, & la conjura de lui faire prêter
„ pour une heure, ces deux gouaches,
„ pour les montrer, lui dit-il, à un
„ célèbre artiste étranger; Ophélia donna
„ à ce peintre un billet pour Lord Cla-
„ rendon, & les deux tableaux me fu-
„ rent apportés. Je substituai dans les
„ cadres, les originaux que je renvoyai
„ sur-le-champ, & je gardai vos copies.
„ Le même peintre, en l'absence de Lord
„ Clarendon, me fit une copie en mi-
„ niature de votre grand portrait con-
„ servé & placé dans votre appartement.
„ Avant de partir pour la France, j'écri-
„ vis à Lord Clarendon, que, si en se
„ séparant de vous, il ne vous rendait
„ pas une entière liberté, j'étais décidé
„ à déshonorer sa sœur, en publiant sa
„ lettre au Chevalier Barleton. Je ne
„ proposai point à Lord Clarendon de
„ lui faire raison des outrages qu'il
„ croyait avoir reçus; son courage si

„ brillant est au-dessus de tout soupçon,
„ & de sa part, l'oubli d'une injure ne
„ pourra jamais être attribué qu'à des
„ motifs respectables. Je connaissais assez
„ ses principes & son caractère, pour
„ être certain que rien ne le déciderait
„ à verser le sang d'un ancien ami &
„ d'un beau-frère, je partageais ses sen-
„ timens; d'ailleurs ne savais-je pas que
„ le meurtrier de Lord Clarendon ne
„ serait plus pour vous que l'objet d'une
„ éternelle horreur; ainsi un duel entre
„ nous était impossible. Je quittai l'An-
„ gleterre, je fus à Paris, mais je n'y
„ restai que trois mois; je revins secrè-
„ tement dans les lieux que vous habi-
„ tiez, & tandis que mes lettres datées
„ de France vous persuadaient que nous
„ étions séparés par la mer, j'errais au-
„ tour de vous, je vous suivais, & je
„ vous voyais!... voilà tous mes cri-
„ mes!... Le croirez-vous, qu'au mi-
„ lieu de ce délire, causant & partageant
„ vos douleurs, déchiré de remords,
„ trahissant l'honneur & l'amitié, il exis-

„ tât pour moi quelqu'ombre de bon-
„ heur ?... eh bien ! dans le tems même
„ où près de vous à Londres, je rece-
„ vais vos dangereuses confidences, il
„ fut des instans où je trouvai des char-
„ mes jusque dans votre désespoir !...
„ j'étudiais les mouvemens de votre ame,
„ je vous voyais éprouver tout ce que
„ je ressentais, je m'enivrais de l'amour
„ dont vous brûliez pour un autre ;
„ malgré le tourment de la jalousie, il
„ m'était doux de retrouver en vous,
„ toute la violence de la passion qui me
„ consumait, nos cœurs savaient aimer
„ avec la même énergie, ce rapport, en
„ me flattant d'un espoir insensé, étouffait
„ & calmait mes remords, j'osais me
„ dire : Lady Clarendon à ma place eut-
„ elle conservé sa vertu ?... Quand on
„ s'étonnait du changement de votre fi-
„ gure, ô ! combien vous étiez embellie
„ à mes yeux ! quel caractère sublime,
„ votre visage angélique donnait à la dou-
„ leur ! qui ne vous a pas vue pâle, lan-
„ guissante & répendant des larmes, n'a

„ pas l'idée de la beauté!... Les plus
„ doux momens de ma vie furent ceux
„ que j'ai passés dans le Derbyshire,
„ même avant d'y paraître à vos yeux!...
„ pendant l'hiver, vous ne sortites point,
„ mais je respirais près de vous, tantôt
„ habitant un village, tantôt caché dans
„ une chaumière isolée... toujours seul;
„ & toujours déguisé, je me rendais au
„ déclin du jour dans l'allée de peupliers,
„ là, j'avais la vue du château, mes re-
„ gards pouvaient se fixer sur les murs
„ qui vous renfermaient!... Un soir,
„ j'osai pénétrer dans la grande cour, je
„ savais que j'y verrais les fenêtres de
„ votre appartement; j'éprouvai un mou-
„ vement de joie inexprimable, en re-
„ marquant que les volets de votre cabi-
„ net n'étaient pas fermés, & quoique les
„ fenêtres fussent infiniment trop hau-
„ tes pour qu'il me fût possible de re-
„ garder dans l'intérieur, j'aimais à pen-
„ ser que vous n'étiez séparée de moi
„ que par une vitre transparente; je distin-
„ guais parfaitement la lanterne de crys-

„ tal suspendue au milieu du cabinet,
„ je la reconnaissais avec émotion, je
„ regardais fixément les cinq bougies qui
„ vous éclairaient, quand tout-à-coup
„ j'apperçus au plafond l'ombre de votre
„ tête! .... c'était vous en effet, e
„ voyais vos longs cheveux, vos bou-
„ cles flottantes!... ô qui pourrait con-
„ cevoir ce que je ressentis dans cet ins-
„ tant!... non, la vue de votre visage
„ adoré n'aurait pu me faire une impres-
„ sion plus vive...... vous marchiez
„ lentement..... de tems en tems cette
„ ombre chérie s'évanouissait, mais elle
„ reparaissait presqu'aussitôt; quelque-
„ fois vous vous arrêtiez, l'ombre alors
„ était immobile; je la contemplais avec
„ ravissement, elle semblait m'exprimer
„ tout ce que vous éprouviez; je péné-
„ trais vos pensées, je croyais entendre
„ vos soupirs, je pleurais avec vous,
„ ne songeant qu'au sentiment qui vous
„ animait, oubliant qu'un autre en était
„ l'objet, ne voyant en vous qu'une
„ victime touchante de l'amour, je joi-

„ gnais mes gémissemens à vos regrets ;
„ je m'unissais à vous par les mêmes
„ désirs & les mêmes tourmens, & je
„ m'égarais avec vous dans une rêverie
„ mêlancolique & delicieuse ! . . . . ô qui
„ sut aimer ainsi devait-il s'avilir par
„ l'imposture & par la perfidie ! . . . . in-
„ sensé ! . . . . . que j'ai peu connu mon
„ cœur & mal rempli ma destinée ! le
„ bonheur de vous adorer aurait pu me
„ suffire ! . . . qu'ai-je voulu ? . . . . vous
„ égarer ? . . . ah ! la perte de votre in-
„ nocence m'eût causé plus de remords
„ que celle de ma vertu ! . . . . réflexions
„ tardives & superflues, il faut mou-
„ rir ! . . . . il faut vous quitter pour ja-
„ mais ! . . . il ne m'était possible de vous
„ justifier qu'à ce prix ! . . . . après avoir
„ fait de tels aveux, si je pouvais sup-
„ porter la vie, je ne serais désormais
„ à vos yeux que l'objet du plus juste
„ mépris. Mais quand je m'immole pour
„ vous, je suis certain de ne vous lais-
„ ser que le souvenir d'un dévouement
„ généreux. Adieu. L'heure est arrivée ! . . .

„ je connais l'effet de ce poison qui va „ glacer mon sang . . . ma vie ne s'étein- „ dra qu'a la fin du jour . . . . c'est *à dix* „ *ou onze heures du soir* que je rendrai les „ derniers soupirs. C'est ce que j'ai cal- „ culé, ce que j'ai voulu & c'est à cette „ heure fatale que vous lirez cet écrit ! . . . „ Adieu, ma main tremble ! . . . . hélas ! „ je ne puis regretter de la vie que des „ émotions déchirantes, qu'un délire „ affreux ! . . . . enfin que des tourmens „ inexprimables ! . . . mais je les souffrais „ pour vous, ils m'étaient chers ! . . . „ . . . .

„ C'en est fait ! . . . la mort est dans mes „ veines ainsi qne dans mon cœur ! . . . „ Ange adoré ! c'est moi maintenant qui „ suis ta victime ! . . . . ô songe que dans „ l'instant où tes yeux se fixeront sur „ ce papier, les miens seront prêts à se „ fermer pour jamais ! . . . . qu'un même „ sentiment t'unisse encore à moi dans „ ce dernier moment ! . . . . ô lève vers „ le ciel tes mains innocentes, implo- „ re à genoux la grace d'un coupable,

„ demandes à l'Etre Suprême que dans „ l'éternité mon ame encore puisse rencontrer la tienne !... prosterné comme „ toi, je prononcerai la même prière „ en expirant..... „

En achevant de lire cet écrit déchirant & terrible, je sentis une sueur froide inonder mon visage & mes cheveux se dresser sur ma tête ! la terreur arrêta tout-à-coup mes larmes..... je crus voir sous mes yeux le malheureux Comte dans les dernieres angoisses de la plus douloureuse agonie !... je me jetai à genoux en m'écriant : ô mon Dieu ! faites grace à cet infortuné !.... Comme je prononçais ces mots, j'entendis l'horloge du château sonner *onze heures* !... je frémis, mon imagination frappée égarant ma raison, je crus à l'intant même entendre près de moi de sourds gémissemens.... je poussai un cri lamentable, & mes femmes accoururent aussitôt.... je leur ordonnai de ne me point quitter, mais je restai à genoux & mes pleurs alors recommencèrent à couler.

Au bout de quelques minutes reprenant la faculté de réfléchir, je pensai qu'il n'était pas impossible que l'effet du poison eût été infiniment plus lent que ne l'avait imaginé le malheureux Comte, & que si j'envoyais sans délai à son secours je pourrais peut-être encore lui sauver la vie. Quoique cette idée fût bien peu vraisemblable, je la saisis avec transport, je me relevai précipitamment, j'écrivis à la hâte deux lignes, je donnai ce billet à Tompson, & je le fis partir sur-le-champ, en lui recommandant la plus extrême diligence. Je ne me couchai point, je passai la nuit entière & le jour qui la suivit à prier Dieu, & à pleurer l'infortuné dont je causais la mort. Nulle autre pensée durant tout ce tems ne vint se mêler à celle qui me peignait le Comte expirant, rien n'eut le droit de me distraire de cette idée cruelle. J'oubliai que cet événement allait changer mon sort, je m'oubliai moi-même pour ne m'occuper que de l'objet déplorable, victime d'une pas-

sion dont j'avais trop connu la violence pour ne pas plaindre & concevoir peut-être les excès affreux dans lesquels elle put l'entraîner. Enfin au bout de vingt six heures Tompson revint. J'avais attendu son retour sans espérance, & cependant il me déchira l'ame en m'apprenant que le malheureux Comte d'Elby n'existait plus ! il était mort la veille de l'arrivée de Tompson à minuit un quart. J'appris de Tompson les détails les plus déchirans sur cette horrible catastrophe ! le jour qui termina sa vie, l'infortuné Comte resta renfermé jusqu'à huit heures du soir; alors il ouvrit la porte, & il sonna, on vint & on le trouva tout habillé couché sur son lit, & tenant sa montre. Il demanda le maître de la maison & quelques témoins, quand ces personnes furent rassemblées autour de lui, il dit, qu'étant atteint depuis long-tems d'un mal incurable: il se trouvait depuis quelques heures dans un tel abattement qu'il croyait toucher aux derniers instans de sa vie,

& qu'il faisait cette déclaration, afin que sa mort qui paraîtrait subite ne pût causer à personne de l'inquiétude ou de l'effroi. En achevant ces paroles il donna au maître de la maison une bourse qui contenait cinquante guinées, il en donna autant à un de ses gens, le seul qu'il eût gardé auprès de lui, & lui montrant une table, vous trouverez dans ce tiroir, lui dit-il, l'argent que j'ai réservé pour les dépenses funèbres qu'il faudra faire demain; quand cette cérémonie sera finie, vous irez à Londres chez Lord Selden auquel j'ai envoyé un testament dans lequel je n'ai oublié aucun de ceux qui m'ont servi. Après ce discours il se retourna, reprit sa montre, attacha fixement ses yeux sur l'aiguille & cessa de parler. Son domestique & tous les témoins fondaient en larmes, on lui proposa d'envoyer chercher un médecin & un prêtre, il ne répondit point, mais il fit un léger signe qui exprimait qu'il ne s'opposait à rien de ce qu'on pouvait désirer. L'ecclésiastique arriva une

demi-heure après, il s'approcha du lit; le Comte se souleva un peu comme pour le saluer, & parut écouter ses exhortations avec respect. Il avait toujours les yeux fixés sur sa montre, & quand l'aiguille marqua *dix heures* il tressaillit, & au moment même s'arrachant avec effort de son lit, il se jeta à genoux sur le plancher. Sa pâleur se dissipa, il eut l'air de se ranimer; il joignit ses mains, & levant les yeux au ciel, on le vit prier avec la plus touchante ferveur!... Hélas dans cet affreux moment j'étais présente à sa pensée, il croyait prier avec moi!.... Il resta dans cette attitude près d'une heure; le médecin vint, & après lui avoir taté le poul, il déclara qu'il n'y avait plus de remède. Cependant on lui proposa de prendre une potion, ce qu'il accepta. Mais à onze heures toutes ses forces l'abandonnèrent, il se pencha sur le bord de son lit & tomba dans un assoupissement léthargique. On le remit sur son lit, il ne donna plus aucun signe

de connaissance & il expira au bout de cinq quarts d'heure. Ce récit pathétique mit le comble à ma douleur, & ma santé en fut tellement affectée, que j'eus pendant trois jours une fièvre brûlante qui me força de passer tout ce tems dans mon lit. Enfin après avoir payé ce juste tribut de regrêts à la mémoire du plus infortuné des hommes, je commençai à ramener ma sensibilité sur moi-même, l'idée de reparaître aux yeux de Lord Clarendon, innocente & justifiée, vint dissiper la sombre agitation de mon ame, & cette pensée si douce effaça bientôt toutes les autres. Je ne conservais qu'un souvenir très-confus de ce que j'avais vu dans la lettre du Comte relativement à la conduite de Lord Clarendon; je me rappelais seulement que cet article contenait des détails touchans, je les avais lus dans un moment où la terreur & la compassion étouffaient en moi tout autre sentiment. Je repris en frémissant cette lettre funeste, j'y cherchai cette page, & je la

relus plusieurs fois de suite avec autant d'attendrissement que de reconnaissance. Non-seulement cette explication justifiait Lord Clarandon, mais elle m'apprenait encore à connaître toute la générosité de son caractère, & elle me donnait la certitude qu'il n'avait jamais cessé de m'aimer, même dans le tems où il avait dû me croire la plus coupable.

Ayant terminé toutes mes affaires, je ne songeai plus qu'à partir. Je me voyais enfin au moment de retrouver tout ce que j'avais perdu, mes transports redoublaient à chaque réflexion. Les préparatifs nécessaires à mon départ me retinrent encore deux jours, je les passai dans le cabinet dont toutes les peintures me retraçaient le bonheur des premiers tems de mon mariage. Avec quel ravissement je revoyais les images si chères d'une félicité qui m'allait être rendue! J'en jouissais déjà par les souvenirs délicieux dont je m'étais volontairement privée pendant si long-tems, je les rappelais tous avec autant de joie que

j'avais éprouvé de douleur en cherchant à les écarter. Il me semblait qu'en me resaisissant ainsi du passé, je r'ajoutais à ma vie toutes les années de bonheur, qui s'étaient écoulées. Mon imagination s'éxaltait d'une manière si extraordinaire, que l'idée de l'infortuné Comte ne s'y offrait presque plus, il m'était si facile de la repousser en pensant à Lord Clarendon!...enfin rien ne m'arrêtant plus dans le Derbyshire, j'en partis un matin à la pointe du jour. Enivrée des plus flatteuses espérances & des plus doux projets, le voyage me parut d'une longueur extrême; à mesure que je me rapprochais de Londres mon impatience redoublait. Je m'étais peint de tant de manières, le bonheur dont j'allais jouir, je m'en étais fait de si délicieuses idées que j'aurais donné la moitié de ma vie pour l'avancer de quelques heures. Je me figurais la surprise de Lord Clarendon en me voyant paraître, je me plaisais même à me représenter l'embarras, la contrainte & le

dédain de son premier accueil, je jouissais d'avance de l'étonnement que lui causeraient la joie & la sérénité répandues sur mon visage; je le voyais m'examiner en silence & lire dans mes yeux baignés de larmes, ma justification & notre bonheur. Enfin je me représentais le moment décisif & touchant où je pourrais lui dire en me précipitant dans ses bras : *innocente, proscrite & justifiée je vous aime encore plus que jamais!* Telles furent les idées qui m'occupèrent sans cesse pendant ma route.... hélas! que j'étais loin de pressentir le malheur qui m'attendait!...

Cependaat j'approche de Londres, je le découvre, mes yeux se remplirent de larmes; je suis agitée d'un frissonnement universel, je crie, je pleure, je presse les postillons, j'arrive; je traverse cette ville autrefois abhorrée, témoin de mes outrages & de mes malheurs, & maintenant l'objet, le but de mes désirs. Tous les souvenirs qu'elle me rappelle loin de m'attrister redoublent

ma joie. Je l'ai quittée mourante, accablée de honte & de douleur, je compare ma fuite à mon retour, & j'en apprécie mieux encore le changement inespéré de mon sort. Appuyée sur la portière, je nomme à haute voix avec emphase la maison de Lord Clarendon; j'appelle mes gens, je leur défens de me précéder, je veux m'annoncer moi-même. Je me montre, je désire que tout ce qui passe, tout ce qui me rencontre me reconnaisse; il me semble que mon triomphe est écrit sur mon visage, & qu'en me laissant voir je me justifie.... enfin j'apperçois ma rue... ma maison!... à cette vue, hors de moi je veux ouvrir la portière, descendre, courir, me précipiter.... une joie si vive, des mouvemens si violens surpassent mes forces & les épuisent, la respiration me manque, mes jambes tremblantes ne peuvent me soutenir, & je retombe dans ma voiture.... quelle douleur, & quel effroi allaient succéder à des transports si doux!... je m'étonne

encore d'avoir pu supporter sans mourir uue révolution si cruelle!.... en entrant chez moi je vis la cour remplie de monde & de voitures, je descens, & sure de trouver Lord Clarendon, je vole à son appartement, avec l'intention de le faire demander dans son cabinet. Je rencontre sur le perron un vieux valet de chambre qui l'avait élevé, je lui dis de me conduire, il me regarde, me reconnaît & s'écrie: *ah! Milady! vous arrivez trop tard, Milòrd est expirant!* à ces funestes mots, tout mon sang se glace, & je tombe évanouie sur les marches du perron... de cruels secours me rappellent à la vie, j'ouvre les yeux, je me trouve dans ma chambre entourée de mes femmes & je reconnais Lady Névil au chevet de mon lit. Dois-je mourir enfin, m'écriai-je, Lord Clarendon!.... Il vit encore, dit Lady Névil.... Eh bien, repris-je, qu'on me conduise près de lui..... Non, Madame, répondit Lady Névil, d'un air froid & dédaigneux, vous ne le verrez

point. Je ne le verrai point ! interrompis-je avec emportement, & qui peut m'en empêcher ? Je ne reçois d'ordre ici que de Lord Clarendon, & lui seul a le droit de m'en prescrire. A ces mots je me lève précipitamment pour sortir, mais Lady Névil me retint, & prenant un ton plus doux, vous êtes la maîtresse de voir mon neveu, me dit-elle, mais, Madame, il est mourant, & la surprise que lui causera votre présence, peut avancer encore ses derniers momens. Je me rendis à cette réflexion que l'égarement de la douleur m'avait empêché de faire, oui, m'écriai-je, oui je dois me cacher & me soustraire à sa vue, mais je dois être auprès de lui, & le soigner, le veiller sans qu'il le sache.... Alors sans laisser à Lady Névil le tems de répliquer, je m'échappai de ses mains & je courus chez Lord Clarendon ; je m'arrêtai dans son anti-chambre, je parlai à ses gens avec une fermeté qui leur en imposa, & je sus me faire obeir. Je demandai son médecin, je le ques-

tionnai, il acheva de me percer le cœur, en me disant que Lord Clarendon, au septième jour d'une fièvre putride, était à toute extrêmité. Cette confirmation de mon malheur me fut presque aussi douloureuse que m'en avait été la première nouvelle. Au désespoir & pouvant à peine retenir des gémissemens & des sanglots qui s'échappaient malgré moi, je suivis le médecin qui me conduisit dans la chambre de Lord Clarendon; les rideaux de son lit étaient tirés, de manière que je pouvais entrer sans être apperçue. On me donna un fauteuil près de la porte, & je restai là près d'une heure, les yeux fixement attachés sur le lit, dans un saisissement qui me rendait immobile & stupide. Cette funeste contemplation m'absorbait toute entière, & j'étais absolument hors d'état de voir & d'entendre ce qui se passait autour de moi. Je fus enfin tirée de ma léthargie par le médecin qui vint me dire, que *le poulx était un peu moins mauvais*. Ces seuls mots me ranimèrent. Ce rayon d'espoir releva mon courage

courage & me rendit à moi-même. Je sortis de l'anéantissement où la douleur m'avait plongée. Je commençai à porter mes regards sur ce qui m'environnait, je vis que la chambre était remplie des parens & des amis de Lord Clarendon, & personne ne s'était approché de moi & ne m'avait parlé. Ce mépris si marqué me toucha peu d'abord & n'excita que ma surprise. Cependant tous les yeux étaient fixés sur moi; on m'examinait avec l'expression insultante de la plus vive indignation, on se parlait à l'oreille; Lady Névil, d'un air hypocrite & réservé, écoutait les confidences, & sans répondre haussait les épaules en soupirant & en me regardant dédaigneusement. Je supportai cet examen avec patience, & j'opposai sans peine l'indifférence & la froideur, à l'indécence, à la méchanceté & à l'affectation. Enfin, sur le soir le médecin parla tout bas à Lady Névil; alors elle le prit sous le bras d'un air affairé, se leva tout-à-coup & l'emmena dans l'anti-chambre où tout le

monde la suivit. Cette fuite soudaine me causa un effroi inexprimable ; j'avais seulement compris qu'il s'agissait de l'état de Lord Clarendon, & l'idée la plus funeste vint à l'instant s'offrir à mon esprit. Glacée de crainte, je n'osais éclaircir ce doute affreux, lorsque j'entendis Lord Clarendon se retourner, s'agiter dans son lit & se plaindre. Hélas! il souffrait, mais il respirait encore, & après avoir envisagé le comble du malheur, je me trouvai trop heureuse dans cet instant, & je bénis le ciel comme s'il venait de me le rendre. Cependant Lady Névil ne revenant point, j'envoyai chercher le médecin & je lui demandai l'explication de ce qui venait de se passer. C'est, me répondit-il, que j'ai proposé de faire saigner Mylord ; Lady Névil n'est pas de cet avis, toutes ces dames s'y opposent & je n'ose rien prendre sur moi. Ce discours me fit éprouver le mouvement de colère le plus violent que j'aie jamais eu dans ma vie. Je pris mon parti sur-le-champ. Vous devez,

Monsieur, répondis-je, ne consulter ici que moi. Seule j'y suis maîtresse & j'y puis ordonner. A ces mots je me levai, je fus dans l'anti-chambre, & m'adressant à Lady Névil, il est tems, Madame, lui dis-je, que je rentre dans mes droits; l'égarement d'une juste douleur me les a fait négliger jusqu'ici, mais enfin je vous déclare que j'aurai désormais le courage de les soutenir. La femme de Lord Clarendon, après l'accueil qu'elle a reçu, ne voit ici que des étrangers; elle ne veut point qu'ils partagent avec elle les soins sacrés auxquels elle se consacre. Quand Lord Clarendon aura repris sa connaissance, il décidera entre nous; mais jusque-là, sa chambre est mon asyle & je ne souffrirai pas qu'on vienne m'y troubler. En achevant ces mots je rentrai & fermai sur moi la porte à double tour. Alors j'envoyai chercher les deux plus habiles médecins de Londres, afin d'avoir une consultation. Ils arrivèrent, furent d'avis de la saignée, & on la fit à l'instant même. Pendant

cet intervalle Lady Névil furieuse, sortit de la maison, suivie de toutes les personnes que j'avais reléguées dans l'antichambre avec elle. On répandit dans le monde que j'étais revenue avec l'espérance de saisir un moment de faiblesse de Lord Clarendon pour lui faire signer un testament en ma faveur (*), s'il reprenait un instant de connaissance. C'est ainsi que toutes les actions les plus innocentes de ma vie devaient être interprêtées ! C'est ainsi que juge le monde sur des apparences incertaines & trompeuses. Nul de nous ne voudrait condamner juridiquement à une flétrissure infamante le dernier des citoyens dont le crime ne serait pas incontestablement prouvé ; la seule idée d'un jugement inique, dans ce genre, fait horreur à l'homme le moins délicat ; & tous les jours nous nous réunissons, d'un com-

(*) En Angleterre, un mari peut donner par testament tout son bien à sa femme, & même déshériter ses enfans pour elle.

mun accord, pour déshonorer des objets que les liens de la société, & souvent même ceux du sang, devraient nous rendre intéressans & chers. Sur de simples conjectures, de légers indices, nous leur ravissons sans scrupule l'honneur, ce premier des biens après la vertu, & sans lequel la vie n'est qu'une chaîne honteuse que l'innocence ne peut supporter qu'au fond d'un désert, loin des regards qui la méconnaissent.

Cependant la saignée faite à Lord Clarendon, ne produisit d'abord que l'effet le plus effrayant. Son délire redoubla, je l'entendis plusieurs fois prononcer mon nom, & tour-à-tour m'accuser & me demander. Chacune de ses paroles retentissait jusqu'au fond de mon ame, & me causait des tressaillemens & des palpitations de cœur d'une violence inexprimable. La nuit fut encore plus cruelle. Il cessa de parler & de s'agiter, mais son poulx s'affaiblit, & le médecin ne me cacha pas qu'il craignait tout de cet accablement léthargique. Eh!

quoi, lui dis-je, n'y a-t-il plus d'espérance? Il baissa la tête & ne répondit rien...... O ciel, m'écriai-je, il n'est plus peut-être; en achevant ces mots, je m'élançai au chevet du lit, j'entr'ouvris le rideau & je revis Lord Clarendon pour la première fois depuis plus d'un an!..... Mais grand Dieu! dans quel état! pâle, défiguré, les yeux fermés!... sans mouvement, sans connaissance!....; une de ses mains était étendue sur le lit... je la touchai, & la sentant humide & glacée je le crus mort. Je tombai à genoux, le visage appuyé sur cette main que j'inondais de pleurs; c'est donc ainsi, m'écriai-je, que tu m'es rendu & que je devais te revoir!.... Tu meurs, & ta femme infortunée n'a pu se justifier & recevoir ton dernier soupir!..... Tu m'emportes ma gloire, mon innocence! Que m'importe la vaine opinion d'un monde que je vais fuir pour jamais! la tienne seule pouvait changer ma destinée!.... honneur, repos, bonheur, je perds tout avec toi!.... Comme j'ache-

vais ces mots, je sentis tout-à-coup la froide main que je tenais dans les miennes, faire un léger mouvement & dans l'instant même Lord Clarendon dit d'une voix foible ces paroles mal articulées: *ah! c'est elle, qu'elle vienne!* Ce son de voix, ces mots si chers, me causèrent une révolution qui pensa m'être funeste: mon premier mouvement fut de me jetter dans ses bras; mais voulant me soulever, mes forces m'abandonnèrent, je glissai, & je tombai assez rudement, de manière que mon visage portant sur le bois de lit, je reçus du coup une contusion très-forte à la tête. Je ne pus retenir un cri que la douleur m'aracha, au moment même on accourut à mon secours, on me releva, & l'on m'entraîna promptement dans un cabinet voisin. Le médecin m'y suivit & me conjura de ne rentrer dans la chambre de Lord Clarendon que lorsque je le pourrais sans danger pour lui; enfin, ajouta-t-il, nous l'avons vu mort, & il vit; il sort d'un sommeil léthargique qui, prolongé quelques ins-

tans encore, devenait éternel. Vous avez réveillé son ame, il a reconnu votre voix, il a parlé, c'est beaucoup, ç'en est assez même pour espérer, mais ne lui donnons point de nouvelles secousses qu'il n'aurait pas la force de supporter. La nature, l'amour viennent de faire un miracle, il faut que la prudence & la sagesse en retirent le fruit. Ah! Dieu! m'écriai-je, avec transport, vous me rendez l'espérance & la vie, disposez de moi, guidez moi, je m'abandonne entièrement à vous. Comme j'achevais ces mots un valet-de-chambre vint nous dire que Lord Clarendon s'agitait, répétait mon nom & paraissait me chercher autour de lui. Le médecin me quitta pour aller le trouver; n'ayant pas la permission de le suivre, je m'approchai de la porte & l'entr'ouvrant, je me plaçai de manière que je pouvais voir tout ce qui se passait dans la chambre. Le médecin s'avança vers le lit, & après avoir tâté le poulx du malade, il s'assit au chevet du lit & lui dit : graces au ciel, My-

lord, vous ne nous donnerez plus d'inquiétudes, vous voilà ressuscité & je réponds de vous à présent. Je ne sais comment, en écoutant ce discours, je pus résister au désir d'aller me jetter aux pieds de celui qui venait de prononcer un oracle si cher! je n'eus d'autre moyen d'échapper à cette tentation que de fuir au fond du cabinet; là, fondant en larmes, je me prosternai & j'adressai à l'Etre Suprême qui seul dispose de nos destins, la prière la plus ardente que la reconnaissance puisse inspirer jamais. Je revins ensuite à la porte, j'entendis la voix chérie de Lord Clarendon, j'écoutai en tressaillant. Il demandait ce qu'étaient devenues ses sœurs & Lady Névil; le médecin répondit, que fatiguées d'avoir passé plusieurs nuits, elles étaient allées se reposer. Lord Clarendon ne dit plus rien & garda le silence pendant plus d'un quart d'heure; enfin, reprenant la parole avec un ton plus foible, Lady Clarendon est ici, dit-il, où se tient elle? Oui, Mylord, reprit le médecin, elle est ici,

mais je vous conjure de ne la revoir que demain. Vous n'êtes pas encore en état de soutenir une longue conversation & il est tems de finir celle-ci. A ces mots il s'éloigna & fut s'asseoir à l'autre extrêmité de la chambre. Une demi-heure après Lord Clarendon le rappella & lui dit, avec une voix tremblante qui me pénétra ; elle ne doit rien craindre, vous pouvez l'assurer, de ma part, que je la reverrai sans peine, &........ Il n'acheva pas, un profond soupir lui coupa la parole ; le médecin lui répondit, oui, Mylord, demain. Et il retourna à sa place.

Cependant, j'écrivis à Lady Névil que son neveu était hors de danger & qu'il desirait la voir. Elle ne me fit pas de réponse & ne revint point. Sur le soir Lord Clarendon appella encore le médecin & lui parla de moi à plusieurs reprises. Avouez, lui dit-il, qu'elle m'a cru mort, je ne me rappelle que le cri perçant qu'elle a fait au moment où j'ai repris ma connaissance...... Dans son

premier mouvement, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, elle n'a ressenti que de l'effroi..... Vous lui rendrez plus de justice, interrompit le médecin, quand vous saurez les détails de sa conduite. Ah! reprit vivement Lord Clarendon, vous ne la connaissez pas! Non, répondit le médecin, mais j'ai des yeux & je crois ce que j'ai vu; il y a toujours dans les sentimens qu'on affecte quelque mal-adresse qui décèle leur fausseté, & croyez que j'ai là-dessus assez d'expérience pour ne m'y pas tromper. Lord Clarendon secoua la tête, ne dit plus rien, & la conversation finit là.

La nuit fut calme & décisive. Je me couchai vers les cinq heures; à midi le médecin entra dans ma chambre, en me disant que Lord Clarendon était parfaitement bien, qu'il m'avait demandé plusieurs fois & qu'il était décidé que je le verrais, mais un moment & à condition que nous ne nous parlerions ni l'un ni l'autre. Je vous supplie, ajouta le médecin, de ne vous point attendrir, je

voudrais que votre vue le satisfît sans lui causer une émotion dangereuse ; ains, Madame, faites-vous violence & songez qu'il y va peut-être de sa vie. Il suffit, repris-je, soyez sûr de moi ; alors je me levai, je passai promptement une robe & je descendis guidée par le médecin. Il me fit attendre un moment à la porte pour aller prévenir Lord Clarendon, ensuite il vint me dire d'entrer. Le médecin s'avança, me prit par la main & me conduisit auprès du lit. Je restai debout sans proférer une parole, avec un trouble & un saisissement impossible à décrire, & qu'augmentait encore la contrainte. Lord Clarendon était assis dans son lit, le corps penché & incliné de mon côté, d'une main il s'appuyait pour se soutenir dans cette position gênante & de l'autre il écartait son rideau. Il me considéra d'abord avec attendrissement, ensuite il pâlit & tout-à-coup il se retourna brusquement de l'autre côté avec une expression de douleur & une exclamation qui me percèrent

l'ame. Le médecin ferma son rideau & m'entraîna hors de la chambre. Il me fut sans doute infiniment pénible de revoir Lord Clarendon, sans oser lui parler ni me justifier; mais quelles douces consolations s'offraient à moi pour me consoler! il était hors de danger, il m'aimait encore, me croyant coupable, il venait de me donner les preuves les plus touchantes d'une sensibilité qui fût son premier mouvement en revenant à la vie; à mesure que ses idées se débrouillaient, il se la reprochait davantage, & cherchait à l'éteindre ou du moins à la cacher; mais j'étais au fond de son cœur, il ne me fallait qu'un mot pour y reprendre tous mes droits!... Oui, puisque je suis encore aimée, me disais-je, quand j'aurai parlé, quand il apprendra tout ce que j'ai souffert, la reconnaissance & la pitié s'unissant à l'amour, le rendront sans doute plus délicat & plus tendre qu'il ne fut jamais; il lui fallait peut-être cette réunion de sentimens pour savoir aimer comme moi. Le seul sou-

venir de ses injustices & de mes peines suffirait pour me rendre à jamais intéressante & chère à ses yeux ; enfin notre union va devenir mille fois plus solide & plus fortunée qu'elle ne fut jadis, dans ce tems heureux & court, qui précéda une chaîne si longue de tourmens & de douleurs. C'est ainsi que je m'enivrais des charmes d'un avenir chimérique dont je ne devais jamais jouir..... Faible condition que celle de l'homme! sa prévoyance la plus sage n'est presque toujours qu'un vain songe, détruit par l'événement. Son imagination le trompe & l'égare ; elle lui peint des maux ou des plaisirs qui ne se réaliseront jamais. Qui n'écrirait de l'histoire d'un homme que les événemens de sa vie n'apprendrait pas en général, s'il fut heureux ou malheureux. C'est, indépendamment de nos sentimens, l'enchaînement de nos idées, & de nos réflexions qui fait notre destinée. Si le bonheur présent paraît peu solide, quoiqu'il pût durer toujours, nous ne jouissons de rien, &

vous sommes à plaindre. Qu'on ne laisse dans la vie que le bonheur réel & les maux qui vous arrivent, & l'on en retranchera presque toujours nos plaisirs les plus doux & nos peines les plus insupportables.

Cependant chaque instant semblait raffermir la santé de Lord Clarendon; Lady Névil revint, & je remontai dans ma chambre, décidée à n'en sortir que le jour où je pourrais avoir un entretien particulier avec Lord Clarendon. Cette époque fixée par le médecin, fut remise à la huitaine. On me donna le soir un paquet sous enveloppe à mon adresse, je n'y trouvai qu'une gazette imprimée, je la lus, elle contenait l'article suivant:

« Le malheureux Comte d'Elby, qu'un
» attachement trop connu retenait depuis
» un an caché dans le Derbyshire, vient
» à trente-quatre ans de terminer sa bril-
» lante carrière dans le petit village obscur
» de ***. Celle qui lui avait fait tant de
» sacrifices, a fini par le sacrifier lui-
» même à une nouvelle passion inspirée,

» dit-on, par un jeune Lord fixé depuis
» six mois dans son voisinage ; le Comte
» qui, malgré ses lumières & l'étendue
» de son esprit, avait compté sur la cons-
» tance d'une femme sans mœurs, n'a
» pu supporter un tel revers ,.... il quitta
» le château de *** un mardi, & le jour
» suivant il n'existait plus ! ... Il laisse
» un fils unique & une veuve inconso-
» lable, dont les vertus méritaient un
» meilleur sort. Elle est mourante de dou-
» leur ; & quoiqu'elle soit la plus tendre
» des mères, son fils n'est pas dans ces
» premiers momens une consolation pour
» elle ; on a même été obligé de l'en sé-
» parer, parce qu'elle est trop vivement
» affectée de la ressemblance qu'elle lui
» trouve avec son infortuné père. »

Il ne fut pas difficile de deviner la main qui m'avait envoyé ce libelle, & je ne fus pas insensible à l'idée que cet écrit circulait dans Londres. Ce fut alors que pour la première fois je songeai avec chagrin que je ne pourrais jamais être pleinement justifiée qu'aux yeux de

Lord Clarendon, puisqu'il était absolument impossible de montrer d'ailleurs à qui que ce fût la lettre du malheureux Comte; mon seul respect pour sa mémoire m'en aurait empêché, quand cet écrit n'aurait pas contenu le détail du crime de la Comtesse d'Elby, & en outre des faits si injurieux à toute la famille de Lord Clarendon. Je me consolai en pensant que le seul témoignage de Lord Clarendon suffirait pour détruire les plus fortes préventions contre moi, & que notre conduite à l'un & à l'autre acheverait de confondre mes ennemis & mes accusateurs. Le médecin venait me voir plusieurs fois par jour, pour me donner des nouvelles de Lord Clarendon; je lui parlai de la Comtesse d'Elby, & il me confirma l'étrange fait que j'avais lu dans le libelle qu'on m'avait envoyé. La Comtesse en effet prétendait retrouver en son fils les traits de son malheureux époux, & elle paraissait si attendrie de cette ressemblance, qu'on avait soustrait l'enfant à sa vue. Cette

femme si criminelle sans remords, & si fausse sans nécessité, excitait un intérêt général & la plus vive admiration, & j'étais universellement regardée comme un monstre !...

Lady Névil revenue près de Lord Clarendon, me peignit des plus noires couleurs ; & le jour même où je devais le revoir, lui ayant fait demander une audience particulière, j'essuyai le refus le plus formel, & l'ordre positif de retourner sans délai dans ma solitude ; le médecin me l'annonça les larmes aux yeux, il fut très-étonné de me trouver aussi insensible à cet arrêt. Je lui dis simplement, est-il en état d'écouter une explication qui lui causera autant de surprise que d'attendrissement ? Peut-il enfin supporter une émotion très-violente ?... Oui, reprit le médecin, si elle ne l'afflige pas. Eh bien ! interrompis-je avec transport, embrassez donc celle qui sera dans un quart-d'heure la plus heureuse femme d'Angleterre. Je vous dois la vie de Lord Clarendon, la mienne, mon

bonheur est votre ouvrage, soyez le premier à l'apprendre. A ces mots, je tirai d'une cassette mes deux copies des gouaches d'Ophélia : j'avais un grand manteau noir sous lequel je les cachai, & je volai à l'appartement de Lord Clarendon. Je passai dans un cabinet, & je lui fis dire que je le priais instamment de m'accorder un moment d'entretien. On me fit attendre assez long-tems; enfin le valet-de-chambre revint & me donna un billet, il était de Lady Neville, & contenait ces mots :

„ Mon neveu me charge de vous dire, „ Madame, qu'il est irrévocablement dé-„ cidé à ne point vous voir, & qu'il „ compte que vous ne prolongerez pas „ davantage votre séjour à Londres. „

Après avoir lu ce billet, je me levai précipitamment, le valet-de-chambre soupçonnant mon dessein, s'avança & me dit que je ne pouvais entrer. Je ne daignai pas lui répondre, il n'osa insister, je sortis, je traversai un second cabinet, j'arrivai sans obstacle à la cham-

bre de Lord Clarendon dont je trouvai la porte ouverte, & tout-à-coup je m'offris à ses regards. Cette subite apparition le rendit immobile d'étonnement, ainsi que tous ceux qui l'entouraient; je m'arrêtai & je considérai un moment cette assemblée nombreuse composée de mes ennemis, qui triomphaient de mes malheurs & de mon humiliation; je sentis, je l'avoue, pour la première fois de ma vie, un mouvement secret d'orgueil & de vanité qui rendit ma joie plus vive, & qui domina peut-être un instant sur les autres sentimens de mon cœur. Tous les yeux se fixèrent sur moi; l'assurance, la fierté, le bonheur se peignaient à la fois sur mon visage, & confondaient les observateurs. Il y eut un moment de silence produit par la surprise, pendant lequel je rassasiai mes regards d'un spectacle si doux. Enfin les ramenant sur Lord Clarendon, j'oubliai ce vain triomphe, & ne m'occupai plus que du seul objet digne de m'intéresser. A quelques pas du reste de la compagnie il

était assis dans l'embrasure d'une fenêtre avec Lady Névil. Je m'approchai de lui ; & je lui dis ; je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez accordé un moment d'entretien ; quand vous m'aurez écouté, je partirai si vous voulez, & pour toujours. L'air serein & le ton de confiance avec lequel je prononçai ces paroles redoublèrent son étonnement ; il se leva & se tournant du côté de Lady Névil, attendez-moi, lui dit-il, je ne tarderai pas. Lady Névil fit un sourire amer & dédaigneux, ensuite elle lui parla bas ; il répondit vivement tout haut, vous verrez si je suis faible. A ces mots, il passa devant moi avec l'air le plus sévère, il me proposa de le suivre, & nous sortîmes ensemble. Quand il se trouva seul avec moi dans le premier cabinet ; je vis qu'il se troublait ; il s'arrêta, s'appuya contre une chaise & me dit : eh bien, Madame, expliquez-vous .... non, repris-je avec une émotion qui me permettait à peine de parler, on pourrait nous entendre ici....

nous passâmes dans la seconde pièce. Je le quittai un instant pour fermer toutes les portes ; alors, parvenue enfin au plus beau moment de ma vie, je ne suivis plus que les mouvemens de mon cœur, je courus me précipiter à ses pieds avec un transport & une véhémence qui lui arrachèrent des larmes malgré lui. L'excès de la joie & du bonheur, un saisissement inconcevable & délicieux m'ôtaient absolument l'usage de la parole, mes regards seuls parlaient à Lord Clarendon, & je ne pouvais que pleurer en serrant avec ardeur ses genoux tremblans qu'il voulait en vain dégager de mes bras. Il se laissa tomber dans un fauteuil, & me tendant la main pour me relever : cessez, me dit-il, cessez, ces éclats superflus .... ah ! si la dernière fois que je vous vis, avant votre départ de Londres, vous eussiez employé de telles armes, j'aurais pu alors tout oublier, maintenant il n'est plus tems..... vous avez fait le malheur de ma vie, n'attentez point du moins

du repos qui m'est rendu. Ces mots prononcés du ton le plus doux & le plus tendre, me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame, & saisissant la main qu'il me tendait, je la baignai de larmes, & je sentis les siennes tomber sur mon visage. Ah! reprit-il avec une voix entrecoupée, qu'espérez-vous d'un repentir si tardif ?..... & quand vous venez d'ajouter encore aux égaremens qui vous ont perdue!..... ignorez-vous donc le nouvel opprobre que répand sur vous la mort de votre infortuné séducteur!... Que voulez-vous? continua-t-il d'un ton plus ferme, laissez-moi!... je ne puis, ni ne dois vous pardonner. Me pardonner! m'écriai-je enfin, & me verriez-vous si j'étais coupable? Quoi donc, interrompit-il, auriez-vous l'audace de prétendre vous justifier?.... Quelles que soient vos fautes, je l'avoue, votre jeunesse, vos larmes & vos remords auraient le droit de me toucher, mais l'imposture..... O regardes-moi bien! m'écriai-je, regardes-moi.... l'expression

que tu verras sur mon visage ne peut être celle d'une criminelle ou d'une suppliante! Vois dans mes yeux le triomphe de l'innocence, & la joie la plus pure!.... A ces mots Lord Clarendon pâlit, en me regardant avec une extrême surprise. Les deux tableaux que j'avais sous mon manteau venaient de tomber; je détachai aussitôt mon manteau que je jetai promptement sur ces miniatures pour les cacher. Lord Clarendon pétrifié m'examinait toujours en silence. Oui, poursuivis-je, oui, je suis innocente; oui, toi seul fus coupable, & c'est moi qui viens t'absoudre : en disant ces paroles, je me relevai, & je me jetai dans ses bras. Son émotion fut si violente que je crus qu'il allait se trouver mal, mais sa pâleur se dissipant, il me dit: au nom du ciel expliquez-vous..... Ah! repris-je, daigne me croire avant que j'aie produit la preuve.... Une preuve! interrompit-il en me regardant fixement avec la plus vive agitation. — Oui, une preuve sans réplique,

que, & qui explique tout....—Eh quoi !... avant de mourir, vous a-t-il écrit?.... Je ne répondis rien. Nos yeux se rencontrèrent, & il s'écria : vous seriez innocente!... vous!... Nos pleurs redoublèrent & se confondirent, il me serra contre son sein, & me dit : Je te crois. Si tu m'abuses, tu seras la plus à plaindre. Rien ne manque donc à mon bonheur, m'écriai-je, je ne l'attendais que de l'équité & de la raison, & je le dois tout entier à l'amour!.... Alors découvrant les deux gouaches de mon ouvrage ; regardez ces copies, lui dis-je, les reconnaissez-vous?...—Je crois voir les tableaux qui sont dans mon cabinet.— Non, vous n'en voyez que les copies.— Qui les a peint? — C'est moi. — Dans quel tems? — Pendant votre séjour à Bath. Je les venais prendre la nuit, & c'était ce qui me faisait descendre dans le sallon. — Est-il possible! mais quel était votre dessein, & pourquoi ne m'avoir pas instruit?.... Ici, je l'interrompis pour lui conter en peu de mots

tous les détails qui pouvaient motiver & éclaircir ce fait. Ensuite je lui rendis compte du hasard qui avait fait tomber entre mes mains la cassette du Comte; & enfin tirant d'un porte-feuille la lettre de cet infortuné, je la lui donnai. Lord Clarendon hors de lui l'ouvrit d'une main tremblante, mais à peine eut-il jeté les yeux sur les six premières lignes, que tombant tout-à-coup à mes pieds, il s'écria en versant un torrent de larmes : . . . & tu pourrais me pardonner !...

O souvenir immortel ! .. souvenir touchant & pur, le seul que je puisse me retracer encore sans amertume ou sans danger ! ... mon cœur ne pouvait suffire aux mouvemens qui l'agitaient ; Lord Clarendon dans un état aussi violent me disait tout ce que l'amour, la reconnaissance & les remords peuvent inspirer de plus passionné. Il s'arrachait de mes bras pour se précipiter à mes genoux & les arroser de larmes, je ne l'avais jamais vu si tendre ; enfin il semblait que mon ame eût passé dans la

sienne, & qu'elle lui communiquât toute l'ardeur & toute l'énergie de ses sentimens. Quand la violence de ces premiers transports fut un peu calmée je conjurai, Lord Clarendon, & je le forçai de lire la lettre toute entière. Après cette lecture, il essuya les pleurs dont son visage était inondé, il se leva brusquement, & me prenant par la main; il est tems, me dit-il, que la vertu reçoive enfin l'hommage dont elle est digne. Venez, ma famille rassemblée m'attend sans doute encore, venez triompher à ses yeux..... Arrêtez, interrompis-je, arrêtez, je ne puis être justifiée qu'aux vôtres- Vous ne pouvez montrer cette lettre, sans deshonorer votre sœur, & sans hasarder l'état de son enfant; d'ailleurs nous devons respecter la mémoire d'un infortuné qui fut votre ami!.... il s'immola pour moi, pour mon repos, mon bonheur & ma gloire, ses derniers sentimens, sa fin déplorable expient & réparent assez les maux qu'il nous a faits.... dérobons à tous les yeux, cette

odieuse & triste connaissance..... on dira que je vous ai séduit, que vous êtes aussi faible que je suis artificieuse, que m'importe? le ciel, vous & mon cœur, voilà les témoins & les juges de mon innocence, ils me suffisent, je n'en veux point d'autres. Ame pure & sublime! s'écria Lord Clarendon, dirige désormais toutes les actions de ma vie, sois mon guide, éclaire & conduis un malheureux égaré depuis si long-tems..... mais, continua-t-il, sans cette preuve fatale que l'honneur nous défend de produire, on rendra justice à la vertu; mon respect, mon admiration, mon idolatrie pour toi sauront ouvrir tous les yeux, & tu seras justifiée dès qu'on nous aura vus ensemble: alors, n'écoutant plus que son empressement, il me conjura de le suivre, & nous nous trouvâmes bientôt à la porte de sa chambre; il l'ouvrit précipitamment, & en entrant nous vîmes que tout le monde nous avait attendu. Lady Névil s'avança avec un air d'inquiétude, & recula de sur-

prise en appercevant Lord Clarendon, qui, aussitôt que nous fûmes dans la chambre se jeta à mes genoux. Cette action à laquelle je ne m'attendais pas, m'étonna; je pensai dans l'instant que ne pouvant me justifier par des preuves évidentes & claires, Lord Clarendon ne paraissait aux yeux des spectateurs qu'un homme avili au dernier excès par la séduction & l'artifice. Cette idée me causa l'embarras le plus cruel; je sentis que je rougissais, j'en fus plus déconcertée encore, & tout alors dans mon maintien dut peindre la confusion, la honte, & la plus pénible contrainte. Cependant, un profond silence régnait autour de nous, & Lord Clarendon après s'être un peu remis du trouble intérieur qu'il éprouvait lui-même, s'adressant à Lady Névil; vous avez reçu mes plaintes, Madame, lui dit-il, soyez aujourd'hui témoin de l'authentique aveu que je fais de leur injustice.... c'est aux pieds de ma femme, devant ma famille & la sienne que je dois expier des égaremens que

je ne me pardonnerai jamais. J'ai la preuve la plus convainquante & la plus positive de l'innocence & de l'incomparable vertu de Lady Clarendon, c'est avec transport que j'en fais le serment, au milieu de mes parens & de mes amis; s'ils balançaient à me croire, je ne verrais plus en eux que les ennemis de mon repos, de mon honneur & de la vérité.

Pendant ce discours, que mon embarras me fit trouver d'une longueur extrême, j'hazardai de jetter quelques coups-d'œil à la dérobée sur Lady Névil & deux ou trois autres personnes, & je vis clairement que toute cette scène leur parut du plus grand ridicule. On se mordait les lèvres pour s'empêcher de sourire, on se poussait mutuellement, on se regardait en dessous; enfin le mépris, la moquerie & la plus insultante pitié pour Lord Clarendon, se manifestaient sur tous les visages, & particulièrement sur celui de Lady Névil, que je surpris plus d'une fois haussant les

épaules & faisant différens signes d'indignation. Quand Lord Clarendon parla de mon *incomparable vertu*, cette expression excita un mouvement dans toute l'assemblée qui me fit tressaillir, je crus qu'on allait l'interrompre, je baissai les yeux, & je sentis que j'étais prête à me trouver mal.... Ensuite, en réfléchissant que ma pâleur & mon abattement semblaient déceler une conscience coupable, mon trouble s'accrut encore, & j'achevai de perdre toute contenance. Cependant, on avait repris un maintien plus tranquille; mais plusieurs personnes, feignant de se moucher, se cachaient le visage avec leurs mouchoirs, & les deux filles de Lady Névil s'étant retirées du cercle, se tenaient derrière leur mère & leur tante, de manière à ne pouvoir être vues. Lady Névil était appuyée sur le bras de sa nièce, Lady Bolton, & toutes deux tenant leurs évantails déployés s'en couvraient la moitié du visage. Ces cruelles observations me percèrent le cœur; on peut braver l'opi-

nion publique lorsqu'elle n'attaque que soi, l'innocence alors console de l'injustice; il y a même de la grandeur & de l'héroïsme à n'aimer la vertu que pour elle, l'approbation la paie, & qui sait se passer de cette récompense, n'en est que plus estimable & ne s'en apprécie que mieux. Mais quel courage opposer au malheur affreux de voir mépriser ce qu'on aime & d'en être la cause? Quand on donnerait sa vie pour augmenter sa gloire, comment supporter l'infortune de l'avilir & de le rendre l'objet de la risée & de la censure du public? Toutes ces réflexions, qui ne s'étaient jamais présentées à mon esprit, vinrent en foule m'assaillir à la fois dans le court espace d'un demi quart d'heure!... Enfin Lord Clarendon ayant cessé de parler se releva, & regardant Lady Névil attendit sa réponse. Après un moment de silence elle lui dit, d'un air ironique: je suis charmée que vous soyez content, c'est tout ce que l'on pouvait desirer. A ces mots, se retournant, elle appella

ses filles & sortit précipitamment avec elles. Les autres personnes se croyant obligées à plus de ménagemens & de bienséance, s'approchèrent avec embarras de Lord Clarendon & de moi, & nous balbutièrent à l'un & à l'autre quelques froids complimens d'assez mauvaise grace. Lord Clarendon commençait à ne pouvoir plus dissimuler son mécontentement & sa colère; voyant qu'il était au moment d'éclater, j'affectai un air riant & serein, je parlai à tout le monde; on songeait déjà à s'en aller, je retins par des questions auxquelles on fut forcé de répondre, la conversation devint générale & moins languissante, la curiosité de savoir comment je la soutiendrais, engagea à rester un tems assez raisonnable, c'était tout ce que je voulais; enfin tout le cercle se leva à-la-fois pour s'en aller, alors, je m'approchai des femmes qui étaient rassemblées, je leur fis beaucoup de complimens sur le plaisir que j'aurais à les revoir, à les recevoir chez moi & à

cultiver leur amitié. On me répondit entre les dents quelques phrases que je n'entendis point, j'eus l'air d'être charmée, comme si l'on m'eût dit les choses les plus honnêtes, & j'embrassai même celle avec qui je savais que Lord Clarendon serait le plus fâché de se brouiller: elle s'y prêta avec peu de grace, & sûrement fut très-affligée que je l'eusse mise dans le cas d'être citée pour avoir mérité cette préférence. Mais je retirai le fruit que j'attendais de cette conduite qui me coûta infiniment; Lord Clarendon me voyant contente, se persuada que j'avais lieu de l'être; il se calma, se radoucit, & j'évitai une scène qui aurait sans doute été aussi violente que désagréable.

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls, Lord Clarendon & moi, je connus facilement qu'il me cachait une partie de son chagrin pour ne pas m'en causer, il ne me parla que de Lady Névil, & me dit qu'il ne la reverrait de sa vie. A l'égard des autres, ajouta-t-il, vous les

ramenerez facilement. Je l'espère, repris-je; mais, continuai-je, si l'opinion du public vous était aussi indifférente qu'elle me l'est!.... L'opinion de ses amis & de ses parens, interrompit-il en soupirant, ne peut jamais être indifférente... Ce peu de mots me fit connaître la situation secrette de son cœur & m'affligea sensiblement. Je le trouvai le reste du jour moins passionné, moins tendre, il fut rêveur & distrait, sur le soir il eut un peu de fièvre & me causa les plus vives inquiétudes. Il ne voulut pas me permettre de le veiller, je me retirai dans ma chambre où je ne trouvai ni le sommeil ni le repos. Ce bonheur, dont je m'étais fait une si délicieuse idée, & dont j'avais joui quelques instans, venait de disparaître presqu'entièrement à mes yeux. Je vis que des événemens extraordinaires peuvent émouvoir les caractères froids & foibles, mais non les changer. Ces secousses violentes produisent des mouvemens vifs & passionnés, mais quand le foyer de la chaleur

n'existe pas au fond de l'ame, ce feu factice s'éteint bientôt. Ces tristes réflexions m'occupèrent une partie de la nuit; extrême en tout, & ne pouvant modérer l'impétueuse ardeur de mon imagination, je m'exagerai des maux, si supportables en comparaison de ceux que j'avais soufferts, & je me creusai la tête pour me trouver presqu'aussi à plaindre que je l'avais jamais été. C'est ainsi que l'expérience des peines les plus cruelles n'endurcit point sur les moins considérables qu'on peut éprouver par la suite : une excessive sensibilité retardera toujours en nous les fruits de la raison & les progrès de la sagesse.

Aussitôt que le jour parut, je descendis chez Lord Clarendon, je le trouvai réveillé, fort abbatu, fort changé, mais sans fièvre. Il me dit que son projet était de rassembler toute sa famille, à l'exception de Lady Névil & de la comtesse d'Elby, que son deuil retenait chez elle, & de lui donner à souper; il fit faire les billets d'invitation en son

nom & au mien, & les envoya sur-le-champ Il avait fixé un jour fort éloigné afin d'ôter tout prétexte de refus. Malgré cette précaution je prévis l'événement & je m'en affligeai d'avance. Les réponses furent ce qu'elles devoient être, on ne pouvait se dispenser d'accepter, mais je n'en espérai pas davantage. Lord Clarendon se flatta du contraire & en reprit un peu plus de gaieté. Quoique sa santé fut encore bien chancelante il se pressa de sortir afin d'aller voir la comtesse d'Elby, il revint de chez elle si ému & si indigné que je n'osai l'interroger sur ce qui s'était passé entre eux; il me dit seulement qu'il était brouillé sans retour avec elle, & il me parut beaucoup plus irrité qu'affligé, car l'excès de sa colère ne lui permettait aucun regret à cet égard. Cependant sa santé, toujours languissante, ne se rétablissait point; loin de reprendre des forces, il maigrissait & s'affoiblissait chaque jour; je consultai sur son état & l'on me tranquillisa, en m'assurant qu'il n'avait point

de fièvre, & que sa faiblesse était la suite inévitable d'une longue & dangereuse maladie. Il me témoignait une tendresse & une reconnaissance qui auraient peut-être pu satisfaire toutre autre que moi, mais je ne le retrouvais plus ce qu'il m'avait paru d'abord, il n'était pas heureux comme je l'avais espéré. J'entrevoyais dans l'avenir mille nouveaux sujets de mécontentement & de chagrin, & toutes ces idées remplissaient mon cœur d'amertume. Lord Clarendon me parlait souvent de ses injustices passées & des cruels artifices du Comte d'Elby. Ce fut, me dit-il, à l'époque de votre grande maladie que j'achevai de me confirmer dans mes soupçons; je vous gardai, je vis clairement que le Comte d'Elby vous adorait : il ne me cacha ni ses pleurs, ni son désespoir, & je ne doutai plus de votre intelligence. J'attribuai les premiers mots que vous prononçates, en parlant de moi, aux remords & à l'aversion, enfin tout concourut à m'abuser. Lady Névil sut m'ap-

racher la triste confidence de mes peines ; alors elle produisit contre vous le témoignage de vos propres femmes, mes gens confirmèrent cette délation : vous savez le reste & le parti que je pris, il me coûta infiniment, vous me fites une extrême pitié ; ce mouvement l'emporta dans mon cœur, sur un ressentiment que je croyais si juste, & je pleurai sur vos malheurs autant que sur les miens. Ce récit me peignait & me retraçait toutes les peines que j'avais éprouvé moi-même. Mais qu'il me parut froid, & qu'il me fit clairement connaître l'extrême & cruelle différence de ma manière de sentir à celle de Lord Clarendon ! Dans ces momens affreux qu'il me rappellait, je me voyais au désespoir & mourante, abhorant la vie, baignée dans les larmes, renonçant à la société, à l'univers, pour ne m'occuper que de ma douleur & d'un amour funeste que ni l'injustice, ni les outrages & l'ingratitude ne pouvaient détruire, ni même affaiblir. Et d'un autre côté je

voyais l'objet d'un sentiment si tendre & si profond, dans une situation à-peu-près semblable, mais plus violente encore, se livrer au tumulte, à la vaine dissipation, étouffer de faibles regrets dans le sein des plaisirs; rechercher le monde, s'y distraire, s'y amuser & se flatter, en m'oubliant, d'avoir connu l'amour & d'être encore sensible. C'est ainsi que chaque entretièn, chaque réflexion anéantissait peu-à-peu mon bonheur. J'avais repris des sentimens qui me semblaient autorisés par la raison même, & bientôt je connus, mais trop tard, qu'il m'était plus facile de triompher entiérement d'un penchant si violent & si cher que d'en modérer l'excès. Pour un effort extrême on emploie toute sa force, & comme elle est proportionnée à l'énergie de nos passions, il est toujours possible de se vaincre. Mais on en manque souvent dans les occasions qui demandent moins de courage, & la victoire qui promet le plus de gloire, est presque toujours la plus facile & la plus sure.

Cependant Lord Clarendon toujours uniquement occupé du desir de me justifier, fit plusieurs visites à quelques hommes de ses amis, pour leur conter tout ce qu'il était possible de dire ; il n'omit pas l'histoire des gouaches, & se permit même de confier l'infidélité du Comte d'Elby à cet égard. Mais il ne pouvait montrer sa lettre que j'avais retirée de ses mains, & tous ces récits ne firent pas la moindre impression.

Le tems s'écoulait, & nous arrivâmes enfin au jour si desiré par Lord Clarendon, & désigné pour le grand souper. Dans le cours de la journée, nous reçûmes quelques billets d'excuses, mais contenant des raisons & des prétextes si plausibles, que Lord Clarendon crut parfaitement à leur sincérité. Vers les neuf heures, deux ou trois hommes arrivèrent ; ils furent reçus avec transport, d'autres survinrent encore successivement ; mais point de femmes, & je m'apperçus que Lord Clarendon commençait à s'agiter & à s'inquiéter vivement. Il

ne fut pas long-tems dans cette incertitude ; dans l'espace d'une demi-heure, on nous apporta quinze billets de femmes priées, qui toutes s'excusaient & de la manière la moins vraisemblable & la moins polie. J'éprouvai dans cette occasion à quel point les petites choses peuvent être sensibles par l'importance qu'on y met ; je n'y en attachais aucune pour moi personnellement ; mais l'état où je vis Lord Clarendon, me causa un chagrin inexprimable. Il fallut se mettre à table où il se trouva quinze ou seize couverts de trop. Lord Clarendon était pâle & tremblant, il lui fut impossible de dire un seul mot, & de dissimuler l'excès de sa colère, les témoins d'une scène si ridicule laissèrent plus d'une fois échapper malgré eux les signes d'une gaieté maligne, qui me découvrirent assez l'espece de part qu'ils prenaient à cet événement. Je fis presque seule tous les fraix de la conversation ; j'abrégeai le souper autant qu'il me fut possible ; un nouvel incident

plus frivole encore que les autres vint achever de déconcerter entièrement Lord Clarendon. Il avait l'usage, lorsqu'il donnait de grands soupers à toute sa société, de faire mettre dans le sallon sur la table de jeu, une énorme corbeille dans laquelle chaque dame trouvait un superbe bouquet entortillé d'un petit papier sur lequel était écrit son nom. Dans son trouble, il avait oublié de contremander cette galanterie si superflue, de sorte qu'après le souper, en entrant dans le sallon, cette fatale corbeille fut le premier objet qui frappa nos regards. Lord Clarendon pâlit & rougit successivement, son embarras fut si cruel, qu'il n'aurait dû n'exciter que la compassion, & je vis ceux qu'il appelait ses amis, saisir les prétextes les plus mal adroits, pour excuser les rires indécens qu'il leur fut impossible de retenir. L'indignation vint me délivrer de l'espèce de confusion qui m'avait un moment gagnée malgré moi, & me tournant vers Lord Clarendon, vous croyiez

ce matin, lui dis-je avoir des parens honnêtes & sensibles, & des amis fidèles; ce jour vous désabuse, & cette épreuve si triste du moins vous a fait connaître sur qui vous devez compter. Songez à présent que les mauvais procédés n'avilissent que ceux qui les ont, & non l'objet qui les éprouve, & ne vous en vengez que par l'indifférence & l'oubli... Oui, reprit-il avec des yeux enflammés de colère, je méprise des femmes guidées par la haine & l'envie; mais s'il existe un homme quel qu'il soit, qui ose attaquer la réputation du seul objet que je doive aimer, honorer & respecter, qu'il se nomme, qu'il se déclare, ou je le dénonce d'avance à la société, comme un imposteur timide & lâche, qui craint la juste vengeance que l'honneur & la vérité me forceraient à tirer de lui. A ce discours qui me fit trembler, le sérieux se rétablit sur tous les visages. L'un des hommes prit la parole pour dire qu'assurément ceux qui s'étaient rendus à mon invitation avec exac-

titude & empressement, ne pouvaient pas imaginer qu'on les comprît dans la classe des personnes dont on croyait avoir à se plaindre. Lord Clarendon ne répondit que par un regard plein de mépris, & me prenant par la main, il sortit impétueusement en m'entraînant avec lui. Aussitôt que nous fûmes tète-à-tête, il cessa tout-à-fait de se contraindre, & me laissa voir sans aucun déguisement à quel point il était affecté. Il me parla même de la lettre du Comte d'Elby, & me témoigna le plus vif regret de ne pouvoir la montrer; quand vous le pourriez, lui dis-je, à quoi vous servirait une telle confiance avec des gens qui vous abandonnent & qui me détestent; ils garderaient sans doute un secret qui me justifie; mais que pourriez-vous gagner à le trahir? d'augmenter peut-être la haine qu'on a pour moi, en détruisant tout ce qui l'excuse, ou du moins le prétexte dont on la colore. Si vous aviez un ami véritable, si vous pouviez m'en nommer un seul, je vous

la remettrais cette lettre fatale, & je vous dirais : allez me justifier dans un cœur digne de vous, déposez y mon innocence & nos secrets, & que l'amitié, en partageant notre bonheur, l'augmente encore s'il est possible. Mais, continuai-je, vous n'avez d'ami que moi, & vous n'êtes aimé que par moi seule; si mes sentimens vous suffisent, que nous serons heureux! mais hélas, nous ne pouvons l'être qu'à ce prix! Ces dernières paroles l'émurent & le touchèrent; il me répondit avec le charme & la douceur qui accompagnaient naturellement ses discours. Il m'attendrit, me calma, mais il ne me satisfit point. Le voile était enfin déchiré, l'aimant peut-être autant que jamais, je le connaissais trop parfaitement pour que les protestations de sa tendresse & les assurances d'un sentiment égal au mien eussent encore le droit de me persuader; je l'écoutais avec plaisir, des mots si doux flattaient mon oreille; mais ayant perdu l'illusion qui me les rendait si chers autrefois, je les entendais sans transport.

Deux jours après cet entretien, un matin que nous déjeunions ensemble, on nous apporta la feuille des nouvelles; pendant que je faisais le thé, Lord Clarendon la prit & la lut tout bas; tout-à coup il se leva & sortit de la chambre; au bout de quelques instans ne le voyant pas revenir, je fus le chercher; je le trouvai dans son cabinet lisant encore la feuille qu'il avait emportée. En jetant les yeux sur son visage, je devinai au moment même une partie de la vérité. Quand il m'apperçut, il voulut me cacher le papier, mais je m'en saisis & le regardant avec tranquillité; je sais, lui dis je, ce que contient cet écrit, il est inutile de m'en faire un mystère; on y conte l'histoire de notre réunion, celle du souper n'y est pas oubliée, on cherche à vous y couvrir des plus grands ridicules, on m'y represente sous les traits les plus odieux, & l'on ajoute qu'après vous avoir trahi, j'ai fini par vous séduire, & par vous brouiller avec toutes les personnes qui

auraient pu vous éclairer & me perdre. Vous n'avez pas tout deviné, reprit Lord Clarendon, tenez, puisque vous le voulez, lisez cette absurde calomnie. En disant ces mots, il me donna la feuille en m'indiquant l'article, c'était celui du souper. Après avoir dit que de dix-huit femmes & autant d'hommes priés, il n'était venu que cinq ou six hommes, on ajoutait qu'ayant arrangé une fête que j'avais oublié de contremander, tout-à-coup comme on servait le fruit, les portes de la salle s'ouvrant avec bruit avaient découvert une galerie illuminée, décorée de guirlandes de fleurs, & qu'au même moment la musique la plus mélodieuse & la plus brillante s'était fait entendre. On ajoutait plusieurs réflexions sur *l'indécence atroce* d'avoir préparé *un bal* deux mois après la mort de l'infortuné Comte, & tandis que *sa respectable veuve* noyée dans les larmes, était encore entourée de tout *l'appareil lugubre du deuil le plus profond.*

Voilà un récit tout simple, dis-je à Lord

Lord Clarendon, j'aurais dû l'imaginer, car c'est ainsi que dans le monde les faits se rapportent & se dénaturent. Mais, poursuivis-je, est-il possible que vous receviez une impression si vive de ces nouvelles dont vous connaissez depuis si long-tems la licence & l'imposture? Elles sont presque toujours dictées par la vengeance & la haine, & il suffit d'avoir un ennemi à Londres, pour être ainsi indignement noirci & calomnié. Mais, poursuivis-je, puisque vous ne pouvez pas vaincre à cet égard une sensibilité qui vous rend malheureux, il faut du moins pour quelque tems quitter un séjour où rien ne doit vous attacher.... Oui, reprit-il en se levant & se promenant avec agitation, je veux voyager, Londres m'est devenu odieux, je veux le fuir, & peut-être à jamais. Je l'encourageai dans ce dessein, & il fut décidé que nous partirions sous quinze jours pour la France. On vint interrompre cet entretien pour me dire que Lord Selden arrivant de l'Irlande demandait

à me voir en particulier. Je n'entendis pas prononcer sans émotion le nom de l'ami intime du malheureux Comte d'Elby; je me rendis dans mon appartement, où il fut sur-le-champ introduit. Je viens, Madame, me dit-il, m'acquitter d'un devoir, en vous communiquant la lettre touchante d'un infortuné qui, dans ses derniers momens ne s'est occupé que de vous! .... L'homme qu'il avait chargé de me la remettre vint d'abord me chercher à Londres où je n'étais point, ensuite, sur de fausses indications, il se rendit chez mon oncle dans le Yorkshire, enfin il n'a pu me trouver qu'après deux mois de recherches; alors j'ai tout quitté pour venir sans délai à Londres exécuter avec exactitude & zèle les dernières volontés d'un ami qui me fut si cher. En disant ces paroles il me remit la lettre de l'infortuné Comte, Je l'ouvris d'une main tremblante; elle était datée du jour de sa mort; j'y lus ce qui suit;

« MON DIGNE AMI! »

« Vous savez que depuis long-tems
» ma santé est totalement détruite....
» atteint d'un mal incurable, & sentant
» tout-à-coup des douleurs insupporta-
» bles, j'ai pris une potion qui m'a paru
» devoir être le seul remède à mes
» maux....mon état semble empirer,
» & je crois toucher à mes derniers mo-
» mens....si je ne m'abuse point, ma
» mort qui paraîtra subite, donnera lieu
» sans doute à beaucoup de fables, &
» peut-être que l'envie & la méchanceté
» essayeront d'en tirer parti pour noir-
» cir la réputation de la femme la plus
» intéressante & la plus respectable; vous
» imaginez bien que je veux parler de
» Lady Clarendon. S'il est ainsi, c'est
» vous, mon ami, que je charge du
» soin de réfuter les calomnies dont elle
» sera l'objet; je déclare sur le bord de
» la tombe, que cette femme angélique,
» fidelle à son époux & à tous ses de-
» voirs, est restée pure & irréprochable

„ malgré les injustices de sa famille &
„ du monde !..... Vertueux Selden soyez
„ son défenseur, publiez cette lettre,
„ répandez-en des copies, soyez le pro-
„ tecteur, & s'il le faut le vengeur de
„ l'innocence outragée & de la vertu la
„ plus sublime, persécutée par la haine.
„ Voilà ce que j'attends de vous & l'es-
„ poir qui me console. „

“ Je vous envoie mon épée, elle a
„ bien servi la patrie & l'amitié, & je
„ crois l'honorer davantage encore en
„ la remettant dans vos mains. Adieu !....
„ conservez, cher Selden, cette raison
„ qui vous a toujours préservé des écarts
„ dangereux produits par une imagina-
„ tion exaltée..... La sagesse & le bon-
„ heur sont les fruits précieux de la
„ modération...... Un violent enthou-
„ siasme prolongé, quel qu'il soit, est un
„ état contre nature, dont il ne peut
„ résulter que des égaremens, ou des
„ résolutions désespérées..... „

“ Depuis quatre ans mon testament
„ est entre vos mains ; s'il en est besoin,

„ vous n'oublierez pas d'appeler les qua-
„ tre témoins qui me l'ont vu signer. „

Je lus cette lettre deux fois, car mon trouble & mes larmes m'avaient empêché d'abord de la comprendre. Lord Selden me dit qu'il l'avait déjà fait mettre dans les papiers publics ; & qu'il en répandrait des copies avec profusion. Ensuite il me parla du testament du Comte d'Elby. Il ne peut être contesté, me dit-il, car il est fait depuis plusieurs années ; le Comte l'écrivit peu de tems après la mort du Chevalir Barleton. Il m'a nommé son exécuteur testamentaire ; & c'est une tâche pénible à ramplir. Ce testament sera trouvé fort bizarre et l'est en effet. Le Comte, pour ainsi dire, y deshérite son fils unique, du moins il le frustre de tout ce qu'il peut lui ôter ; par d'anciens arrangemens de famille, il ne peut le dépouiller de la belle terre du Comté de Suffolk, il lui ôte tout le reste, ce qui fait plus de la moitié de cette grande fortune, & pour donner cet immense héritage à un pa-

rent éloigné qu'il n'aimait, ni n'estimait & dont il avait même à se plaindre. Ce parent, repris-je, n'eut-il pas été l'héritier naturel de ces biens, si le Comte n'avait point eu d'enfans? Il est vrai, répondit Lord Selden, mais le Comte laisse un fils, & un fils enfant qui ne peut avoir démérité..... Ah! Monsieur, interrompis-je, sur des choses qui nous sont inconnues, n'accusons point les morts qui ne peuvent nous répondre & se défendre. Le Comte avait des principes & de la probité, soyons persuadés qu'il a cru faire une action équitable. C'en était une en effet, mais comme Lord Selden l'avait prévu, ce testament indigna tout le monde : on s'attendrit sur le sort de *la vertueuse mère*, de *l'intéressant enfant*, & le malheureux Comte fut universellement accusé d'avoir été le père le plus dénaturé, ainsi que le plus ingrat de tous les maris.

Lord Selden me laissa une copie de la lettre du Comte, & je la portai à Lord Clarendon auquel cet écrit causa

la joie la plus vive, car il ne douta point qu'il ne fût suffisant pour mon entière justification. Il se trompa ; la lettre venait trop tard, & ne détruisit point les premières impressions produites par la calomnie. Quand on croit faire honneur à ses principes, en se déchaînant contre des infortunés qui ne sont accusés que sur des *oui dire*, on n'abjure pas facilement ses préventions ; car, au lieu de se glorifier d'une vertueuse indignation, il faudrait convenir qu'on a eu tort, & qu'on a été injuste. Ainsi la lettre du Comte ne changea l'opinion que d'un très-petit nombre de personnes, toutes les autres prétendirent qu'elle ne prouvait que l'inconcevable excès de la passion que le Comte avait eue pour moi, & sa générosité à mon égard. Beaucoup de gens soutinrent que la lettre était supposée & fabriquée entre Lord Selden, Lord Clarendon & moi. Lord Selden se conduisit avec autant de zèle que de droiture, & n'épargna rien pour me justifier ; tout ce qui en résulta, fut qu'en sa pré-

sence on n'osa plus me déchirer; mais d'ailleurs, mes ennemis personnels outrés du testament du Comte & de sa dernière lettre si honorable pour moi, n'én devinrent que plus envenimés & plus ardens à me nuire. Lord Clarendon forcé de renoncer à une espérance qu'il avait embrassée avec transport, retomba dans un chagrin qui me fit faire de nouvelles réflexions & toujours du genre le plus affligeant. Il était sans doute naturel qu'il fût vivement affecté du mépris qu'on me témoignait, j'avais éprouvé ce sentiment pour lui, ainsi je devais le concevoir. Mais je n'avais que trop de raisons de penser qu'il était encore plus sensibles aux ridicules personnels qu'on répandait sur lui, & à la perte d'une société agréable, quoiqu'il n'eût jamais véritablement aimé aucune des personnes qui la composaient. Il m'avait perdu sans désespoir, sans même que sa santé s'en ressentît, & je lui voyais l'affliction la plus vive & la plus profonde, dans une circonstance infiniment moins

douloureuse. D'après ce point de comparaison, il m'était impossible de ne pas attribuer à la vanité, des mouvemens dont il m'eût été si doux d'être la seule cause. On dit communément que les personnes froides sont les plus heureuses, parce qu'elles ne peuvent éprouver les peines les plus cruelles de toutes, qui sont celles que produit la sensibilité; c'est une erreur. Plus nous sommes incapables de nous attacher, plus nous sommes personnels, & l'amour-propre nous prépare des maux cuisans qu'aucune consolation humaine ne peut adoucir. Il fait rougir celui qu'il afflige, il lui ravit jusqu'à cette dernière ressource des infortunés, celle de confier sa peine & de l'alléger en la communiquant. Pour ses jouissances, quelques brillantes qu'elles puissent être, quel est le cœur qu'elles ont jamais satisfait? Insatiable autant qu'insensé, il desire, il envie encore au milieu de ses plus éclatans succès, tandis qu'un seul ins-

tant peût payer à l'ame sensible des années entières de souffrances.

Cependant je m'occupais vivement des préparatifs de notre départ, & je les hâtais avec ardeur, lorsque tout-à-coup Lord Clarendon parut s'en dégoûter, & me dit qu'il ne croyait pas que sa santé pût lui permettre de faire un aussi long voyage; en effet, il était d'un changement affreux, & d'une faiblesse excessive. Mes inquiétudes se ranimèrent, hélas! elles n'étaient que trop bien fondées!... Je rappelai son médecin qu'il avait malgré moi cessé de voir depuis quelque tems; cette nouvelle consultation me remplit d'effroi, & laissa dans le fond de mon ame, un cruel pressentiment qui ne me quitta plus. Le médecin que j'interrogeai secretement, me répondit avec embarras d'abord, & d'une manière obscure; enfin, vivement pressé, il m'avoua que Lord Clarendon avait les commencemens d'une fièvre lente, & qu'il craignait pour sa poitrine; il ajouta qu'il n'y avait d'autres remêdes à

lui prescrire qu'un régime doux & suivi, & l'air de la campagne. C'était m'en dire assez, je ne me flattai pas un moment. Je vis Lord Clarendon attaqué d'une maladie mortelle. Je me livrai à tout le désespoir que devait m'inspirer cette affreuse certitude, & la nécessité de cacher une si juste douleur, la rendait, s'il était possible, plus déchirante & plus insupportable encore. On avait décidé que nous irions nous établir dans la maison de campagne de Lord Clarendon; mais la veille du jour fixé pour le départ, il me déclara qu'il desirait s'éloigner davantage de Londres, & qu'il voulait aller dans le Derbishyre. Je combattis ce projet avec force, mais rien ne put l'en détourner. Alors je ne m'occupai plus que des moyens d'engager secrètement son médecin à nous suivre, j'y réussis; & comme Lord Clarendon ne se croyait pas assez malade pour en avoir besoin, nous imaginâmes différens prétextes, pour lui ôter toute inquiétude à cet égard. Nous arrivâmes dans le

Derbishyre au commencement d'Avril. Lord Clarendon, malgré son abattement & sa langueur, parut se retrouver avec plaisir dans un lieu qui lui fut cher autrefois. Il s'attendrit en revoyant ce cabinet, monument touchant de l'amour & du bonheur. Il voulut, malgré sa faiblesse, aller au petit pavillon du bois; nous y fûmes seuls. Plus d'une fois, pendant le chemin, je le vis pâlir & changer de visage, il pouvait à peine se soutenir; je le conjurai vainement de retourner au château, il s'appuya sur mon bras, & ne pouvant aller jusqu'au pavillon, nous nous arrêtâmes à moitié chemin, & nous nous assîmes sous un arbre sur lequel j'avais écrit ces vers de Schakespeare:

. . . . y feet within me
a peace above all earthly dignities
a still and quiet conscience. (*)

(*) Je jouis d'un bien préférable à toutes les dignités de la terre, la paix que donne une conscience pure.

Lord Clarendon lut ses vers, ensuite me regardant avec attendrissement, c'est ici, me dit-il, que vous retrouvates enfin la tranquillité, c'es ici que je fus oublié!... Cette espèce de reproche si délicat & si doux me toucha d'une manière extraordinaire. Je sentis que je l'aimais dans cet instant plus que jamais. A ce mouvement passionné se joignit l'idée terrible qui me le rendait plus cher encore, que je touchais peut-être au moment affreux de le perdre pour toujours!... Le courage, la raison m'abandonnèrent entièrement; je ne pus me contraindre ni répondre, & je fondis en larmes. Sa surprise fut extrême. Je cherchai des prêtextes, mais j'avais si peu ma tête, que tout jusqu'aux raisons que j'inventais décelaient mon égarement & mon désespoir. Lord Clarendon n'avait que trop appris à me connaître, pour qu'il me fût aisé de l'abuser. Il vit que mon ame était profondément affectée; il savait qu'un seul objet pouvait l'occuper vivement; l'atten-

drissement venait de trahir la douleur, il se rappela mille circosntances qui ne l'avaient pas frappé d'abord, & ce premier trait de lumière lui découvrit presqu'entièrement l'accablante & fatale vérité. Cependant il dissimula, parut me croire, & changea d'entretien. Tandis qu'il parlait, je remarquai tout-à-coup que le tems s'obscurcissait & que la pluie commençait à tomber; nous voulûmes reprendre le chemin du château, mais le vent redoublant avec impétuosité, força Lord Clarendon de s'arrêter au bout de cinquante pas; il s'assit sur un tertre de gazon au pied d'un chêne. Les arbres nous garantirent de la pluie pendant quelques minutes, mais bientôt l'eau tomba par torrens des branches agitées, & le froid excessif du vént nous pénétrait & nous glaçait.... Je ne puis me rappeler, sans frémir, tout ce que je souffris dans cette situation affreuse, qui réunissait tout ce qu'il y avait de plus dangereux pour l'état de Lord Clarendon; peut-être avançait-elle le terme

de sa vie !... Egarée, désespérée, je le couvrais de mon manteau, de ma robe, & le serrant dans mes bras, la tête penchée sur son épaule, je cherchais à lui cacher mon visage inondé de pleurs. Il souffrait & n'osait se plaindre ! Je sentais contre mon cœur, les mouvemens précipités de sa poitrine, son corps était agité d'un frisson universel; il me dit d'une voix faible, ce moment a des charmes, il serait doux de mourir ainsi !... Je ne répondis que par des sanglots qu'il me fut impossible d'étouffer.... Enfin l'orage se calma, & en même tems le médecin, dans une voiture, vint à notre secours. Lord Clarendon, en arrivant au château, se trouva si mal qu'il fut obligé de se mettre au lit. Cependant vers le soir, il parut être mieux, & le lendemain il se leva comme à son ordinaire.

Depuis ce jour funeste, chaque instant augmenta son danger, & je connus facilement aux discours du médecin qu'il ne me restait plus d'espérance;

Lord Clarendon me fit sentir plus d'une fois qu'il était éclairé sur son état, cette découverte acheva de me déchirer l'ame. Je voyais qu'il évitait les occasions de s'attendrir, l'infortuné redoutait des adieux trop tendres, & qui eussent sans doute redoublé ses regrets. Je ne pouvais lui parler des choses même les plus indifférentes, sans que les larmes ne me vinssent aux yeux : quand il le remarquait, il soupirait & gardait le silence. Je dévorais mes pleurs, je me taisais ; mais ma douleur éclatait malgré moi, & l'idée qu'elle ajoutait à ses peines, y mettait le comble. Un soir que j'étais seule avec lui, il me dit après quelques instans d'une rêverie profonde, j'ai une grace à vous demander ; il faut que j'obtienne de vous une promesse nécessaire à ma tranquillité. Décidée à ne point faire usage de la lettre du Comte d'Elby, vous avez été plus d'une fois tentée de la brûler, je vous en ai empêché. Donnez-moi votre parole, poursuivit-il, que quelqu'événement qui puisse arri-

ver, vous la garderez toujours; je vous connais, ajouta-t-il, en prenant une de mes mains, & la pressant dans les siennes, je sais trop où peut vous porter le dégoût du monde, & le projet que vous formerez peut-être un jour d'y renoncer à jamais. Détruisez donc une inquiétude qui me tourmente; il me sera doux de penser que vous conserverez toujours le précieux témoignage de votre innocence & de votre vertu, qu'il vous survivra même, & que si vous avez dédaigné d'en faire usage, il pourra du moins justifier votre mémoire, & lui mériter l'admiration que vous êtes si digne d'inspirer. A ces mots, sentant que je ne pourrais répondre sans verser un torrent de larmes, je me contentai de lui serrer la main. Me voilà tranquile, reprit-il: croyez que le soin de votre bonheur est sur-tout ce qui m'anime. Vous êtes bien jeune, votre ame est trop sensible pour ne pas chercher un jour les douces consolations de l'amitié, je vous laisse de quoi justifier

celle que vous inspirerez sans doute. Ah ! m'écriai-je enfin, en laissant tomber mon visage sur le sien, & le baignant de larmes, quels funestes discours ! vous déchirez mon cœur... cé cœur infortuné que nul autre jamais ne remplira que vous... Oui, reprit-il d'une voix faible & tremblante; je n'ai pas assez connu mon bonheur, je n'ai pas fait le tien... Ce regret est affreux !... Hélas, interrompis-je, vous me faites mourir !.. Je n'en pus dire davantage, mes forces épuisées m'abandonnèrent, je tombai sans connaissance dans ses bras !... J'étais condamnée à revoir la lumière, à supporter la vie; mais du moins je perdis pour quelques instans le sentiment pénible d'une existence odieuse. Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans ma chambre, je demandai Lord Clarendon, je voulus l'aller rejoindre; on me retint en me disant qu'il reposait, & que le médecin avait ordonné que personne n'entrât chez lui Une heure après, le médecin vint me

retrouver. Je fus frappée de l'altération que je remarquai sur son visage ; je m'avançai vers lui en tremblant & n'osant le questionner, mes regards égarés, inquiets, lui peignirent assez le trouble de mon ame, & le doute affreux qui l'agitait... Il gardait toujours le silence ; enfin j'osai dire d'une voix timide : eh bien! Lord Clarendon ?... Il est mal, reprit-il, Mylady, ne vous flattez pas, il est fort mal... Quoi donc, interrompis-je, tout est-il fini pour moi ?.... Il respire encore, répondit-il, il vit, soyez-en sûre : mais... c'en est assez, m'écriai-je ; hélas, je vous entends, je vois mon sort !... Demain, demain sans doute, cette nuit peut-être.... tout mon bonheur sera détruit, anéanti ! Il ne m'en restera que l'éternel & désespérant souvenir ! Après avoir exhalé ma douleur par tout ce qu'elle peut inspirer de plus violent, je voulus aller chez Lord Clarendon ; le médecin s'y opposa avec fermeté ; mais voyant qu'il ne pouvait me persuader, eh bien, me dit-

il, vous me forcez à vous percer le cœur; je vous le répète, Lord Clarendon existe encore, mais il n'a que peu d'heures à vivre, sentant son état, & craignant sa faiblesse, il a tracé dans cet écrit qu'il m'a chargé de vous remettre... O ciel, interrompis-je, il m'écrit! lui!... A ces mots, je pris ce billet funeste & si touchant, & je me jetai à genoux pour le lire... Ce billet que je porte toujours avec moi, & qui, placé pour jamais sur mon cœur, me suivra dans la tombe, contient ces mots:

« Laisse-moi mourir avec courage, » s'il est possible!.... Ne viens point..... » je t'en conjure.... je l'exige..... ta » présence chérie ne peut qu'irriter mes » regrets..... Il faut renoncer à la vie... » au bonheur, à toi!..... Que je te plains; » Voilà mon dernier sentiment!.... »

En retraçant cet écrit ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent, mon cœur est déchiré!.... & j'ai pu le recevoir sans mourir!... Respectant des volontés sacrées pour moi, je consentis à ne point

entrer dans la chambre de Lord Clarendon, mais je voulais passer la nuit dans un cabinet voisin, le médecin m'en empêcha. Songez, me dit-il, qu'il a toute sa connaissance, si près de lui saurez-vous contraindre une douleur qui vous a déjà trahi tant de fois ? Vos pleurs, vos gémissemens involontaires parviendront jusqu'à lui, & vous porterez le trouble & le désespoir dans son ame. Je me rendis à ces cruelles raisons, le médecin retourna chez Lord Clarendon & je restai seule dans ma chambre. Je ne me couchai point, je m'assis dans un fauteuil vis-à-vis le portrait de Lord Clarendon, les yeux fixément attachés sur cette image chérie; je passai quelques heures dans cette situation sans verser une larme; immobile & glacée, également incapable de penser & de réfléchir, mais avec un saisissement & une oppression plus terribles peut-être que cet état de désespoir où l'on peut du moins se plaindre, gémir & former mille projets violens; mais qui, dictés par la

douleur offrent les seules consolations qu'elle puisse recevoir. Absorbée, anéantie, l'épuisement de mes forces, la nullité de mes idées, en m'ôtant toute espèce de réflexion, semblaient me livrer plus entière à cette impression douloureuse, à cette blessure profonde qui déchirait mon ame. Mon imagination éteinte n'agissait plus; ni le passé, ni l'avenir ne s'offraient à mon esprit; nulle idée ne se mêlait à cette seule pensée, toujours présente, *il se meurt!*.... C'est ainsi que, dans une affreuse agonie, privé de la raison, sans parole & sans mouvement, sans distraction & sans idées, on en sent mieux les maux qui vont ôter la vie, & l'on n'existe plus que pour souffrir.....

Cependant, vers les cinq heures du matin, une triste lampe de nuit, qui seule éclairait ma chambre, s'éteignit tout-à-coup : la douleur est presque toujours superstitieuse; cet incident si frivole me pénétra de terreur, & m'arrachant à ma sombre léthargie, vint rem-

plir mon imagination troublée d'objets fantastiques & funestes. Une sueur froide inondait mon visage, tandis qu'un feu dévorant semblait s'allumer dans mes veines; je frissonnais & je brûlais; le battement précipité de mes artères, formait dans ma tête un bruit confus & des sons illusoires, semblables à de sourds gémissemens. A travers l'obscurité profonde qui m'environnait, mes yeux appesantis & fascinés par la terreur, voyaient tour-à tour, se former & disparaître une suite lugubre d'effrayantes images. Au milieu de ces tableaux vagues, fugitifs & funèbres, un seul, plus cruel que tous les autres, semblait se fixer près de moi!... Sur un lit de douleur & livré à la mort, je découvrais les tristes restes de l'objet infortuné, de cet affreux délire!... Je le contemplais sans mouvement, inanimé, défiguré, j'étais au chevet de son lit, j'y touchais!.... Mes cheveux se dressaient sur mon front!.... Un trait mortel, un poids insupportable, en déchirant, en oppressant mon cœur,

m'ôtaient la faculté de m'arracher à ce spectable horrible! Je ne pouvais ni fuir, ni me soulever, ni même appeler à mon secours! Situation terrible, semblable à cet état fatiguant où n'étant endormi qu'à moitié & tourmenté par un rêve sinistre, on lutte en vain contre le sommeil, & l'on fait pour se réveiller de pénibles & d'inutiles efforts. Mais hélas! les illusions les plus funestes ne me peignaient que ma destinée, & le réveil devait être pour moi, plus affreux encore que le songe. Les premiers rayons du jour vinrent dissiper ces noirs phantômes de la nuit.... Je me levai de mon fauteuil, j'entr'ouvris la porte de ma chambre avec l'intention de demander des nouvelles de Lord Clarendon, mais une crainte secrette me retint malgré moi; j'allais peut-être acquérir la certitude de l'éternel malheur de ma vie!... Cette idée, quoique confuse, me fit subitement refermer ma porte & je rentrai dans ma chambre. Je m'approchai d'une pendule & je vis qu'il était six heures

trois

trois quarts. Cette pendule était placée à côté du portrait de Lord Clarendon ; en considérant l'aiguille à secondes qui tournait rapidement, j'éprouvai un sentiment impossible à dépeindre ; il me semblait que cette aiguille, dans le cours qu'elle parcourrait, emportait avec elle une portion de mon existence ! A mesure que mon œil suivait son mouvement prompt & funeste, je me sentais défaillir !.... Enfin, fixant mes yeux sur le portrait, le tems s'écoule, & fuit sans retour, m'écriai-je, & peut-être quelques minutes de plus vont emporter pour jamais les faibles restes de mon bonheur & de mes espérances ! A ces mots, un déluge de pleurs me coupa la parole ; je m'éloignai du portrait, objet trop cher dont je ne pouvais soutenir la vue ; j'invoquai le ciel, je me prosternai, j'osai lui demander un miracle ; hélas ! je ne méritais pas de l'obtenir ; distraite par la douleur, abattue & consternée, je n'avais plus d'espoir, & je priai sans ferveur. Vers les huit

heures, j'entendis marcher près de ma chambre; on s'arrêta à ma porte, je tressaillis, mais je gardai le plus profond silence. Je distinguai la voix du médecin qui parlait bas à mes femmes, & après quelques instans il s'éloigna: au bout d'un quart-d'heure il revint encore & frappa doucement; je ne répondis point, je ne compris que trop ce que signifiaient ces différens mouvemens, mais je voulais du moins, pour la dernière fois, chercher encore à m'abuser. Enfin à neuf heures ma porte s'ouvrit, & je vis paraître le médecin; mon arrêt était écrit sur son visage...... mais par une faiblesse inconcevable, je desirai qu'il cherchât à me tromper encore, & je lui dis, avec une voix éteinte qui démentait mes paroles: vous ne venez pas sans doute pour me donner la mort, je ne vous verrais pas, si vous n'aviez plus d'espérance!..... Ses yeux se remplirent de pleurs, je détournai la tête, pour lui cacher les miens, mais d'affreuses convulsions agitant tout mon

corps décelèrent mon désespoir. Il s'approcha de moi, & me dit : votre voiture est prête, Mylady, il faut partir.... Laissez-moi, lui dis-je en le repoussant avec force, je veux rester ici, rien ne pourra m'en arracher.... A ces mots il s'écria douloureusement, ô ciel ! ne m'entendez-vous pas !.... Vous avez tout perdu, Mylady, ç'en est fait Lord Clarendon n'existe plus !... Hélas ! je le savais, j'en étais sure, mais ces terribles paroles : *Lord Clarendon n'existe plus !* Cette sentence formelle, irrévocable, qui frappait enfin distinctement mon oreille acheva de m'arracher l'ame. Le tems n'effacera jamais de mon souvenir l'impression affreuse de ces mots funestes, je crois encore les entendre prononcer & retentir autour de moi !.... Je passerai rapidement sur les détails qui me restent à faire : l'histoire de ma vie doit finir à cette époque fatale. Le médecin, guidé par l'attachement le plus vrai pour moi, m'arracha d'un séjour où j'aurais sans doute trouvé la mort,

Sans connaissance & sans mouvement, je fus portée dans une voiture qui prit aussitôt la route de Londres. A vingt lieues de cette ville je tombai dangereusement malade, & je restai dans un cabaret pendant trois semaines entre la vie & la mort; le médecin me veilla, ne me quitta pas, il me retira des portes du tombeau.... & son habileté n'avait pu sauver Lord Clarendon! Hélas! elle ne devait m'être qu'inutile ou funeste. Enfin je revis Londres, mais avec la ferme résolution de n'y rester que le tems nécessaire à l'arrangement de mes affaires, afin d'exécuter ensuite sans délai le projet que je méditais déjà. Mes ennemis étaient devenus plus ardens que jamais, ils répandaient contre moi les calomnies les plus noires & les plus atroces; les dernières volontés de Lord Clarendon avaient mis le comble à leur haine; son testament ne regardait que moi, ne parlait que de moi. Il contenait ces mots:

« Je donne tous mes biens & tout

„ ce que je possède, sans exception, à
„ la plus respectable de toutes les femme ;
„ à la mienne, à Lady Clarendon. Elle
„ a fait mon bonheur durant ma vie, &
„ je ne puis rien faire pour le sien après
„ ma mort ! je ne puis que me satisfaire
„ par ce dernier & faible témoignage
„ d'estime & de reconnaissance. „

Il ne fit ce testament que huit jours avant sa mort. Des héritiers avides, frustrés sans retour de leurs espérances, se déchaînèrent avec violence contre moi ; Lady Névil & la Comtesse d'Elby se mirent à leur tête pour me noircir & me déchirer, soutenues par leurs amis, elles achevèrent de confirmer le public dans l'opinion que j'étais un monstre dont le plus vil intérêt, l'imposture & la perfidie avaient dirigé toutes les actions. Cependant, pressant vivement l'arrangement de mes affaires, je parvins à les terminer. Alors j'écrivis à Lady Névil que je la priois de se rendre chez moi le lendemain, & que j'avais les choses du monde les plus importantes à

lui communiquer; j'envoyai une lettre circulaire conçue dans les mêmes termes à tous les parens de Lord Clarendon, à l'exception de la Comtesse d'Elby qui fut la seule que je n'invitai point; j'en dirai bientôt les raisons. Personne ne manque au rendez-vous. Quand tout le monde fut rassemblé dans le sallon, on vint m'avertir, & je m'y rendis suivie de mes gens d'affaires, & de ce digne & vertueux médecin dont j'ai déjà tant parlé. L'agitation que donne toujours une résolution extraordinaire, cette assemblée nombreuse, ces habits lugubres, ce deuil affreux qui m'environnait, toutes ces circonstances me causèrent un trouble & une émotion dont j'eus peine à me remettre. Enfin je m'assis, & posant sur une table plusieurs papiers que je tenais, j'ordonnai qu'on ouvrît les portes de la salle, & que l'on fit entrer tout ce qui avait appartenu à Lo d Clarendon; au même instant tous ses gens parurent, & se rangèrent debout derrière nos chaises. Cette scène

singulière causa la surprise la plus vive, & l'on attendait avec impatience & curiosité quel en serait le dénouement, lorsque je pris la parole à-peu-près en ces termes. Après la perte que j'ai faite, je n'ai plus qu'un devoir à remplir, & qu'un désir à former, je dois à jamais pleurer mon ami, mon bienfaiteur & mon époux; celui qui sut pour moi braver l'opinion publique, & qui me fit encore de plus grands sacrifices en brisant les nœuds chéris qui l'attachaient à sa famille. Le seul désir qui me reste est de justifier sa mémoire; & je ne le puis qu'en cherchant à me justifier moi-même. Accusée par la calomnie, je prouvai mon innocence à Lord Clarendon; l'honneur & l'humanité nous défendaient également de produire ce témoignage. Cependant Lord Clarendon par les sermens les plus authentiques, par les prières les plus touchantes, tâcha de me conserver un appui dans sa famille & des défenseurs dans ses amis. On ne l'estima point

assez pour le croire, on ne l'aima pas assez pour le plaindre. Il fut abandonné. La méchanceté, la haine, l'exilèrent de Londres; le ressentiment & la douleur ont peut-être avancé le terme de sa vie: il eut assez de courage pour mépriser l'injuste prévention du public, il fut trop sensible pour oublier des ingrats sur lesquels il avait compté. Seule je lui restai, ses derniers sentimens furent pour moi seule. Il m'a fait son unique héritière au préjudice de ses parens; il n'eut qu'à se louer de moi, il n'eut qu'à se plaindre d'eux; peut-être a-t il cru les punir en les deshéritant, mais il m'estima trop pour se flatter que cette vengeance put me récompenser. Je sais qu'on pense & qu'on publie, qu'un sordide intérêt fut l'unique base de ma conduite: en prouvant qu'on me jugea mal sur ce point, c'est presqu'entièrement me justifier sur tous les autres. Méprisant des biens qui me sont inutiles voici donc l'usage que j'en fais: je ne m'en réserve rien, je me contente

de recouvrer la somme modique, faible débris de l'héritage de mon père. Je supplie l'homme vertueux qui lui prodigua tant de soins, & qui fut à la fois son médecin & son seul ami, d'accepter sa maison de campagne près de Londres; & j'abandonne le reste de sa fortune à ses héritiers naturels, à l'exception toutefois de la Comtesse d'Elby & de son fils, que je ne comprends point dans cette donation. Si mes offres ne sont pas acceptées ce soir, j'ai des acquéreurs tous prêts, je vends demain les terres de Lord Clarendon, & de leur produit j'enrichis les hôpitaux de Londres. Voilà mon irrévocable résolution, la vanité ne me l'inspira point, je ne jouïrai pas de la réputation qu'elle doit me rendre, je quitte pour jamais l'Angleterre, j'abandonne sans regrets une patrie où je n'ai trouvé ni parens, ni consolation, ni pitié; sous un nom supposé, je vais dans une terre étrangère me consacrer à l'obscurité, qui seule convient à ma douleur! là, j'oublierai

Londres & mes ennemis, & je n'y conserverai que le souvenir ineffaçable du meilleur des hommes & du plus chéri des époux.

En finissant ce discours, je me levai, & m'approchant de Lady Bolton & de Lady Névil : voilà, leur dîs-je, en leur présentant des papiers, les donnations de tous mes biens, elles sont revêtues des formes nécessaires, je vous les remets & je ne vous demande point de réponse dans cet instant, je ne les recevrai que ce soir, & je me flatte qu'elles ne seront dictées ni par une fausse fierté, ni par d'anciens ressentimens. A ces mots, je m'éloignai précipitamment, je fus m'enfermer dans ma chambre, & je laissai toute l'assemblée dans un étonnement qui n'avait permis à personne de m'interrompre ou de me répondre. Après quelques difficultés faibles & légères on accepta toutes mes offres, en assurant que la seule tendresse maternelle y décidait. Cet événement fit le plus grand bruit à Londres. On appela mon désintéres-

sement une folie romanesque inspirée par l'orgueil, & l'exclusion que j'avais donnée à la Comtesse d'Elby, fut universellement blâmée comme une injustice & l'effet d'une haine criminelle. J'avoue qu'ayant prévu ce jugement, j'avais été bien tentée d'appeler la Comtesse au partage des biens de son frère, mais la probité m'en empêcha; je connaissais la naissance illégitime de son fils, & je crus devoir à la mémoire du malheureux Comte d'Elby de me conduire dans cette occasion d'après les principes qu'il avait suivis. Pour achever de rendre compte de tout ce qui est relatif à la Comtesse d'Elby, j'ajouterai que cette femme si louée, si prônée, si admirée, perdit tout-à-coup sa considération très-peu de tems après mon départ d'Angleterre. Une grossesse de six mois la força de déclarer son mariage jusqu'alors secret, avec un jeune homme sans mœurs & sans fortune qu'elle avait épousé huit mois après son veuvage; au bout de six se-

maines elle accoucha d'un enfant mort, auquel elle ne survécut que peu de jours ; & le fils qu'elle a laissé vient de mourir il y a environ trois mois.

Toutes mes affaires étant terminées, je me disposai à quitter pour jamais l'Angleterre, & à congédier mes femmes & tous mes domestiques, à l'exception de Tompson qui ne voulut pas me quitter : je me décidai à partir secrettement & sans délai. J'en fixe l'instant, & la veille de ce jour je fais les comptes de tous mes gens & de ceux de Lord Clarendon ; leurs pleurs & leurs adieux m'émurent extrêmement : ils sortirent tous de ma maison, & je me trouvai seule avec Tompson. Il m'apprêta un souper auquel je ne touchai pas; je me sentais une sorte d'accablement que je n'avais jamais connu & plus de tristesse que d'attendrissement. A dix heures, je renvoyai Tompson en lui disant de me réveiller avant le jour. Il soupira & me dit ; & qui vous déshabillera ce soir ? moi-même, répondis-je ; ah ! Dieu ne

prit-il, en levant les yeux au ciel, Lady Clarendon n'avoir pas seulement une femme-de-chambre pour la servir!.... Tompson, lui dis-je, il n'est plus question de faste & de grandeur...... J'ai renoncé, vous le savez, à toutes ces vaines chimères!..... En prononçant ces dernières paroles je voulus sourire, & je sentis que mes yeux se remplissaient de larmes. Tompson sortit. Quand je me vis absolument seule, j'éprouvai une espèce d'effroi, qui me rendit immobile un moment; je regardais avec étonnement ce qui m'environnait; la vue de cet appartement si vaste, si somptueux qui ne m'appartenait plus, & la magnificence de son ameublement, faisait sur moi une impression nouvelle & désagréable. Je me déshabillai lentement & avec distraction. J'avais le cœur serré, oppressé; mais accoutumée depuis longtems à la douleur, ces différens mouvemens ne pouvaient ni me surprendre ni m'inquietter. Je me couchai assez tard & à trois heures du matin Tompson

entra dans ma chambre & me réveilla. Je me levai, m'habillai à la hâte, & je descendis sur-le-champ, appuyée sur le bras de Tompson qui tenait une lumière. Je marchais lentement, lorsque je m'apperçus qu'il pleurait, je m'arrêtai, & je lui dis avec émotion, eh bien Tompson, vous repentez-vous d'avoir voulu me suivre ? restez, vous le pouvez. Hélas ! Madame, reprit-il, cette maison déserte, cette fuite au milieu de la nuit, ce changement de fortune, tout cela m'étonne, non pour moi, mais vous, Mylady, ne vous repentirez-vous jamais ?.... Cette dernière question m'interdit ; dans l'enthousiasme qui m'avait guidé, cette idée de repentir ne s'était jamais offerte à mon esprit, & dans ce moment de trouble, ces paroles si simples de Tompson me causèrent un sentiment inexpliquable d'inquiétude & d'amertume : nous étions sur les marches du perron, prêts à descendre dans la cour, allez, dis-je à Tompson, ouvrir les portes & faites entrer la voiture, je

vous attends ici. A ces mots il s'éloigne & je reste seule ; je me retourne, & considérant, à la lueur de la lune, la façade de la maison : dans deux heures, dis-je, cet hôtel maintenant désert, sera rempli des héritiers avides de Lord Clarendon !... de mes ennemis !.... on n'y parlera de moi que pour chercher à diminuer le mérite du sacrifice que j'ai fait, & peut-être pour me noircir & me calomnier encore !... Tout ce qui m'environne ici m'est étranger..... Je vais dans des lieux inconnus porter des souvenirs douloureux & une existence obscure & malheureuse !..... Voilà le sort que j'ai choisi !... En parlant ainsi, je sentis mes larmes couler le long de mes joues : surprise d'éprouver des mouvemens dont je ne me serais jamais cru susceptible, ô ciel ! m'écriai-je, voilà donc les pensées qui m'occupent & les regrets qui m'affligent en quittant Londres !... & j'y laisse les cendres de Lord Clarendon ! & déjà je touche au repentir..... & quoi ne serais-je que vaine

& vindicative !.... Dans ce moment Tompson revint avec ma voiture, j'y montai avec un serrement de cœur d'autant plus pénible, que je m'en reprochais vivement l'indigne cause, & que je ne cédais à cette faiblesse qu'en rougissant. Il régnait une telle confusion dans mes idées que je ne pouvais démêler positivement ce qui se passait au fond de mon ame, d'ailleurs je redoutais d'y descendre & de l'interroger, & je connus que la peine la plus inquiétante & la plus humiliantes de toutes, est celle de se craindre & de douter de soi-même.

Les cendres de Lord Clarendon, transportées dans la sépulture de ses pères, reposent à peu de distance des murs de Londres, dans un tombeau que je lui ait fait élever : je me fis conduire à ce monument. Nous y arrivâmes avant la naissance du jour. J'avais fait prévenir le gardien de l'église, il m'attendait. Il m'ouvre la porte, & j'entre seule dans ce lieu sombre & lugubre ; la triste clarté d'une lampe me guide ; j'apperçois le

monument qui renferme pour jamais tout ce qui me fut cher ! Je me prosterne sur le marbre.... C'est là que je veux me recueillir & consulter mon cœur...... O toi ! que j'osai me flatter d'aimer uniquement, m'écriai-je, suis-je digne encore de cette estime précieuse & parfaite qui fut pour moi ton dernier sentiment ? Si tu ne t'abusas point, tous les sacrifices que j'ai faits à ta mémoire ont dû soulager ce cœur infortuné.... Et si jamais j'éprouve de coupables regrets, je ne mériterais ni tes bienfaits ni ta tendresse...... ¡Mais, poursuivis-je, quand je pourrais encore vivre dans le monde, y reparaître avec éclat, justifiée, estimée, voudrais-je y rester ? De vaines louanges, un frivole encens, me feraient-ils oublier tout ce que j'ai perdu, & me rendraient-ils supportables un esclavage, une contrainte qui m'étaient à charge autrefois dans le tems même de mon bonheur ?.... Ici je m'arrêtai, & dans le silence & le recueillement, j'interrogeai mon cœur, & je pénétrai dans

ses replis les plus profonds. A mesure que je développais mes sentimens secrets, la fausse terreur qui m'avait abusée se dissipait comme un vain songe, je recouvrais à la fois la raison & le courage, & dégagée du vil abaissement d'une crainte injurieuse, je ne rougissais plus que d'avoir pû me méconnaître. Quand je fus entiérement rassurée sur le fond de mon ame, je ne m'occupai plus que de l'objet funeste que j'avais sous les yeux. Tous les premiers transports de ma douleur se réveillèrent avec plus de force que jamais. Mon imagination s'embrâsa, s'exalta.... Elle m'offrit l'idée d'un nouveau sacrifice que je fis avec transport avant de m'arracher de ce funeste lieu!... Je traçai sur la tombe, avec la pointe d'un couteau, ces paroles qui, depuis, par les soins de Lord Selden, y furent gravées en lettres d'or.....

"J'ai pu sans mourir contempler ce „tombeau, mais j'y dépose, j'y laisse „tout ce qui me reste, une odieuse &

„ funeste liberté !..... Oui, dans ce
„ temple consacré par la piété, je m'en-
„ gage, par tout ce que la religion &
„ la tendresse ont d'inviolable, à ne
„ jamais former de nouveaux nœuds...
„ Tout s'altère, tout se détruit!.... S'il
„ est possible que le tems puisse triom-
„ pher de ma douleur, ce marbre, du
„ moins, doit me survivre, & j'y grave
„ un serment ineffaçable & sacré. „

Dans cet endroit de l'histoire de Lady Clarendon, Sainville laissa tomber le manuscrit sur la table, & comme s'il eût été frappé de la foudre, il resta sans mouvement pendant quelques minutes. Ensuite se levant impétueusement & se promenant à grands pas dans sa chambre, tout est dit, s'écria-t-il, nulle espérance ne me reste..... nulle!... & cependant cette fatale lecture vient d'achever de m'enivrer, de me perdre!... dans quel abîme ô ciel! me suis-je précipité!... En disant ces paroles il se jetta dans un fauteuil, & y resta plus d'une demie-heure dans l'accablement

de la douleur la plus profonde. Enfin, retournant vers la table & jettant les yeux sur le manuscrit, il y vit encore la trace des larmes dont il l'avait plus d'une fois inondé durant sa lecture : ah ! dit-il, quelles étaient douces ces larmes que j'ai versées ! j'avais encore l'espérance !... Cependant, il reprit le manuscrit, & continuant sa lecture, il lut ce qui suit :

Je quittai Londres sans différer, je passai la mer, je fus en Suisse & delà en Italie. De longs voyages, la dissipation qu'entraîne nécessairement une continuelle succession d'objets nouveaux & curieux ; enfin d'utiles réflexions rétablirent insensiblement le calme dans mon ame. Décidée à me fixer en France, je vins dans cette province, & j'y achetai la petite ferme que j'occupe ; on assure que le Seigneur de cette terre n'y viendra jamais, ainsi nulle importunité n'y troublera mon repos.

Les premiers mois que j'ai passé dans cette solitude, s'écoulèrent pour moi

de la manière la plus triste. Fatiguée de mes voyages, & surtout de cette multitude de nouvelles connaissances & de liaisons momentanées qu'on est obligé de faire en pays étranger lorsqu'on veut s'y instruire; je m'étais fait une idée charmante du projet de me consacrer à une retraite absolue, j'arrivai ici avec la persuasion que j'allais y goûter la tranquillité la plus parfaite; je ne m'y ennuyai point, j'avais repris depuis longtems le gout & l'habitude de l'occupation; mais j'y retrouvai tous les souvenirs que la distraction, causée par les voyages, avait presqu'effacés de ma mémoire. Ces souvenirs se ranimant chaque jour, me rendirent, & presqu'à la fois, toutes les douleurs que j'avais successivement éprouvé dans ma vie. Toujours seule, n'ayant dans aucun moment la dissipation si nécessaire de la conversation, le présent & l'avenir n'offrant à mon imagination qu'une répétition monotone & constante, dont une seule de mes journées me retraçait une

image complette; mes idées se tournaient naturellement sur le passé, & je n'y trouvais que des sujets de regrets ou de repentir. Ma pensée me reportant jusqu'aux jours de mon enfance, je pleurai de nouveau ma mère, comme si je l'eusse perdue depuis peu de tems; je sentais combien sa tendresse & ses conseils auraient pu m'être utiles, & de quels malheurs ils m'auraient préservée! Je me retraçai, avec amertume, tous les détails de ma conduite avec Lord Clarendon, & à la douleur déchirante de sa mort, se joignit le remords affreux d'en avoir été la cause; car je ne pus me dissimuler qu'avec un caractère plus raisonnable & des sentimens plus modérés, j'aurais fait son bonheur, & qu'alors il n'eût pas été la victime des chagrins qui le conduisirent au tombeau. Au milieu de ces réflexions accablantes, le souvenir du comte d'Elby vint encore me troubler & m'affliger. Non-seulement je me reprochais sa mort; mais je le regrettais comme la seule personne qui eût

pu m'offrir quelque consolation. Lui seul, dans l'univers, aurait pu m'accorder une compassion proportionnée à mes malheurs ! Cette idée me rendait son souvenir intéressant & précieux : elle me frappa si vivement que je ne pouvais plus penser à lui qu'avec une extrême émotion & une véritable douleur ; j'oubliais ses égaremens, je ne me rappellais que la délicatesse, la générosité de ses sentimens & l'énergie de son ame : je me répétais, il m'aimait comme j'ai su aimer ! S'il vivait, je dirais, il est encore un cœur qui peut comprendre le mien ; & fut-il loin de moi, fut-il à l'autre extrêmité du monde, je ne serais pas seule sur la terre !... Je relus un jour sa dernière lettre, & j'y trouvai plusieurs passages qui me touchèrent si profondément, qu'il me sembla que je les lisais pour la première fois ! sur-tout celui dans lequel il dépeint la joie qu'il ressentit en voyant se dessiner sur le plafond de mon cabinet l'ombre de ma tête !... J'aurais cru qu'une telle sensa-

tion ne pouvait être éprouvée que par une femme.

Poursuivie par de cruelles réflexions, & déchirée par des regrets superflus, je connus que dans une solitude absolue il n'y a de souvenir agréable que celui du bien qu'on a fait; on juge alors ses actions passées, comme la piété les jugerait à l'instant de mourir; & qui peut supporter cet examen sévère?.... je sentis que la vertu seule pourrait m'arracher à la mélancolie qui me consumait, & que l'unique moyen d'effacer des souvenirs désolans était de m'en préparer de consolateurs pour l'avenir. Je cherchai des infortunés, on les trouve aisément dans une terre depuis longtems abandonnée de son Seigneur! J'oubliai mes malheurs en soulageant leurs peines, & je suis parvenue enfin par degrés à goûter une tranquillité indépendante des événemens, & qu'il n'est plus au pouvoir des hommes de détruire ou d'altérer jamais.

Sainville après avoir fini la lecture de

l'histoire de Lady Clarendon, voyant qu'il était grand jour, sortit de sa chambre & descendit dans les jardins. A six heures il fit éveiller le Baron, & entra aussitôt chez lui. Sainville s'assit sur le lit de son ami, & pressé d'ouvrir son ame il commença par lui confier le vrai nom de Constance. Quoi! s'écria le Baron, cette étrangère, cette inconnue est Lady Clarendon!.... j'étais à Londres, poursuivit-il, dans le tems de sa retraite, tems où l'imposture & la haine la peignaient des plus noires couleurs. Dans mon second voyage j'appris toutes ses infortunes & sa fuite, j'entendis beaucoup venter ses charmes, son esprit, & la noble fierté de son caractère, mais on doutait de son innocence &..... Si vous vouliez m'entendre, interrompit Sainville, au lieu de me conter les conjectures formées à Londres il y a trois ans, je pourrais..... Ah! mon ami, reprit le Baron, elle ne prouvera jamais qu'elle n'ait pas éperduement aimé le Comte d'Elby, & qu'en

suite par un inconcevable caprice elle n'ait pas été la cause de sa mort. Elle a montré de la grandeur d'ame, un désintéressement inoui, mais ses plus vrais admirateurs sont persuadés que sa passion pour le Comte d'Elby.... Enfin, s'écria Sainville, vous êtes décidé à ne pas m'écouter!.... Un seul mot, dit encore le Baron, pour convaincre de son innocence, elle a sacrifié sa fortune, son rang & son état; elle a de ses dépouilles enrichi ses plus mortels ennemis, & vous croyez que si elle eût possédé une preuve positive de sa vertu elle ne l'aurait pas voulu produire?.... Les raisons les plus sacrées, interrompit Sainville, la forçaient à cacher cette preuve.... Ah! vous y voilà, reprit le Baron, & cette phrase vous satisfait. Mais peut-il exister une raison qui retienne sur un tel point, quand il s'agit de recouvrer l'honneur, & de le rendre à un mari qu'on prétend aimer uniquement? Le Baron qui ne s'arrêtait pas facilement quand il avait une fois com-

mencé une dissertation, aurait poussé celle ci beaucoup plus loin, si son ami ne se fût pas fâché tout à fait. Sainville obtenant enfin une audience paisible, conta rapidement l'histoire de Lady Clarendon. Et tirant de sa poche le manuscrit, il lut la lettre du Comte d'Elby toute entière; il jouit avec un plaisir inexprimable de l'étonnement de son ami. Non jamais! s'écria le Baron, je ne jugerai sur des apparences & sur ces rapports infidèles, dictés par l'envie & la haine, & qui forment la réputation des personnes célèbres! .... quoi! cette femme angélique, je l'ai moi-même calomniée! j'ai cru les fables qui la noircissaient, je les ai répétées! .... & c'est ainsi que la seule légéreté peut nous associer à l'atrocité des méchans! Mais, mon cher Sainville, poursuivit-il, revenons à vous, quels sont vos projets? Eh! le sais-je moi-même, répondit Sainville, je n'ai nulle espérance, je devrais la fuir, mais un tel effort est au-dessus de mon courage.... d'ailleurs il n'est

plus tems de m'éloigner, l'absence ne me guérirait pas, & quel risque nouveau puis-je courir en restant? il ne m'est plus possible de l'aimer davantage. L'histoire de sa vie, la lecture de ce manuscrit fatal vient d'achever d'égarer ma raison, & cependant, en justifiant toute la passion que j'éprouve, Vous le lirez cet écrit, & vous penserez comme moi. Oui, dit le Baron, Constance est en effet l'héroïne de roman la plus parfaite.... Point du tout, reprit Sainville, Constance ne ressemble à aucune héroïne de roman, elle n'est point *parfaite*; mais ses défauts mêmes qui tiennent à des vertus, ne servent qu'à la rendre plus intéressante. Enfin on trouve en elle un mélange de qualités & d'imperfections qui a quelque chose de piquant, parce qu'il offre sans cesse des contrastes singuliers & frappans. Avec un esprit réfléchi, une grande étendue de lumières, elle est imprudente & crédule, elle a de la fierté, son caractère est rempli d'énergie, & cependant elle est sans ar-

gueil, & rien n'est plus facile que de la subjuguer; la pureté de son ame & son extrême délicatesse lui donnent une véritable humilité; non-seulement elle se reproche amèrement les fautes qu'elle a faites, mais elles se reproche encore celles qu'elle aurait pu faire; par exemple vous verrez clairement dans son histoire, qu'elle n'attribue qu'au hasard le bonheur d'avoir échappé à la séduction du Comte d'Elby, & elle ne peut se pardonner de l'avoir reçu dans sa retraite & de lui avoir donné ce rendez-vous nocturne qui n'eut pas lieu. C'est ainsi que la plus pure, & la plus vertueuse des femmes, malgré l'innocence de sa vie, ne s'estime que par ses remords & par des sacrifices qu'elle regarde comme des expiations. Eh bien, mon ami, dit le Baron, un tel caractère doit vous donner beaucoup d'espérance, je suis bien sûr que le Comte d'Elby n'était pas plus aimable que vous, & par conséquent vous aurez plus de moyens de réussir; car du moins votre

amour n'a rien de révoltant, &..!.. Non, interrompit Sainville, Constance qui se croit liée par un vœu sacré, pourra bien voir mes sentimens sans indignation, mais croira toujours qu'elle serait criminelle & méprisable en les partageant. Il faudrait la séduire, & c'est un art qu'il m'est impossible d'employer avec elle. — Quoi ! vous, séducteur renommé de tant de femmes !... — Mais de quelles femmes ? des prudes ou des coquettes. Je n'aimais point, il est facile alors de mettre en usage toutes les ruses que l'imagination fait inventer ; mais quand on aime éperduement, on a si peu de présence d'esprit, on est si mal-adroit !.... — Cependant le Comte d'Elby avait pour Constance une passion forcenée, & ce fut cette passion même qui lui inspira des artifices si profonds. — Oui, j'avoue que le Comte d'Elby l'aimait avec idolatrie, mais je crois l'aimer mieux encore. D'ailleurs, songez qu'il avait pris avec elle une longue habitude de dissimulation, il avait passé deux ans à

l'étudier, l'écouter & se taire, il était accoutumé à se contraindre. Forcé par sa situation de lui cacher son amour, quel avantage lui donnait l'ignorance de Constance à cet égard ! Constance n'était point en garde contre lui, & loin de le craindre, elle l'estimait, l'admirait, & elle n'attribuait qu'au plus pur de tous les sentimens, tout ce qu'il faisait pour elle. Mais elle a déjà lu dans mon cœur, elle se défie de moi, elle m'imposera silence ou me bannira, ou fuira peut-être!... Mon ami, repartit le Baron, attendez tout du tems & de la persévérance, vous ne devez pas vous allarmer d'un vain serment; faites-vous aimer, & croyez que la superstition ne l'emportera pas sur l'amour. Le point important & difficile, c'est de toucher un cœur encore effrayé des maux qu'il a soufferts, & je vous prédis, mon cher Sainville, que vous y réussirez. Ce discours porta quelque consolation dans l'ame de Sainville, il passa le reste de la matinée à lire à son ami les passages

les plus intéressans de l'histoire de Lady Clarendon, & le soir il confia le manuscrit au Baron, & se rendit seul chez Constance. Cette dernière le reçut avec une émotion mêlée d'embarras, & elle lui demanda s'il avait lu son manuscrit. Vous êtes bien sûre, répondit Sainville, que chaque mot de cet écrit est déjà pour jamais gravé dans ma mémoire. Mais Madame, oserais-je vous demander quelle a été votre intention en me donnant cette preuve de confiance ? Avez-vous pu croire qu'en vous connaissant mieux, je vous aimerais moins ? Non sans doute, vous n'avez voulu que m'ôter toute espérance; soyez satisfaite, je n'en ai plus; mais quel moyen cruel vous avez employé pour me la ravir ! C'est en exaltant cette passion malheureuse, c'est en la portant à son comble, que vous m'apprenez que vous n'y répondrez jamais!... Ce langage doit m'étonner, reprit Constance; eh quoi! ne m'avez-vous pas dit que vous renonciez à des sentimens qu'il m'est impos-

sible de partager ? J'ai cru confier mes secrets à l'amitié.... — Il est dans votre destinée de ne pouvoir faire que des confidences dangereuses ; mais si je vous ai promis de vous aimer avec modération, je vous ai trompée, je m'en repens, &... — Il faudra donc cesser de nous voir ?... — Avec vous, c'est donc là le prix de la sincérité ?... Mais rassurez-vous, Madame, incapable de chercher à vous abuser, j'ai dû vous ôter une erreur, ce devoir rempli, je saurai me taire, & vous ne serez plus importunée d'une plainte inutile. — Ne comptez-vous pour rien l'estime & le tendre intérêt de l'objet que vous aimez ? Si l'amour vous rend injuste, ingrat, ne me demandez plus de consolation, vous me parlez d'une passion qui m'est inconnue ; ce n'est pas ainsi que je l'éprouvais. Eh quoi, s'écria Sainville ! vous êtes touchée de mes peines, du moins je possède votre amitié, mais, ajouta-t-il, vous avez fui le monde, vous vous êtes consacrée à la solitude,

vous n'avez point d'ami, & je suis le vôtre, & je suis le seul !.... Oui, je dois me contenter d'un sort si doux ; mais daignez me le dire encore.... Dans l'univers entier, vous n'aimez donc que moi ?... A ces mots, Constance rougit ; je ne puis, dit-elle, vous promettre un sentiment exclusif, ce serait sous un autre nom, vous accorder le retour d'une passion qui seule n'admet point de partage ; peut-être n'aurai-je jamais d'autre ami que vous ; mais mon cœur n'en sera ni moins tranquille, ni moins libre ; & si le hazard me découvrait dans un autre les qualités que je trouve en vous, je pourrais l'aimer autant que je vous aime. Ah ! repliqua Sainville, est-ce ainsi que vous connaissez l'amitié ? Je dois donc être à jamais malheureux ; car s'il est possible qu'un jour, le tems & la raison me guérissent d'un amour si funeste, je vous aimerai d'une autre manière, mais toujours uniquement. Et cependant je verrais peut-être alors un autre ami partager votre cœur. Mais,

interrompit Constance, vous vous tourmentez d'une chimère, nul autre que vous ne sera jamais admis dans ma solitude, aimez-moi comme je veux être aimée, & ne craignez point de rival.... Mais, interrompit Sainville, je ne suis pas le seul que vous receviez.... & le Baron de Verceil... Je l'avais oublié, reprit en rougissant Lady Clarendon. A peine eut-elle dit ce peu de mots, qu'elle se repentit au même instant de son imprudente naïveté, & voulut en vain la réparer, elle s'embarrassa davantage; heureusemet pour elle, la petite Georgette entra, & la présence de cette enfant lui donna un prétexte fort simple de changer d'entretien. Sainville resta encore plus d'une heure; enfin Constance le congédia, & le renvoya beaucoup plus satisfait qu'elle ne l'aurait desiré. Sainville remportait quelque espérance, mais n'osant s'y livrer, il n'en parla point au Baron; il fut rêveur & silencieux toute la soirée, & se coucha de bonne heure. Le lendemain matin, Constance lui fit

dire qu'elle desirait lui parler, & qu'elle le priait de venir seul. Quand il reçut cet ordre, il était avec le Baron : Ce dernier avait déjà de l'humeur, car jamais confident ne fut plus exigeant que lui, & le silence ou l'apparence de la réserve suffisait pour le blesser mortellement. Le message de Lady Clarendon redoubla son dépit; fort bien, dit-il, avec un sourire amer, vous ne m'avez point fait de plaintes hier au soir, vous avez été vous coucher avant minuit, & ce matin on vous envoie chercher; je vous en félicite, il me semble que vos affaires sont en bon train; mais c'est ce qu'on ne peut savoir que par conjectures... vous n'êtes pas confiant dans la prospérité... Sainville vivement préoccupé, répondit à peine au Baron, & le quittant brusquement, il se rendit chez Constance. Elle le reçut dans son cabinet, & en jetant les yeux sur elle, il fut frappé de la froideur & de l'assurance de son maintien. Constance le fit asseoir à côté d'elle, & d'un ton ferme,

prenant sur-le-champ la parole : j'ai réfléchi, dit-elle a l'entretien d'hier au soir, j'ai pensé, qu'avant d'oublier pour jamais tout ce que vous m'avez dit, je vous devais une explication franche & détaillée de mes sentimens, cette explication sera la dernière que nous aurons sur un tel sujet, daignez donc l'écouter avec attention. J'ai fait volontairement & à vingt-deux ans, un vœu d'autant plus sacré que la religion, la reconnaissance & le repentir en sont les garans. Je ne m'abuse point sur mes fautes.... Si Lord Clarendon eût choisi une autre épouse, il vivrait encore!... J'ai causé la mort d'un autre infortuné!... Ma vie n'est qu'un tissu d'égaremens, de faiblesses & d'erreurs; à quoi me servirait de les reconnaître & de les avouer, si je n'avais pas le projet de les expier? Oui, ce projet est dans mon cœur, lui seul peut me faire supporter la vie, & m'adoucir l'horreur de tant de souvenirs ineffaçables!... Je vous le répète, rien ne saurait me faire trahir le serment que

j'ai prononcé aux pieds des autels, dont j'ai pris Dieu même à témoin, & que j'ai gravé sur la Tombe de Lord Clarendon. La main qui traça un tel engagement, n'est plus libre, & si elle osait se donner, qui pourrait la recevoir sans mépris ? Mais, indépendamment de cette raison invincible, l'amour est-il fait pour moi ? Depuis quatre ans, je n'ai pas formé une pensée, je n'ai pas fait une réflexion qui ne m'ait conduit à croire que le comble du malheur pour moi serait de me livrer encore à ce même sentiment dont je n'ai pu triompher qu'après tant de tourmens & de combats.... Vous aimez pour la première fois, vous aimez comme j'aimais ; & moi, en supposant que je fusse libre, & que je cédasse à votre amour, quel retour vous offrirais-je ? Un cœur épuisé par une passion si violente, & qui ne pourrait rien éprouver pour vous qu'il n'eût déjà ressenti pour un autre Si je vous aimais passionnément, je vous envierais l'avantage d'aimer pour la première fois, je

craindrais à chaque instant de vous voir douter de mon cœur, & l'idée que le souvenir de Lord Clarendon pourrait troubler votre bonheur, suffirait pour empoisonner tout le mien. Enfin, si j'unissais mon sort au vôtre, pourrais-je vous dédommager de tous les sacrifices qu'il faudrait me faire ? Renonceriez-vous sans retour & sans regret au monde, à l'ambition, à la gloire, pour vous ensevelir dans une éternelle solitude ? Non, non, vous devez remplir une plus noble carrière ; je ne tiens à rien, sans nom, sans pays, sans état, je ne dois compte qu'à moi-même de mes actions & de ma conduite ; je suis un être isolé sur la terre. Il n'en est pas ainsi de vous, vous avez une patrie, vous ne pourriez, sans vous avilir, rompre les liens sacrés qui vous attachent à elle...... Laissez-moi parler à mon tour, interrompit Sainville : moi, regreter le monde ! & ne l'ai-je pas quitté, n'en étais-je pas excédé même avant de vous connaître ? Les réflexions & la raison m'ont amené

dans cette retraite, & l'amour n'auroit pas le pouvoir de m'y retenir?... Ah! j'aime, c'est vous que j'aime, voilà ma seule réponse: elle vaut mieux que tous vos raisonnemens. Mais, reprit Lady Clarendon, sans brigues, sans intrigues, & même sans y prétendre, vous serez peut-être au moment où vous y penserez le moins, arraché de votre solitude, & choisi pour occuper une place convenable à vos talens.... — Eh bien! je la refuserai!... — Vous la refuseriez! & pourquoi? par quels motifs? O ciel! pourriez-vous les avouer sans rougir? vous sacrifieriez le noble espoir d'être utile à votre pays! Non, je rejeterais ce honteux sacrifice, ou, pour mieux dire, je suis certaine que vous seriez incapable de le faire. — Vous vous abusez; je ne veux point de votre estime si elle affoiblit l'idée que vous devez avoir de mes sentimens pour vous; haïssez moi, méprisez moi; mais rendez justice à la seule vertu que je possède, la seule dont je puisse m'enorgueil-

gueillir, celle de vous aimer uniquement & avec excès. Au reste, la cour n'accorde les emplois & les places importantes qu'à ceux qui les sollicitent avec ardeur & persévérance, je ne demanderai rien ; ainsi votre supposition est chimérique & ne se réalisera jamais. — Vous ne pouvez du moins disconvenir de sa possibilité, & ç'en serait assez pour élever entre nous une barrière insurmontable : que deviendrais-je alors si ma destinée était unie à la vôtre ? il faudrait vous suivre dans un pays qui m'est inconnu ; il faudrait y vivre dans une représentation, une contrainte que je n'ai pu supporter à vingt ans, au milieu de ma famille & dans mon propre pays. Voilà ce que je vous dirais si j'étais libre, & ces raisons seraient invincibles : jugez donc si vous devez conserver une ombre d'espérance, lorsqu'à tant de puissans motifs qui nous séparent, se joint l'engagement solemnel & sacré qui m'enchaîne. A ces mots, Sainville désespéré se leva impétueusement ;

je le vois, s'écria-t-il, ç'en est fait, il faut renoncer à vous !... Ma carrière est finie, n'attendez rien de moi..... Cessez de m'offrir une vaine amitié dont je ne suis même pas digne.... Je vous fuirai, vous ferez le tourment éternel de ma vie.... mais ne cherchez plus de vains prétextes, je vous importune, je vous déplais, voilà les seuls obstacles qui nous séparent. Ce discours choqua vivement Lady Clarendon. Je ne cherche point de prétextes, répondit-elle avec fierté, je n'en ai pas besoin. J'ai satisfait à la reconnaissance que je vous dois par tous les sentimens que vous êtes en droit d'attendre; l'estime, la confiance & l'amitié; n'espérez rien de plus, je vous ai donné des raisons, non pour vous les laisser combattre, mais pour vous persuader & vous convaincre par leur solidité, que ni le tems, ni l'amour, ni la persévérance n'obtiendront de moi le sacrifice des plus saints devoirs, & un retour que mon cœur ne peut plus accorder. Ç'en est assez,

reprit Sainville hors de lui, adieu, Madame, je vais vous rendre à cette solitude, à cette tranquillité qui vous sont si chères!... Adieu, je vais partir!.... j'ignore où j'irai.... mais il faut que je parte..... j'en aurai le courage, il le faut.... Alors il fit quelques pas pour s'éloigner, & revenant vers elle, il lui dit d'un ton plus doux: du moins, Madame, approuvez-vous cette résolution?... conseillez-moi.... guidez moi. Je crois, reprit-elle d'une voix tremblante, qu'une absence de quelques mois... — De quelques mois? interrompit-il vivement; non, non, si je puis me résoudre à vous quitter ce sera pour toujours. Si vous m'ordonnez de fuir, si vous m'exilez.... vous ne me reverrez jamais. — Je ne vous prescris rien. — Ah! parlez. Du moins donnez-moi des conseils. — Eh bien! je pense que le parti le plus sage.... Lady Clarendon ne put achever, elle baissa tristement la tête en soupirant, & ce soupir fut perdu pour Sainville; debout, vis-à-vis

d'elle, & le désespoir dans le cœur, il était hors d'état de réfléchir, d'observer & même de voir ; la crainte d'éclater avec trop d'emportement lui faisait garder un silence que Lady Clarendon n'osait rompre. Enfin, rassemblant toutes ses forces : je vous entends, Madame, lui dit-il, & je vous obéirai. Vous desirez mon départ; vous savez, je vous l'ai dit, qu'en me décidant à vous quitter, j'emporterai la ferme résolution de vous délivrer à jamais d'un objet importun, & cependant c'est vous, Madame, qui m'ordonnez de partir !.... Voilà le prix que vous réserviez à des sentimens, qui du moins méritaient votre compassion !..... Voilà les preuves de cette amitié dont aujourd'hui même j'ai reçu l'assurance !... De sang-froid, & sans nécessité, vous me percez le cœur, vous voulez ma mort !... Vous me la donnez !... Mais je vous fatigue par une plainte inutile !.... Adieu, Madame, adieu, pour la dernière fois. A ces mots, Sainville éperdu s'élança vers la porte &

disparut. Arrivé au château, il appella Roger & lui dit : je veux partir dans une heure, que tout soit prêt. A cet ordre, les larmes viennent aux yeux du pauvre Roger, mais il n'ose questionner son maître, dont l'air sombre & consterné l'interdit & le glace. Sainville demande le Baron, Roger répond tristement qu'il préside aussi de son côté aux préparatifs de son départ. Comment, de de son départ ? reprit Sainville ; oui, Monsieur, répliqua Roger, il y a déjà deux heures qu'il a envoyé chercher des chevaux de poste. A ces mots, Sainville doutant de la vérité de cette nouvelle inattendue, quitte Roger & court à l'appartement du Baron. Il le trouve en habit de voyage, avec un grand chapeau rabattu sur les yeux, se promenant dans sa chambre à pas précipités, & entouré de ses gens qui font des paquets & des malles. Cette vision surprit infiniment Sainville ; il se tint à la porte un moment sans parler ; enfin s'avançant près du Baron ; à ce que je vois, dit-il,

Roger ne s'était pas mépris, vous allez partir ? Oui, répondit froidement le Baron, je retourne à Paris. Alors sans donner plus d'explication, il continua sa promenade; Sainville stupéfait le considérait sans rien dire, & le Baron ne rompait le silence que pour gronder & presser ses gens avec autant d'affectation que d'humeur. Seulement, de tems en tems, il regardait en-dessous Sainville, afin de remarquer l'effet que cette scène produisait sur lui. Sainville impatienté & trop accablé de ses chagrins pour demander des éclaircissemens, sortit de la chambre, & passant dans un cabinet voisin, il s'établit dans un fauteuil pour y rêver en liberté, en attendant qu'il plût au Baron de s'expliquer. Au bout d'un demi-quart d'heure le Baron vint le retrouver, & s'asseyant à l'autre extrêmité du cabinet : mon procédé vous étonne peut-être, lui dit-il, cependant si vous vouliez un peu vous rappeller nos conventions, vous trouveriez ma conduite fort simple. J'étais amoureux aussi de

Constance, & même avant que vous songeassiez à elle, je vous ai sacrifié cette passion, & je crois qu'un tel effort méritait quelque reconnaissance, vous m'aviez promis une confiance entière, j'y comptais, je me suis trompé, je vous gêne, je vous embarrasse; ainsi, mon cher Sainville, il faut nous quitter. Du moins malgré votre offensante réserve, comme j'ai d'assez bons yeux, je sais tout ce que vous auriez dû me confier. Je sais que vous êtes heureux, je vous félicite de votre bonheur. Vous vous passerez à merveille d'un témoin tel que moi. Je vous laisse au comble de vos vœux, je vous l'avais prédit, je suis charmé d'avoir deviné si bien. Pendant cette longue tirade, Sainville éprouva des mouvemens d'impatience & de colère, qu'il eut beaucoup de peine à réprimer. Et sentant qu'il ne pourrait répondre avec modération, il prit le parti de garder le silence. Il se contenta de hausser les épaules, & s'enfonçant dans son fauteuil, il appuya sa tête sur

une de ses mains & tomba dans la plus profonde & la plus triste rêverie. Le Baron vivement choqué d'un tel dédain se leva, & lui dit : il est prudent de se taire quand on n'a pas de bonnes raisons à donner. En effet, je crois que vous seriez un peu embarrassé de vous justifier...... Vous m'avez poussé à bout... & je suis même persuadé que c'était votre dessein..... & la manière inconcevable dont vous m'avez quitté tantôt me l'a bien prouvé.... A chaque phrase, le Baron faisait une pause, espérant toujours une réponse. Enfin, voyant qu'il n'en obtiendrait point, il allait éclater sans ménagement, lorsque Roger entra dans le cabinet & s'adressant à Sainville ; Monsieur, dit-il, vos chevaux sont mis, & votre voiture est chargée. Le Baron crut d'abord que cet avertissement le regardait, mais il devint immobile de surprise, lorsqu'il entendit Sainville répondre à Roger : il suffit. Allez dire à M. Renaud que je l'attens. Roger sortit, & le Baron se rapprochant

rapprochant de Sainville, que signifie donc ceci? lui dit-il, votre voiture est chargée, & vous emmenez M. Renaud, vous allez faire un voyage? .. Oui, répondit Sainville. Ce *oui*, prononcé avec autant de sécheresse que de tristesse & d'humeur, acheva d'interdire tout-à-fait le Baron. Mais, réprit-il d'une voix basse, ce ne sera pas un long voyage?... Sainville ne répondit que par un geste d'impatience, accompagné d'un profond soupir, qui fut un trait de lumière pour le pauvre Baron. Il considéra le visage de son ami. La douleur & l'abattement s'y peignaient, & le Baron connut enfin que toutes ses conjectures précédentes l'avaient fort éloigné de la vérité. Cette découverte lui faisant sentir à quel point la scène qu'il venait de faire était ridicule & à contretems, lui causa l'embarras le plus affligeant & le plus cruel qu'il eût jamais éprouvé. Il ne savait quel parti prendre, quand tout-à-coup Sainville se leva brusquement & s'avança vers la porte;

le Baron courrut après lui & l'arrêtant, nous ne nous séparerons pas ainsi, s'écria-t-il, où allez-vous? quel est votre dessein? Laissez-moi, reprit Sainville, celui qui ne verrait mon bonheur qu'avec dépit, & qui, par conséquent, ne desire que le malheur de ma vie, ne mérite pas que je lui confie mes secrets. Si vous êtes assez ingrat, repartit le Baron, pour avoir de mon cœur cette affreuse opinion, partez, je ne vous demande plus d'éclaircissemens. Sainville fit un mouvement pour sortir; arrêtês, s'écria le Baron; Sainville, songez-y, après le reproche qui vient de vous échapper, si vous me quittez; vous ne me reverrez jamais!... Je puis avoir à réparer une incartade hors de saison, je puis être ridicule & trop susceptible; mais du moins je n'ai pas oublié les droits d'une amitié de quinze ans. A présent, poursuivit-il, sortez si vous l'osez, je ne vous retiens plus. A ces mots Sainville, sans répondre, fut avec humeur reprendre sa première place.

Le Baron s'assit près de lui, & lui dit: allons mon ami, ne boudons plus, & parlons à cœur ouvert. Dans ce moment M. Renaud entra. Il tenait un petit paquet sous son bras, croyant qu'on allait partir sur-le-champ pour Paris, ce qui lui paraissait tout simple, car n'ayant de sa vie fait une observation étrangère à ses études, il trouvait bien naturel que Sainville ne prenant aucun goût pour la botanique & la chimie s'ennuyât à la campagne, & voulut retourner à la cour. Il s'avança vers les deux amis en disant qu'il *était prêt*, & comme personne ne lui répondait, il demanda s'il aurait le tems d'aller chercher dans le parc une plante qu'il n'avait point encore desséchée, & qui ne se trouvait pas dans les environs de Paris, pas même, ajouta-t-il, *dans la vallée de Montmorency*. Cette question & son air calme & serein, parurent si étrange au Baron, qu'il ne put s'empêcher de sourire. Et Sainville prenant la parole, dit à M. Renaud qu'il pouvait

aller herboriser, & qu'il le ferait avertir au moment de monter en voiture. M. Renaud sortit, & le Baron reprit l'explication qu'il avait interrompue; Sainville enfin appaisé, fit connaître au Baron le véritable état de son ame. Et après avoir détaillé toutes les raisons de Lady Clarendon; vous voyez, poursuivit-il, que mon départ est absolument nécessaire, elle-même l'ordonne, & en effet c'est le seul parti qui me reste.... Quoi qu'il en soit, interrompit le Baron, vous ne partirez point ce soir, il sera tems demain d'exécuter un dessein si triste, & je vais en attendant renvoyer vos chevaux & les miens. Non, non, dit Sainville, je ne veux pas qu'elle puisse penser que j'aie cherché à l'attendrir par une feinte dont je suis incapable, elle a reçu mes adieux, je partirai... Sans doute, reprit le Baron, nous partirons, mais il fait nuit à présent, les chemins sont mauvais, ainsi, mon ami, je vais donner des ordres pour demain. Sainville fit encore quelques difficul-

tés, & enfin céda à des représentations qui ne s'accordaient que trop avec sa faiblesse & ses desirs secrets. Les deux amis tinrent conseil toute la nuit pour savoir dans quel lieu ils iraient. Le Baron avait d'abord tout simplement proposé Paris, mais Sainville déclara qu'il voulait voyager. Eh bien! allons en Italie, lui dit le Baron; non, répondit-il, l'Italie n'est pas encore assez éloignée du Languedoc; lorsqu'on prend un parti violent & douloureux, plus il est extrême, moins il coûte. Il y a une certaine gloire attachée aux grands sacrifices, qui du moins satisfait un peu l'amour propre.... si je quitte Lady Clarendon, si je puis m'arracher d'auprès d'elle, je veux qu'une distance immense nous sépare : quand on renonce au bonheur, quand on est véritablement malheureux, un sentiment indéfinissable nous porte alors à chercher les moyens d'aggraver nos peines. On desire des raisons qui puissent justifier le désespoir où l'on veut se livrer. Je vois

L 3

mon ami, interrompit le Baron, que nous allons voyager dans le Nord? j'y consens, je vous suivrai partout. Ah! ciel! reprit Sainville, à quels projets, à quelles douces chimères il me faut renoncer!... Je pars, je la quitte pour jamais, & je me flattais il y a deux jours de passer ma vie avec elle! croyez-vous, poursuivit-il, qu'elle puisse nous voir partir sans regrets?... elle va se retrouver seule, livrée à ses réflexions!... elle se repentira peut-être..... Si elle nous rappelait?.... je ne lui écrirai point en route, mais arrivés au lieu que nous choisirons, je l'instruirai de l'éloignement affreux où je me serai volontairement condamné. Elle imagine, j'en suis sûr, que j'irai à vingt ou trente lieues d'elle tout au plus.... elle me croit faible & peut-être incapable d'exécuter une résolution extraordinaire, je la désabuserai. Enfin, dit le Baron, il faut nous décider, où irons-nous?... Ah! répondit Sainville, je ne sais. — Partons pour la Russie?—Volontiers.—

Je vous assure qu'elle sera bien surprise quand elle saura que nous sommes en Russie. Oui, je le pense, reprit Sainville, & je vous avoue, ajoutat-il, qu'en lui écrivant pour la première fois, j'éprouverai un véritable plaisir en datant ma lettre de Pétersbourg. Cette conversation se soutint jusqn'au jour. Enfin Sainville s'apperçevant que le Baron presque tout à fait endormi n'était plus en état de la soutenir, se détermina à se coucher. Avant de se quitter, les deux amis décidèrent qu'ils partiraient à dix heures du matin; & le Baron fut se mettre dans son lit, bien persuadé que ce prétendu voyage n'aurait pas lieu.

Il y avait à peine trois heures que le Baron était couché, lorsque Sainville entra dans sa chambre : il ouvrit son rideau; & s'asseyant sur son lit : nous restons, mon cher Verceil, lui dit-il; tenez, lisez cette lettre. Alors il prit la lettre de Constance & lut tout haut ce qui suit :

“ J'ai mûrement réfléchi à l'entretien
„ que nous avons eu hier, & je ne
„ crains point de vous avouer avec la
„ franchise qui m'est naturelle, que j'ai
„ les plus vives inquiétudes sur le parti
„ auquel vous vous êtes arrêté; je vou-
„ drais qu'il vous fût inspiré par la rai-
„ son, & non par le désespoir. D'ail-
„ leurs il ne me paraît pas juste de vous
„ exiler d'un séjour qui vous est agréa-
„ ble, & que vous aviez choisi de pré-
„ férence à tout autre avant de me con-
„ naître. Si mon estime & la plus ten-
„ dre amitié ne suffisent pas à votre
„ bonheur, ou du moins ne vous offrent
„ aucune consolation; si ma présence
„ trouble votre repos, enfin, si vous
„ ne pouvez vous guérir d'un amour
„ insensé qu'en m'oubliant tout à fait,
„ c'est moi qui dois partir.... confir-
„ mez-moi ce que vous m'avez dit hier,
„ répétez-moi ces cruelles paroles : *je*
„ *renonce à votre amitié....je n'en serais*
„ *pas digne !*.... renouvellez-moi cette assu-
„ rance aujourd'hui, que les réflexions

„ ont dut vous rendre à vous-même, je
„ vous croirai & je partirai sans délai.
„ Je pourrai me dire : *la confiance &*
„ *l'amitié n'ont point de droits sur son ame,*
„ *il ne perd en moi que l'objet d'une fan-*
„ *taisie vive & peu durable, un semblable*
„ *sentiment est facile à remplacer ; & moi,*
„ *je n'abandonne point un ami, & je quitte*
„ *sans regret une solitude que la paix &*
„ *l'amitié auraient pu seules me rendre chè-*
„ *res.* Telle serait alors mon opinion.
„ Cependant je me plais à penser que
„ je ne me suis point abusée en vous
„ croyant une sensibilité solide, & une
„ ame vertueuse ; & dans ce cas, je l'ose
„ dire, mon amitié doit vous dédom-
„ mager de la perte de vos premières
„ espérances. Ainsi le projet d'une ab-
„ sence éternelle serait aussi extravagant
„ qu'affligeant & cruel. Quittons - nous
„ pour un tems je vous l'ai conseillé,
„ mais je n'aurai point la dureté de vous
„ le prescrire. L'amour impérieux & ty-
„ rannique exige & commande en maî-
„ tre ; l'amitié douce & compatissante,

» enseigne, exhorte, & tolère la déso-
» béissance. Enfin si nous nous sépa-
» rons, je vous conjure que ce soit moi
» qui m'éloigne, ou du moins fixons
» un terme à cette absence dont l'amitié,
» je puis vous le promettre, comptera
» tous les momens. Si vous voulez que
» nous restions réunis, j'y consens; mais
» cependant alors la raison & la bien-
» séance m'obligeront à vous imposer
» une seule condition : c'est que vous
» cessiez de m'entretenir d'une passion
» que je ne puis, ni ne veux partager
» jamais. J'exige de vous ce sacrifice,
» il est nécessaire à votre tranquillité &
» par conséquent à la mienne. Croyez
» qu'on ne triomphe point de l'amour,
» quand on se permet d'en parler sans
» cesse; en le dépeignant on l'exalte;
» bannissez-le de vos discours, il occu-
» pera moins vos pensées; son nom seul
» est dangereux à prononcer.... qu'il
» n'en soit plus question entre nous.
» Songez qu'il peut nous séparer, nous
» désunir, & que sans lui nos cœurs à

» jamais liés par la plus intime confiance
» & le plus pur de tous les sentimens,
» nous feraient jouir d'un bonheur que le
» tems même accroit & fortifie, & que
» nous n'avons encore goûté ni l'un, ni
» l'autre. »

Quand le Baron eut achevé la lecture de cette lettre, il regarda son ami en souriant & lui dit : croyez-moi, allons toujours faire un tour en Russie, afin de jouir du *délicieux plaisir* de faire une réponse *datée de Pétersbourg?*.... Ah! Sainville, Sainville, continuat-il, vous êtes plus heureux que vous ne le pensez & qu'on ne vous le dit!.... Non, non, reprit Sainville, une espérance chimérique ne me séduira plus, Lady Clarendon me l'a ravie sans retour; mais je serais le plus ingrat & le plus méprisable de tous les hommes, si les sentimens qu'elle m'acccorde, ne me consolaient pas. Elle m'aime, elle me le dit, elle me rappelle, me retient, elle ne craint pas de me prouver que je suis nécessaire au bonheur de sa vie, elle

me croit incapable d'abuser des témoignages touchans de son amitié; elle me rend justice, elle lit dans mon cœur ou plutôt elle en dispose à son gré, elle le change, l'épure & le rendra peut-être un jour semblable au sien. Je saurai respecter ses résolutions, ses sermens & son repos. Sa lettre, mon cher Verceil, cette lettre si tendre a produit dans mon ame une révolution que je conçois à peine moi-même. Je ne me reconnais plus. Jamais je n'eus moins d'espérance, & cependant je suis encouragé, satisfait !...... Cette passion qui me consume, qui fait ma vie, m'agite & me trouble moins, & sans rien perdre de sa violence... Lady Clarendon m'est devenue plus chère encore s'il est possible !... A présent je le sens, son bonheur m'est plus précieux que le mien... Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que si tout-à-l'heure elle me rendait l'arbitre de sa destinée, & qu'il ne fallut qu'un mot pour la décider à combler tous mes vœux, j'hési-

terais à le prononcer. Ses propres craintes viendraient effrayer mon imagination, & je sacrifierais peut-être à sa tranquillité la félicité de ma vie. Je comprends tout cela, dit le Baron. La lettre de Constance vous éclaire sur le véritable état de son ame; chaque mot de cette lettre décèle un sentiment qu'il est peut-être plus facile de vaincre que de dissimuler; enfin vous soupçonnez qu'on vous aime, & déjà vous cessez d'être à plaindre. La reconnaissance, la joie vous rendent plus sensible, plus délicat; le bonheur de Lady Clarendon devient votre premier objet. On ne s'occupe que de soi, on n'est que personnel, quand on doute du cœur de ce qu'on aime; mais, lorsqu'on peut se flatter d'être aimé, on s'oublie pour un intérêt plus cher, & l'on devient généreux sans effort. Ah! reprit Sainville, si j'étais aimé, Lady Clarendon aurait-elle tant de prévoyance, de raison & d'empire sur elle-même? L'amour sait-il ainsi craindre & calculer?... Oui sans doute, répondit le

Baron, quand il est précédé par une longue & funeste expérience.

Cette conversation dura presque jusqu'au dîner; Sainville apprit à son ami qu'il avait sur-le-champ répondu à Lady Clarendon, en lui témoignant la reconnaissance dont il était pénétré, & en l'assurant qu'il renonçait avec transport au sacrifice affreux qu'il avait projeté, & qu'il se soumettait sans murmure à toutes les conditions qu'elle lui imposait.

Fin du second volume.

